

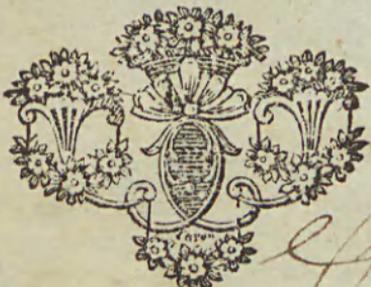
*JOURNAL*  
*ETRANGER;*  
*OUVRAGE PERIODIQUE*

---

SEPTEMBRE, 1754.

---

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis,  
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie  
des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.  
PISNOT, Quai de Conti.  
SAUGRAIN, le fils, au Palais.

---

M D C C L I V.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



0-18-0-1332 VI  
8°-6373

---

**AVERTISSEMENT.**

**N**Ous avons vû avec une extrême surprise la petite Brochure qui paroît sous le titre suivant : *Reponse des Auteurs du Journal Etranger à la feuille des nouvelles ecclésiastiques , du 3 Juillet 1754.*

Cette reponse fut présentée à l'une de nos assemblées par M. Toussaint. Nous la rejettâmes , persuadés que le public attend de nous une notice exacte de la Littérature étrangère , & non un ramas des injures & des personnalités qui avilissent la notre ; nous jugions en effet

devoir profiter de la Critique & mépriser la calomnie, sans nous amuser à les refuter Monsieur Toussaint prenant un intérêt plus tendre à l'auteur des *mœurs*, persista à vouloir qu'elle fut inserée dans notre Journal : nous payâmes & merciâmes sur le champ un *Coopérateur* que plusieurs personnes paroissent ne pas voir de bon œil parmi nous. Monsieur Toussaint croyant se vanger des Journalistes, a fait imprimer cette réponse, & l'a donnée sous leur nom ; mais c'est eux-mêmes qu'il vange, puisque son infidélité reconnue doit tourner tous ses

traits contre lui. Nous défavouons formellement cette réponse, & nous déclarons qu'elle a été faite, non-seulement sans notre participation, mais expressément contre notre gré. M. Toussaint a écrit encore une lettre à l'Auteur du Mercure, dans laquelle il avoue avec tant d'ingenuité nos petites précautions à son égard, que nous n'avons garde d'en contredire l'exposé. On croiroit même au style dont il fait ses adieux, qu'il a voulu également consoler le Public, & faire notre Apologie.

---

T A B L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER,  
pour le mois de Septembre 1754.

**A**VERTISSEMENT. Pag. iij

*L'Erudition apparente; trad. de l'Espagnol.* I

*Mémoires du règne d'Elisabeth, &c. tirés des Papiers originaux d'Antoine Bacon, &c. trad. de l'Anglois.* 28

*Réflexions sur la vanité des hommes, ou Extrait de l'ouvrage de Dom Matthias Aires Ramos da Silva de Eça; trad. du Portugais.* 43

*Histoire de l'Institut de Bologne, &c. par Joseph Gaëtan Bolletti; trad. de l'Italien.* 77

*Suite des Beautés de Shakespear; trad. de l'Anglois.* 98

## T A B L E

*Essai de Poësies badines de Madame Unzer,  
née Ziégler ; trad. de l'Allemand. 152*

*Vie du Phénix de pénitence, sainte Marie-  
Magdelaine ; trad. du Portugais. 172*

*Pensées choisies de Mylord Saville, Mar-  
quis d'Halifax ; trad. de l'Anglois.  
185*

*Vies des Sculpteurs Espagnols par Dom  
Antonio Palomino Velasco ; trad. de  
l'Espagnol. 196*

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI LU par l'ordre de Monsei-  
gneur le Chancelier, le JOUR-  
NAL ÉTRANGER du présent mois ;  
A Paris, ce 3 d'Août, 1754.

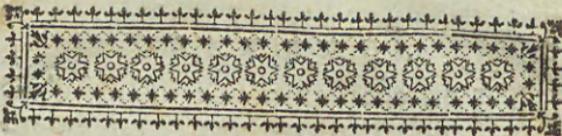
LAVIROTTE.

---

## ERRATA.

pour le volume de Septembre.

**P**AGE 2 ligne 7, donner ; lisez se donner. pag. 7 lig. 4 & 5, dire, l. nier ; p. 16 lig. 22 & 23, qu'on pû, l. qu'on ait pû ; p. 25 §. 7 li. 2, après aisée ajoutez que d'en faire un ; p. 31 li. 12, du vulgaire effacez du ; p. 32 lig. 28, enjouée, l. jouée ; p. 34 lig. 8, s'adonner l. à s'adonner ; p. 38 lig. 22, garantir l. garantie ; p. 41 lig. 6, bienveillance l. bienveillance ; p. 43 tit. l. 6, Eça l. de Eça ; p. 44 lig. 5, propre l. propres ; *ibid.* lig. 13, portée l. à portée ; p. 45 lig. 15, Aristarque l. Aristarques ; p. 49 lig. 18, démêlé l. distingué ; p. 73 lig. 3 & 4, acquere l. acquiert ; p. 102 lig. 8, durs l. purs ; p. 104 lig. 2, pense l. puisse ; p. 120 lig. 3, fine l. si fine ; p. 124 lig. 9, qu'autre l. quel autre ; p. 147 lig. 22, avantageuse l. avantageuses ; p. 148 lig. 10, le ne l. ne le ; p. 161 lig. 5, si & l. & si p. 170 lig. 6, que font les l. des ; p. 189 lig. 3, qu'éteindre l. que teindre.



**JOURNAL**  
**ETRANGER.**

---

---

**L'ERUDITION**  
**APPARENTE.**

*DISCOURS tiré du Theatre Cri-  
tique du R. P. Feijoo , Béné-  
dictin , traduit de l'Espagnol en  
Français.*

---

---

§. I.

I.  A science a les hipocrates ,  
comme la vertu les siens ;  
& le public est aussi bien  
trompé par ceux-ci que par  
ceux-là. Le nombre des ignorans que  
l'on croit savans est considérable ; cette  
Septembre A

erreur en occasionne une infinité d'autres, tantôt particulieres, & tantôt générales: la prévention a autant d'empire que la Vérité. Il y a des hommes qui jouent supérieurement le rôle de savans; à qui une légère teinture qu'ils ont des Lettres, sert de couleur pour donner les apparences d'une profonde érudition: & lorsque la copie qu'ils en font a du rapport avec l'original, la copie fait autant d'impression sur les esprits, que l'original même. Si celui qui peint est un Zeuxis, les petits oiseaux trompés voleront aux grappes de raisin peintes, comme aux véritables.

2. C'est ainsi que dans le onzieme siècle, Arnault de Brixen, homme borné, causa un assez grand mal dans sa patrie, & même dans Rome, par ses erreurs; parce que, suivant le témoignage de Gunterus Ligurinus, outre qu'il étoit élégant dans le discours, il savoit se donner un air de savant; *assumptâ sapientis fronte, diserto fallebat sermone rudes*; ou, comme assure Othon de Frisingen, une grande volubilité lui tint lieu d'une grande érudition: *Vir quidem natura non hebetis; plus tamen verborum profusio, quam sententiarum pondere co-*

*pius*. C'est ainsi que Vigilance ( quoique véritablement ignorant, ) par l'adresse qu'il eut à se gagner des libraires, & des gens qui prônoient sa réputation, s'attira celle de savant, au point qu'il eut la hardiesse & l'insolence d'écrire contre S. Jérôme, & de l'accuser d'être Origéniste. Seneque Pélagien, fit un parti pour soutenir Pélage, quoiqu'il fût, suivant le témoignage du pape Gélase qui vivoit alors, non-seulement ignorant, mais même grossier; *non modo totius eruditionis alienus, sed ipsius quoque intelligentia communis prorsus extraneus*. S. Leon, dans sa 13<sup>e</sup> épître à Pulchérie Auguste, est fâché que l'erreur d'Eutichès vint plutôt d'ignorance que de subtilité; & dans sa 15<sup>e</sup> épître, il le traite d'homme absolument ignorant, *indoctum antiqua fidei impugnatores*: cependant cet homme borné troubla si fort la Chretienté, que l'on fût obligé d'assembler trois conciles contre lui, sans compter celui qu'on appelle avec raison le brigandage d'Ephèse, auquel, contre le droit de la Chaire apostolique, l'empereur Théodose fit présider Dioscore, patriarche d'Alexandrie.

3. Le Vulgaire, jugé inique du mérite

des sujets, a coutume d'autoriser les ignorans contre son propre intérêt; car en établissant leur réputation, son erreur n'en devient que plus considérable. Le commun des hommes grossiers & remplis de ténèbres, prend pour un flambeau éclatant, ce qui n'est que la foible lueur d'une petite lumiere; semblable au fanal dont parle Pline, qui, posé sur la tour de Fare, paroissoit de loin une étoile à ceux qui naviguoient sur la mer d'Alexandrie.

4. On peut dire que, pour passer pour savant dans le public, il n'est pas tant besoin de l'être que de savoir le paroître. Quand avec de l'effronterie & de la volubilité, on a assez de prudence pour distinguer les matieres que l'on doit traiter ou taire, c'est un puissant avantage. Un grand moyen pour éblouir les ignorans, est d'affecter un air de majesté & de confiance dans les décisions; un geste artificieux qui, quand on a dit tout ce que l'on sait de la matiere que l'on traite, laisse entrevoir qu'il reste dans l'intérieur bien d'autres connoissances qui y sont comme en dépôt.

5. Les apparences extérieures qui caractérisent la science, sont chez quelques-

uns, comme celles des fruits artificiels à qui les ouvriers Italiens font si bien imiter la nature ; c'est-à-dire, qu'elles n'ont point la substance qui leur est propre : les savans connoissent l'une & l'autre illusion ; mais comme dans celle des fruits artificiels, les sens que la fausse fleur & la fraîcheur mensongere séduisent, se persuadent par les marques qu'ils voyent qu'il y a des sucS substantiels dans le temps qu'il n'y en a pas ; de même à la vûe des dehors trompeurs, les ignorans qui sont le vulgaire du monde, croyent voir dans ces savans mystérieux, des sciences qu'ils n'ont jamais étudiées. La superficie passe pour profondeur ; le babil, pour érudition & savoir.

§. I I.

6. Les véritables savans sont, au contraire, modestes & sinceres ; & ces deux vertus sont deux puissantes ennemies de leur réputation. Celui qui fait le plus, fait que ce qu'il fait n'est rien en comparaison de ce qu'il ignore : & comme il a assez d'esprit pour le connoître, il a assez de sincérité pour l'avouer ; mais ce n'est pas sans se faire un tort consi-

dérable; car ces sortes de confessions sont bientôt crues; on les regarde comme des témoins qui déposent contre eux-mêmes; & d'ailleurs le Vulgaire n'estime pas comme savant celui qui ignore quelque chose dans sa profession, quoiqu'il soit impossible de tout savoir.

7. Ordinairement les savans sont fort timides, parce que ce sont ceux qui se méfient le plus d'eux-mêmes; & quand bien même ils diroient des prodiges, si c'est avec une voix basse & tremblante qu'ils les prononcent, ils ne seront pas reçus favorablement des oreilles qui les écoutent. Il est plus à propos, pour se mettre en réputation, d'extravaguer avec hardiesse, que de raisonner avec embarras, parce que l'effronterie emporte les applaudissemens que mériteroient avec plus de justice des doutes sensés. Oh! qu'un ignorant présomptueux profite bien des avantages que lui donnent le geste & le son d'une voix forte, & que les efforts que fait sa poitrine cachent bien la foiblesse du discours. Cependant ce criard, en pareil cas, devrait être soupçonné de peu de solidité; car les hommes sont comme des corps sonores, qui plus ils sont vuides, plus ils font de bruit.

8. Si à ces dehors avantageux on joint un peu de littérature, c'est un puissant moyen pour s'attirer bientôt un général applaudissement. On ne peut pas dire que Luther ne fût un homme d'érudition; mais la littérature eut moins de part, que son extérieur imposant, aux funestes progrès que fit sa prédication, quoique la composition du poison dont se servoit cet hydre, ne fût qu'un mélange de l'un & de l'autre. Si l'on examine avec attention les écrits de Luther, on y trouve beaucoup d'érudition, fruit d'une heureuse mémoire & d'une grande lecture; mais à peine y trouve-t-on un discours bien arrangé, une réflexion juste dans toutes ses parties & un raisonnement exactement methodique. Il avoit un esprit (dit le Cardinal Pallavicin) capable de produire les idées les plus sublimes; mais elles ne naissoient qu'informes dans son esprit; soit que la vertu productrice eût en lui quelque défaut dont elles se ressentissent; soit que le feu de son génie en précipitât la production: & parce qu'il n'attendoit pas l'occasion propice de les placer à propos, il n'enfantoit que des avortons: mais les dehors extérieurs suppléerent bien à ce

défaut essentiel de talent. Ce monstre fut d'un tempéramment plein de feu : il avoit la poitrine extrêmement robuste, l'esprit audacieux, une éloquence inépuisable, quoique grossiere ; il étoit aisé dans l'explication, & infatigable dans la dispute : doué de ces talens, il renversa quelques grands hommes de son siècle, d'un esprit plus methodique, & peut-être plus pénétrant que le sien ; de même qu'un maître d'armes courageux & fort remporte la victoire sur un autre moins brave & plus foible, quoique plus au fait que lui des regles de son art.

## §. I I I.

9. Il y a d'autres parties également extérieures, qui donnent la réputation de savans à ceux qui ne le sont pas. Le sérieux & la circonspection sont deux choses qui y contribuent beaucoup ; soit qu'on les mette en usage naturellement ou artificiellement. La gravité ( dit l'illustre Madeleine Scudéry dans une de ses *Conversations morales* ) est un secret du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit ; & si elle est extrême, elle fait regarder celui qui en est doué,

comme un oracle. Je ne sai pourquoi on décoreroit d'un rang supérieur au nôtre, celui qui ressemble plutôt à une statue qu'à un homme; ni pourquoi celui qui s'éloigne le plus de la gayeté, le propre de la raison, passeroit pour plus raisonnable que celui dont l'air est ouvert & enjoué. L'ingenieur M. de Montaigne dit avec esprit, que parmi les animaux de toutes les especes, il n'en est aucun qui soit plus sérieux que l'âne.

10. Aristote mit les melancoliques en réputation de gens d'esprit; je ne devine point ce qui a pu l'y déterminer; l'expérience nous fait voir à chaque pas des melancoliques stupides. Si nous nous laissons entraîner dès la premiere vue, nous confondrons assément le grossier avec le fin. Les génies sombres ont je ne sai quel raport avec ceux d'une profonde érudition; mais si on y fait attention, la mauvaise humeur n'est point du tout le caractere des gens raisonnables. Chez ceux que nous voyons toujours pensifs, la puissance intérieure de l'ame est oisive, au lieu que l'entendement devoit vaincre les apparences. Ce sont les apparences qui l'emportent sur l'entende-

ment ; au lieu que l'esprit devrait se rendre maître de l'objet , c'est l'objet qui commande à l'esprit ; l'extérieur qui le ravit , l'enchaîne ; il n'est point pensif , mais étonné ; car il est certain que lorsque la pensée est immobile , le raisonnement n'agit pas. Je remarque qu'il n'y a point d'animal d'un génie plus gai & plus sociable que le chien ; & je trouve qu'aucun n'a l'instinct plus noble. Cependant l'extrémité opposée est un signe bien plus mauvais ; des hommes extrêmement badins sont ordinairement grands diseurs de rien.

11. Le silence & le babil ont également leurs partisans dans le vulgaire : les uns regardent comme savans ceux qui parlent peu ; les autres , ceux qui parlent beaucoup : parler peu vient d'une trop grande prudence , ou de la crainte , ou de la honte , ou de la tardive occurrence des paroles ; mais non pas , comme on se l'imagine communément , de la disette des matières : il n'y a point d'homme qui ne parlât beaucoup , s'il disoit tout ce qui lui vient en pensée.

12. Entre parler & se taire , quelques-uns observent , avec art , un certain milieu

artificieux fort utile pour s'attirer la vénération du public, qui est de parler de ce qu'ils savent, & de taire ce qu'ils ignorent, sous prétexte que c'est par prudence. Plusieurs génies très-bornés, au moyen de cet artifice, sont regardés dans les assemblées comme des bibliothèques animées : ils n'ont qu'une légère teinture du sujet dont on parle ; cela leur suffit pour en parler en maîtres ; en se servant de termes généraux, ils disent tout ce qu'ils savent de la matière ; & quand ils sont épuisés, ils affectent d'être ennuyés de la traiter si long-tems ; ils font croire qu'il leur en reste beaucoup à dire, & qu'ils n'ont fait voir que la patte du lion : semblables à ce peintre qui, s'étant obligé de faire un tableau des onze mille vierges, en peignit cinq, & crut qu'il n'étoit pas obligé à davantage, alléguant pour raison que les autres venoient derrière en procession. Si quelqu'un, connoissant leur détour, veut les engager dans une plus grande discussion, ou ils changent la conversation avec art ; ou ils font connoître par une orgueilleuse indifférence, que l'assemblée n'est pas assez nombreuse pour traiter de cette matière-là ; ou ils se défont de ce-

lui qui les presse avec un sourire moqueur, qui fait voir qu'ils méprisent le défi; car, ces sortes de gens sont fertiles en de pareils détours, parce qu'ils s'en font une étude particulière.

13. D'autres ont recours à de certaines expressions confuses qui sont propres à toutes sortes de sujets, & qui ne veulent rien dire, semblables par leur façon de s'expliquer aux oracles des payens, dont les prédictions étoient applicables à toutes sortes d'événemens; & en effet ils leur sont en tout semblables; car n'étant que des troncs, ils sont écoutés comme des oracles. L'obscurité avec laquelle ils parlent est une ombre qui couvre ce qu'ils ignorent: ils sont comme ceux qui n'ont que de la monnoye fausse, qui font enforte de la passer à l'ombre de la nuit; & ils ne manquent jamais de sots, qui, à leur confusion même, leur donnent la réputation de savans, parce qu'ils s'imaginent qu'il en est des hommes comme des montagnes, qui obscurcissent davantage la beauté des vallons, à proportion qu'elles sont plus élevées. *Majoresque cadunt de montibus umbra.*

14. Cette tromperie est ordinairement

soutenue par un geste insinuant, & une contenance mystérieuse; tantôt il se ride le front, tantôt il refrogne les sourcils, tantôt il remue les yeux: tantôt il allonge la levre inférieure en forme de coupe évasée, ou il remue la tête avec des mouvemens élançés; & toujours il affecte un air de mépris. Ces sortes de gens sont des hommes qui ont la moitié de leur science dans les muscles dont ils se servent pour se donner le mouvement. Marcus-Tullius se mocqua avec raison de cet artifice, lorsqu'il le remarqua dans Pison: *respondes altero ad frontem sublato, altero ad mentum depresso supercilio, crudelitatem tibi non placere.*

§. I V.

15. Mépriser ceux qui en savent plus que nous est le plus vil artifice; mais un des plus sûrs moyens pour se bien mettre dans l'esprit du Vulgaire. C'est une grande injustice & un grand défaut de jugement de donner à un envieux les mêmes louanges qu'il derobe par sa critique à celui qui les mérite. Quoi! si un nuage se met devant la face du soleil, celui-ci cessera-t-il d'être le brillant flambeau



des cieux, & cet autre ne sera-t-il pas toujours un noir brouillard de l'air ? Est-il besoin de beaucoup sçavoir, pour ternir la science & les écrits d'autrui ? N'est-ce pas au contraire l'effet d'une pure ignorance, quand l'envie & la malice ne s'en mêlent pas ? Je me souviens d'avoir lû dans l'*Homme de Lettres* du P. Daniel Bartoli, qu'un âne ayant rencontré par hazard l'Iliade d'Homere, la mit en pieces, & la déchira avec ses dents. De même pour diffâmer & mettre en pieces un excellent ouvrage, personne n'est mieux en état de s'en acquitter qu'une bête.

16. La hardiessè ou l'effronterie dans la dispute est de même un moyen aussi bas que puissant, pour s'attirer la réputation de savant. Les sots font la même chose que ces peuples, dont parle Pausanias, qui n'adoroient aucune divinité avec plus de culte que le vent Borée, que nous appellons le vent de bize. Les esprits turbulens sont regardés du commun des hommes comme doués d'un sçavoir prodigieux ; ils s'imaginent que l'effronterie émane d'une capacité supérieure, dans le temps qu'elle est presque absolument incompatible avec elle ;

il faut ajouter à cela que les véritables savans évitent, autant qu'ils peuvent, la rencontre de ces esprits turbulens; & ce sage éloignement est regardé comme une fuite que la peur occasionne, comme s'il pouvoit y avoir du courage à défier au combat des insectes venimeux. Caton avoit bien raison de se repentir d'avoir conduit ses troupes dans les brûlans déserts d'Afrique, où il n'avoit d'autres ennemis que des serpens, des vipères & des basilics, &c. Les combats sanglans, que cet intrépide Romain livra dans les champs de Pharsale aux soldats victorieux de César qui étoient tous ses concitoyens, lui caufoient moins d'horreur que les efforts effrayans qu'il avoit à faire dans les sables de la Libie contre les reptiles les plus vils & les plus dangereux, qui sembloient avoir pris le parti de César dans cette guerre civile, & s'être aussi déclarés contre la République:

*Pro Cesare pugnans*

*Dipsades, & peragunt civilia bella Cerastræ.* Lucan.

17. Celui qui peut venir à bout, avec son esprit & ses forces, de se rendre inflexible dans la dispute; qui peut batailler sans fin & jamais ne céder à la raison, est

bientôt prêt de passer pour un Aristote ; parce que , dans les guerres de Minerve comme dans celles de Mars , le Vulgaire déclare la victoire en faveur de celui qui n'abandonne pas le champ de bataille ; & que , faussement prévenu , il s'imagine que le vainqueur est toujours celui qui parle le dernier : voilà ce que pense le peuple en général. Il en est tout autrement de celui qui a l'habitude de s'en distinguer ; au lieu de regarder comme savant le disputeur obstiné , qui ne se rend pas même à la raison , il le qualifie de bête d'esprit & d'*esprit Portugais*, c'est-à-dire , arrogant & intraitable. Le célèbre medecin Rodriguez à qui on demandoit comment un autre medecin borné s'étoit tiré d'affaire , & avoit répondu aux argumens que lui-même lui avoit faits , répondit , *tan grandissimo asno é , que pormais que s'icen jamais o puden concluir ;* » c'est un si » grand âne , que quelque chose qu'on » pût faire , on n'a jamais pû le faire » conclure «.

18. C'est un détour bien usité de ceux qui savent peu , de faire tomber la conversation sur le peu qu'ils savent ; ce qui est plus aisé à ceux qui ont de l'autorité. J'ai connu un de ces savans qui savoit si bien

manier une conversation quelle qu'elle fut, qu'il la faisoit tomber insensiblement & en bien peu de temps, sur ce qu'il avoit étudié le jour même ou la veille; de cette façon il paroissoit toujours plus savant que les autres. On se sert de ce stratagème, même dans les disputes de l'École. J'ai vu plus d'une fois un bon théologien couvert de confusion par un écolier, qui insistant sur quelques propositions intermediaires, faisant changer la dispute de nature, & l'engageant de plus en plus par une succession d'argumens imprévus, égaroit le docteur dans un labyrinthe dont il rendoit les routes difficiles, par toutes ses *amplifications, restrictions, alienations, oppositiones, conversations, equipolentias*; dont le théologien ne se souvenoit plus. C'est imiter le rustique Cacus qui attira, par son adresse, Hercule dans sa propre caverne, pour que la fumée qu'il vomissoit l'aveuglât & l'empêchât de se servir de ses armes.

§. V.

19. Outre ces sortes de savans en perspective, si l'on peut ainsi parler, & qui ne le sont que par leur artifice, il y en

a d'autres qui le sont précisément par une erreur étrangere. Celui qui a étudié la logique, la métaphisique & tout ce qui s'apprend dans les Ecoles sous le nom de philosophie, quelque bien qu'il sache tout cela, ne fait qu'un peu plus que rien; cependant il fait beaucoup de bruit, on dit de lui que c'est un Philosophe; ce n'en est à la vérité ni un grand ni un petit; & toutes les dix catégories, avec huit livres de physique & les deux *de generatione & corruptione*, mis ensemble dans l'ambic de la logique, ne rendront pas une goutte de véritable esprit philosophique, avec lequel on puisse expliquer le phenomene le plus ordinaire qui arrive sur notre hémisphere. Les sentimens d'Aristote sont aussi éloignés de cette science, que ceux de Platon; la physique de l'Ecole est une pure métaphisique; tout ce que les Péripatéticiens ont dit & écrit jusqu'à présent du mouvement, ne détermine pas quelle est la ligne de réflexion que décrit une pelotte quand elle revient de la muraille contre laquelle elle a été jettée, ou quelle est la vitesse avec laquelle descend un corps pesant d'un terrain uni en pente; & celui qui avec des raisonnemens métaphisiques & ordinaires, pense être

arrivé à la véritable connoissance de la nature, est aussi éloigné du bon sens que celui qui croit être le maître du monde, parce qu'il en a la carte.

20. Le plus grand avantage de ces philosophes de nom ( s'ils savent se servir avec adresse dans les disputes des termes *barbara celarent*, &c. ) est qu'avec quatre minuties qu'ils auront apprises de la théologie ou de la médecine, ils seront regardés comme de grands theologiens ou medecins. L'erreur n'est pas si grande du côté de la theologie; mais de celui de la médecine, elle ne peut être plus grossiere, par la regle de *ubi desinit physicus, incipit medicus*. L'on prétend prouver que l'on fait facilement d'un philosophe un bon medecin; là-dessus lorsque l'on voit un étudiant en medecine, donner vingt syllogismes de suite, pour examiner si la privation est le principe de l'être naturel, ou si l'union se distingue des parties; il a autant de recommandations qu'il en faut pour obtenir une place de mille ducats.

21. André de Laguna, savant commentateur de Dioscoride, dit que le parti qu'on devoit prendre, s'il étoit possible, avec ces petits medecins brillans qui sortent des universités remplis d'*ergo*

& de *probo* , seroit de les envoyer pour medecins dans les pays où nous aurions guerre , parce qu'ils épargneroient à leur patrie bien du monde & de la poudre.

22. Je soutiens qu'il n'y a pas certainement d'art ou de faculté qui conduise moins à la médecine que la physique de l'Ecole. Si tous les philosophes qu'il y a , & qu'il y a eu dans le monde , se rassembloient , & qu'ils tinssent une consultation pendant l'espace de cent ans , ils ne nous diroient pas comment l'on doit guérir une *engelure*; & cette célèbre assemblée n'établirait pas une maxime à qui l'on ne dût , comme pernicieuse , défendre l'entrée de la chambre d'un malade. Le bon sens & l'expérience naturelle ou acquise , sont le pere & la mere de la médecine , sans que la physique y ait la moindre part ; j'entends la physique scolastique & abstraite ; n'en étant pas de même de la physique pratique & expérimentale.

23. Le raisonnement qu'un physicien peut faire sur la nature de quelque mixte que ce soit , est de dire s'il provient de la matiere & de la forme substantielle , comme dit Aristote , ou d'atomes , suivant Epicure , ou de sel de soufre ou

de mercure, suivant les chymistes, ou des trois élémens de Descartes; s'il est composé de points indivisibles ou de parties divisibles à l'infini; s'il agit par les ressorts ou les mouvemens de ses particules, ou par une vertu accidentelle qu'ils appellent qualité; si ces qualités sont du nombre de celles qui sont manifestes ou occultes; si elles sont des premières, des secondes ou des troisièmes. Quelle connexion aura la médecine avec cela? Moins que la géométrie avec la jurisprudence. Quand un médecin traite un malade qui a la fièvre tierce, toute cette kiriele de questions sur le quinquina lui devient inutile; il n'a besoin que de savoir si l'expérience lui a appris que dans le cas où se trouve son malade, l'usage de ce fébrifuge est salutaire; il en doit juger, non pas par *dici de omni, dici de nullo*; mais avec certitude par l'expérience qu'il a, ou qui ont été faites par les auteurs qu'il a étudiés.

24. Dans quelque art que ce soit, la connoissance physique des instrumens dont on s'y sert, n'est d'aucune utilité: celui-ci, par exemple, ne laisse pas d'être bon pilote, quoiqu'il ne sache pas expliquer la vertu qui dirige l'aimant au pôle;

celui-la , brave soldat , quoiqu'il ignore la constitution physique de la poudre & du fer ; & cet autre bon peintre , quoiqu'il ne puisse pas dire si les couleurs sont des accidens intrinseques , ou différentes réflexions de la lumiere : & l'art de disputer de ces choses ne fait pas l'essence du pilote, du soldat, ou du peintre. J'en dirois davantage pour déraciner cette erreur généralement reçue , si le savant Martinez n'en eût parlé amplement dans ses deux tomes de la médecine sceptique.

## §. VI.

25. C'est aussi une autre erreur commune , quoiqu'elle ne soit pas mal fondée , de regarder comme savans , ceux qui ont beaucoup étudié ; l'étude ne fait pas grands progrès si l'entendement de celui qui étudie est dur & épais ; de même que la culture des terres devient presque inutile dans un terrain aride ; parmi les hommes il y a des tortues & des aigles ; celles-ci d'un vol s'élèvent au plus haut des cieux , celles là ont besoin de plusieurs jours pour monter une petite élévation.

26. La grande lecture des livres donne

bien des idées ; mais la facilité de les développer est un don de la nature plutôt que le fruit du travail. Il y a certains savans , non d'esprit , mais de mémoire , chez qui les Lettres sont imprimées comme les inscriptions sur les marbres ; ils les font voir avec ostentation , mais ne les conçoivent pas ; ils sont remplis d'érudition , mais dénués d'intelligence. Que l'on observe l'usage qu'ils font des connoissances qu'ils ont acquises ; & l'on verra qu'ils ne sont pas capables de former un raisonnement juste & qui tende à l'objet en droiture ; avec les mêmes idées , on peut faire de bons & de mauvais raisonnemens ; de même qu'avec les même matériaux , l'on peut construire de superbes palais & de rustiques chaumières.

27. Il peut de même arriver que quelqu'un sache de mémoire les œuvres de saint Thomas , & soit un mauvais théologien ; qu'il sache les droits civil & canon , & soit un mauvais juriste : & quoique l'on dise que la jurisprudence consiste en mémoire , ou du moins plus en mémoire qu'en entendement , c'est une autre erreur du Vulgaire : dans un plaidoyer , on peut donner de mauvaises allégations , quoique l'on y cite plusieurs

axiomes de Droit ; comme on peut faire un mauvais sermon , quoiqu'on le remplisse de passages de l'Écriture. Savoir les choisir convenables au sujet , est l'ouvrage de l'entendement & du bon sens. S'il falloit parler dans les tribunaux sur le champ & sans être préparé , il faudroit absolument une heureuse mémoire pour se ressouvenir des passages , & les citer à propos : mais comme cela n'arrive pas communément , celui qui n'a lû que médiocrement , & qui a l'intelligence bonne , se prépare facilement , & cherche les loix , les autorités & les raisons : car d'ailleurs , comme je l'ai dit , le choix des citations dépend du bon sens , & non pas de la mémoire.

28. J'ai vu des professeurs dans toutes fortes de Facultés se plaindre volontiers du manque de mémoire , & j'ai remarqué que tous faisoient beaucoup plus de cas de la mémoire que de l'esprit ; de sorte qu'à mon avis , s'il y avoit deux boutiques dans l'une desquelles on vendît de la mémoire , & dans l'autre de l'esprit , le maître de la première se feroit riche en peu de temps, & l'autre mourroit de faim. J'ai toujours été d'un sentiment contraire : j'acheterois plus cher une dragme

dragme d'esprit que deux onces de mémoire : on a coutume de me répondre que je ne fais pas de cas de la mémoire , parce que j'en ai suffisamment ; peut-être que ceux qui me disent cela , jugent des autres par eux-mêmes ; ils ne désirent pas d'avoir davantage d'esprit , parce qu'ils s'imaginent en être remplis. J'avouerai que , quoique j'aye peu de mémoire , je trouve que j'en ai beaucoup plus que d'esprit. Ce n'est cependant point en cela que je fais consister la différence , mais parce que je fais certainement que dans toutes sortes de professions , avec quatre portions d'entendement & quatre de mémoire , on fait beaucoup plus qu'avec six portions de mémoire & deux d'entendement.

§. VII.

29. On n'a pas encore parlé des faiseurs de livres ; c'est la chose la plus aisée : il n'est pas plus difficile de mal écrire que de mal parler : & d'ailleurs quelque mauvais que soit un livre , il suffit à l'auteur de parler en lettres moulées , & avec permission du Roi , pour passer pour savant parmi les sots.

*Septembre,*

*B*

30. Mais pour mériter quelques applaudissemens de ceux qui ne font pas tout à fait du commun , on peut composer de deux façons ; piller d'autres livres , ou traiter des matières connues. Puisqu'il y a un si grand nombre de livres , il est bien aisé de voler sans que l'on s'en aperçoive ; il y a peu de personnes qui en lisent beaucoup , & il n'y a personne qui les lise tous. Le seul danger que l'on court est qu'entre un grand nombre de lecteurs , ils s'en trouve deux ou trois , tout au plus , qui découvrent le vol du plagiaire ; la découverte même du larcin ne lui feroit aucun tort , s'il étoit déjà authentiquement revêtu du grade d'Auteur.

31. Il est très-facile d'écrire des matières ordinaires. *El théâtre de la vida humana, las polyantheas* , & plusieurs autres livres où l'érudition est arrangée par ordre alphabétique , sont des fontaines publiques où peuvent boire , non seulement les hommes , mais même les bêtes. Quelqu'ouvrage que l'on entreprenne , on peut le conduire & le faire tomber à chaque instant sur un lieu commun , comme la politique , la morale ou l'histoire. Quand on l'a amené là , on peut le garnir de citations que l'on trouve en grand nombre

dans le livre intitulé, *Para todos*, où elles  
 ont été rassemblées : avec cela un Auteur  
 se fait passer pour un homme d'érudition  
 & de lecture ; parce qu'il y a peu de le-  
 ctteurs qui soient capables de distinguer  
 dans ce genre d'écrire, l'érudition abon-  
 dante & bien méditée, qui dans l'occa-  
 sion coule de la mémoire à la plume,  
 d'avec celle que l'on va quêter par  
 indigence dans la table des matières d'un  
 livre qui se grossit à force de piller, que  
 l'on divise en plusieurs morceaux, & où  
 l'on trouve, comme dans des tas de bled  
 qui viennent d'être battus, l'épis & la  
 paille, qui sont les citations latines & les  
 numéros.



## M E M O I R E S

*Du règne d'Elisabeth depuis 1581 jusqu'à sa mort, dans lesquels les intrigues secrettes de sa Cour & la conduite de son favori, le comte d'Essex, sont particulièrement éclaircies; tirés des papiers originaux d'Antoine Bacon \* ami intime du comte d'Essex, & d'autres manuscrits qui n'avoient jamais été publiés.*

*Par le docteur Birch, secrétaire de la société royale.*

*Deux vol. in-4°. Londres, chez Millard, dans le Strand, 1754.*

**A** CE TITRE imposant, qui ne croiroit trouver ici un recueil d'anecdotes & de détails propres à piquer la

\* Frère aîné du célèbre François Bacon, depuis chancelier sous Jacques I & Lord Vérulam. Les manuscrits qui forment une collection de 16 volumes in-folio, se trouvent dans la bibliothèque du palais de Lambeth, résidence ordinaire des archevêques de Cantorbery.

curiosité ? Les mémoires d'Elisabeth ne forment cependant qu'une suite de lettres & de narrations , dont les sujets sont absolument étrangers pour nous , ou doivent être peu intéressans pour les Anglois mêmes. C'est le résultat de diverses correspondances que M. Bacon entretenoit en Angleterre , en Ecosse & dans les pays étrangers , soit pour sa propre satisfaction , soit par ordre & aux dépens du comte d'Essex , son protecteur & son ami. Il paroît , à la lecture , que ces correspondans n'étoient pas toujours bien instruits ; mais leurs relations les plus vraies & leurs détails les plus exacts ne contiennent ordinairement que des choses devenues triviales par la publication de tant d'histoires & de mémoires de ce règne & de ce temps-là \* : nous recueillerons avec soin le petit nombre de lettres ou de faits vraiment anecdotes qui se rencontrent dans ces deux volumes.

\* L'Angleterre a fourni sur le règne d'Elisabeth une multitude de collections. Outre les *actes de Rymer* , tels sont les recueils intitulés *Cabala & Scrinia Ceciliana* , l'*Ambassadeur du Chevalier Digger* , les œuvres de *Strypes* , & du Docteur *Forbes* , les mémoires du Chevalier *Windwood* , les papiers de *Cécil* , les lettres de *Sidney* , &c.

Une observation préliminaire qui sera peut-être tout à fait nouvelle , sur-tout pour nos lecteurs François , c'est celle du vrai point de vue dans lequel on doit envisager le Comte d'Essex. Ce seigneur n'est guere connu hors de l'Angleterre que comme guerrier , courtisan , & ce qu'on appelle *homme à bonnes fortunes* ; peu de gens l'ont envisagé comme un savant versé dans les langues & dans les belles lettres , un profond politique , un ministre laborieux , & un élégant écrivain. Il suffit cependant de parcourir l'ouvrage qui est actuellement sous nos yeux pour être convaincu que le Comte d'Essex réunissoit en lui tous ces différens avantages , fruits précieux & fréquens de l'éducation Britannique. On est surpris de voir avec quelle facilité , quelle pureté , quelles graces ce seigneur écrivoit , sur-tout en latin , langue reléguée aujourd'hui dans la poussière des collèges , proscrire ailleurs par le *bon air*, ou profanée par la barbarie.

Cet infortuné favori étant le sujet principal de nos mémoires , nous en extrairons les morceaux les plus propres à faire mieux connoître l'espèce de faveur dont il jouissoit.

L'inclination d'Elisabeth pour le Comte d'Essex nous offre en effet un tableau assez neuf, quoiqu'elle ait fourni matière à l'histoire, aux romans, & même au théâtre de presque toutes les Nations; nous l'y voyons communément représentée comme une violente passion, un amour effréné, jaloux, à la fureur; mais tendre, indulgent, susceptible de toutes les foiblesses, & prêt à tout sacrifier pour l'objet aimé; tel enfin que peut le sentir une femme du vulgaire éprise à soixante ans d'un jeune homme de vingt-cinq. Cet amour ne se présente point ici sous un aspect si romanesque. On apperçoit une princesse sujette aux passions de son sexe; mais encore plus livrée aux soucis de l'ambition, & aux soins de la royauté; plus jalouse de son pouvoir que du cœur de son favori, redoutant ses conspirations plus que ses infidélités, & lui pardonnant ses succès dans la galanterie plus que son crédit dans l'Etat. A travers les vicissitudes de cette intrigue, Elisabeth, toujours fière, toujours Reine, paroît ignorer ce sentiment si doux qui fait disparoître l'inégalité des conditions & répare les injustices de la fortune; toujours balancée & toujours retenue par

les conseils de ses Ministres & par ses propres réflexions ; mais plus encore par un fonds d'avarice & de dureté : ses ressentimens sont amers, ses reproches humilians, ses bienfaits arrachés par l'importunité, médiocres & de mauvaise grace.

Nous commencerons par un trait qui prouve une partie de ce qu'on vient d'avancer.

Un libelle séditieux & insolent parut en 1595. L'auteur l'avoit malicieusement dédié au Comte d'Essex, avec des éloges de son mérite & de ses services, des exagérations de son crédit & de son pouvoir ; qui n'étoient propres qu'à le rendre odieux & suspect ; les ennemis du Comte ne manquèrent pas de mettre à profit cette circonstance ; ils firent voir ce libelle à la Reine avec toutes les interprétations qui pouvoient l'animer contre lui. Cela produisit entre Elisabeth & le Comte une conversation apparemment fort aigre du côté de la Reine, puisque Mylord en sortit pâle, défait & abattu à tel point qu'il fut obligé de se mettre au lit en rentrant chez lui. Cette maladie, réelle ou enjouée, eut l'effet ordinaire. La Reine, dès le lendemain,

alla voir le malade. La paix se fit & la convalescence fut prompte; elle fut suivie d'une fête d'un goût singulier; en voici la relation traduite d'une lettre originale \*.

» Un peu avant que Mylord parut  
 » dans la lice on vit entrer un de ses  
 » pages qui fit de sa part tin compliment  
 » à la Majesté; la Reine, pour réponse,  
 » lui envoya un de ses gands. A l'entrée  
 » du Comte, quatre personages vin-  
 » rent au-devant lui. C'étoit un vieil  
 » hermite, un secrétaire d'état, un bra-  
 » ve soldat, & un écuyer. Le premier  
 » lui présenta un livre de méditations;  
 » le second, des discours politiques; le  
 » troisième, des relations de batailles;  
 » le dernier n'offrit que sa personne,  
 » pour rester auprès du Comte qui le  
 » reçut à son service ». Pendant que  
 chacun des trois autres faisoit ses ef-  
 forts pour persuader au Comte d'em-  
 brasser son genre de vie; il parut dans  
 la lice un postillon tout déguenillé, croit é  
 jusqu'aux oreilles, & piquant une ha-  
 ridelle qui n'avoit plus qu'un souffle de  
 vie. Il remit au secrétaire un paquet de

\* Lettre de M. While à M. Antoine Bacon  
 du 22. novembre 1595. *Mémoires d'Elisabeth*,  
 tome I. page 314.

lettres que celui-ci présenta aussitôt à Mylord, & pendant qu'il les lut, *ce spectacle muet reprit les yeux des spectateurs.*

» Après soupé, l'hermite, en présence  
 » de la Reine, prononça un discours  
 » éloquent pour engager le *Chevalier* à  
 » quitter la vaine poursuite d'un amour  
 » terrestre & s'adonner entièrement à la  
 » méditation des choses célestes; la ha-  
 » rangue du secrétaire eut pour objet  
 » de le détourner de toute occupa-  
 » tion, pour s'appliquer uniquement aux  
 » affaires d'état. Le soldat ne lui parla  
 » que de la guerre comme du seul mé-  
 » tier qui fut digne de lui; mais l'écuyer  
 » répondit à tous les trois avec beau-  
 » coup de force & d'éloquence; il con-  
 » clut par une *excellente exhortation au*  
 » *Chevalier* de ne jamais renoncer à l'a-  
 » mour de sa *Maîtresse*, dont la vertu  
 » ne lui suggérerait que des pensées di-  
 » vines, dont la sagesse lui enseignerait la  
 » vraie politique, dont enfin le mérite &  
 » la beauté lui inspireroient toujours assez  
 » de zèle, de courage & de capacité  
 » pour bien commander les armées; &  
 » après avoir montré à ses adversaires  
 » tous les défauts & les inconvéniens  
 » de leurs différentes professions, il fi-

» nit par déclarer que celle de servir sa  
 » maîtresse étoit la meilleure de toutes. . .  
 . . . Cette invention fut fort applau-  
 die : la Reine dit que si elle avoit su  
 qu'on eût tant parlé d'elle, elle ne se le-  
 roit point trouvée ce soir-là à l'assem-  
 blée; après quoi sa Majesté se retira.

Cette bizarre imagination, le succès  
 qu'elle eut, & la modestie enfantine  
 d'une Reine sexagénaire \* dont on cé-  
 lébroit la beauté; tout cela n'est-il pas  
 un exemple éclatant du dernier ridicule.  
 Et que ne doit-on pas pardonner à une  
 femme ordinaire, si l'esprit, le bon sens,  
 la gravité de l'âge, la dignité du trône  
 n'ont pu garantir Elisabeth des écueils de  
 la vanité & de la coquetterie?

Les intervalles de sérénité n'étoient  
 ni fréquens, ni durables. La première  
 grace que le Comte osoit demander dans  
 des momens si favorables lui étoit sou-  
 vent refusée. Il étoit né fier & peu en-  
 durant; plus il laissoit percer sa sensibi-  
 lité, plus la Reine sembloit se faire un  
 plaisir de le mortifier. C'étoit quelque-  
 fois un désavantage pour le mérite d'être  
 recommandé par lui. François Bacon

\* Elisabeth avoit alors soixante-deux ans,  
 & le Comte vingt-huit.

l'éprouva. Ce grand génie, cet homme universel à qui l'Europe doit l'aurore de la philosophie, étoit, aussi profond dans la science aride des loix, que versé dans les connoissances sublimes & agréables, fils d'un garde des sceaux \* & ne-

\* *Nicolas Bacon*. Nous n'en parlerons ici que pour rendre justice au père sur un projet proposé depuis, comme tout nouveau, par plus d'un politique; de même que plus d'un philosophe moderne a su se faire honneur des idées lumineuses & fécondes du fils sur les sciences exactes & expérimentales. Le plan du premier qu'il avoit dressé en 1539, pour Henri VIII, est rapporté dans nos mémoires. C'étoit l'époque de la suppression des monastères en Angleterre; & ce magistrat proposoit d'exécuter son plan avec le revenu de quelques Abbayes. Il avoit pour objet la fondation d'un *séminaire de ministres d'état*. Les jeunes gens qui, dans les études ordinaires, auroient montré les plus heureuses dispositions devoient recevoir, dans un collège particulier, une éducation plus parfaite. On y auroit enseigné le droit public & les langues vivantes. De là les uns auroient été envoyés à la suite des Ambassadeurs & Ministres, pour travailler sous eux & acquérir la connoissance des affaires étrangères. Les autres devoient être employés à écrire l'histoire de la nation, sur les monumens les plus authentiques, à rédiger les relations de toutes les ambassades, de tous les traités & autres tran-

veu du grand trésorier ( Lord Burghley ) enfin étroitement lié avec le favori en place. Tout sembloit concourir à son élévation. Ce fut cependant cette dernière circonstance qui devint le plus grand obstacle à un avancement si bien mérité. Nous voyons par nos mémoires que le Comte d'Essex sollicita en vain pour son ami la charge de procureur général. Outre l'espèce de système que la Reine s'étoit formée d'humilier ce qu'elle aimoit, cette protection déclarée fit encore perdre à François Bacon celle de son oncle le grand trésorier, & de son cousin Robert Cécil secrétaire d'état. Ennemis & rivaux du Comte, ceux-ci, par principe de cour, se crurent obligés de s'opposer à la fortune de leur parent; il ne fit que languir pendant la vie de son protecteur, ou sans emploi, ou dans

factions publiques. Dans ces différentes occupations, chacun d'eux auroit pû faire éclater son zèle & manifester ses talens: & le gouvernement n'auroit jamais été trompé dans le choix des sujets. Ce beau projet auroit suffi pour immortaliser Nicolas Bacon, s'il eût pu le réaliser & en diriger l'exécution: mais l'Angleterre ne la vit jamais: & vraisemblablement on ne la verra point ailleurs.

des postes subalternes; & il ne parvint aux grands honneurs que sous le règne suivant.

Cette fantaisie singulière qu'avoit Elisabeth d'humilier l'homme du monde qui lui étoit le plus cher, se manifestoit dans toutes les occasions. Nous en rapporterons ici un exemple, qui apprendra en même temps quelques particularités assez intéressantes sur le caractère de cette grande Reine. On verra qu'un goût naturel pour la jeunesse & la figure, dirigeoit souvent ses démarches, dictoit ses discours, & distribuoit ses bienfaits. Nous allons traduire littéralement notre compilateur \*. Tous les détails qu'il rapporte sont appuyés de citations que nous nous dispenserons de transcrire. Il nous suffira d'observer que les historiens Anglois n'ont pas l'heureux don de créer des anecdotes, & qu'ils n'avancent rien sans garantir.

» Charles Blount Lord Mont joy, depuis comte de Devonshire & chevalier de la Jarretière parut à la cour, pour la première fois, à l'âge de vingt ans. C'est alors & sans fortune, il n'avoit pour lui qu'un grand nom & les avantages

\* *Mémoires d'Elisabeth*, tome II. page 199.

» naturels de son âge & de sa bonne mi-  
 » ne. Ceux-ci ne manquèrent point d'at-  
 » tirer sur lui l'attention de la Reine. Il  
 » affiltoit au diné de sa majesté ; elle de-  
 » manda son nom à l'écuyer tranchant ,  
 » & cet officier ne le sachant point , elle  
 » fit à d'autres la même question , jusqu'à  
 » ce que sa curiosité fût satisfaite. Cette  
 » information & les yeux de la reine fixés  
 » sur ce jeune homme , le firent rougir  
 » ( c'étoit la coutume d'Elizabeth d'inti-  
 » mider par ses regards les gens qu'elle  
 » ne connoissoit point ) ; elle s'aperçut  
 » de son embarras , lui donna sa main  
 » à baiser , en l'encourageant par un  
 » discours gracieux & par un coup d'œil  
 » favorable ; se tournant ensuite vers les  
 » dames & les courtisans : *» Aussitôt , dit-*  
 » *elle , que je l'ai remarqué , j'ai vu qu'un*  
 » *sang noble couloit dans ses veines : &*  
 » *après avoir laissé échaper quelques ex-*  
 » *pressions de pitié sur le désordre de sa*  
 » *maison : » Ne manquez-point , ajouta-t-*  
 » *elle , de revenir à la Cour , & je son-*  
 » *gerai à vous faire du bien.* Malgré ce  
 » début si flateur , la modestie & la timi-  
 » dité naturelle de ce gentilhomme , son  
 » inclination pour les voyages & pour la  
 » guerre l'auroient sans doute arrêté dans

» le chemin de la fortune , si les conseils  
 » de ses amis & les ordres exprès de la  
 » reine ne l'eussent obligé de faire à la  
 » cour une plus exacte résidence. Car le  
 » jeune *Blount* s'étant dérobé trois ou  
 » quatre fois pour aller servir aux Païs-  
 » bas & en Bretagne où il avoit une com-  
 » pagnie , \* sa majesté dépêcha enfin un  
 » courier après lui , avec ordre à son gé-  
 » néral le chevalier *Jean Norrys* de le  
 » renvoyer sur le champ à la cour. A son  
 » arrivée, elle lui fit de vifs reproches sur  
 » sa témérité , *d'avoir osé partir sans son*  
 » *consentement ; jouez-moi une autrefois de*  
 » *ces tours-là* , ajouta-t-elle d'un ton fort  
 » animé , *& je vous promets de vous*  
 » *mettre en lieu où vous serez à l'abri de*  
 » *la tentation. Vous n'aurez point de repos*  
 » *que vous ne vous soyez fait casser la*  
 » *tête , comme cet étourdi de Sidney.* \*\*

\* Dans les troupes auxiliaires qu'Elisabeth  
 avoit fournies à Henri IV contre les Espagnols,  
 qui occupoient alors Blavet dans cette Pro-  
 vince.

\*\* Le Chevalier Philippe Sidney , plus célè-  
 bre encore par les Lettres , que par les armes  
 & dont le Comte d'Essex épousa la jeune veuve  
 fille du fameux *Walsingham*. Ce mariage d'in-  
 clination , fait à l'insçu d'Elisabeth , lui déplut  
 extrêmement : & le ressentiment qu'elle en ré-

» Vous irez à l'armée quand je vous y  
 » enverrai ; en attendant vous resterez à  
 » la cour, où vous pourrez suivre vos  
 » études militaires & parler de la guerre  
 » tant qu'il vous plaira.

» Une bienveillance si marquée ne  
 » manqua point d'inspirer de la jalousie  
 » au comte d'Essex, & il ne tarda point  
 » à la faire éclater. Le chevalier Blount  
 » ayant fait des merveilles dans une joiu-  
 » te, la reine en fut si contente qu'elle  
 » lui envoya, en signe de faveur, une  
 » reine des echecs \* richement émaillée.  
 » Le lendemain Blount parut à la cour,  
 » portant ce bijou attaché au bras avec  
 » un ruban cramoisi ; le comte qui le re-  
 » marqua, demanda ce que c'étoit, &  
 » l'apprit avec une émotion qu'il ne put  
 » dissimuler. *Je vois bien*, dit-il, *qu'à*  
 » *présent chaque sot aura sa faveur.* Un  
 » discours si public & si offensant par-  
 » vint bientôt aux oreilles du chevalier.  
 » Il envoya un cartel au comte, & ils  
 » se batirent près de *Marybone*. Le com-  
 » te fut blessé à la cuisse & désarmé. La  
 » reine ne les voyant point, voulut sa-  
 » moigna fit éclater encore davantage son goût  
 » décidé pour le nouvel époux.

\* Ce que nous appellons la dame.

» voir absolument ce qu'ils étoient de-  
 » venus ; on le lui dit , & elle jura *by*  
 » *god's death* \* qu'elle en étoit fort aise :  
 » *cela sied bien au comte* , ajouta-t-elle ; il  
 » falloit tôt ou tard que quelqu'un lui ap-  
 » prît à vivre ; autrement il n'y auroit plus  
 » eu moyen d'y tenir. Ainsi loin d'en sa-  
 » voir mauvais gré au vainqueur , elle  
 » prit elle-même le soin de faire sa paix  
 » avec le vaincu. Cette réconciliation fut  
 » sincère , & devint la source d'une ami-  
 » tié qui dura toute leur vie.

\* Ce seroit en France un très-gros serment ;  
 & par cette raison nous nous gardons de le tra-  
 duire. Il nous fournit du moins une réflexion ;  
 c'est que l'opinion & la coutume exercent aussi  
 leur empire sur ce qu'on appelle *jurer*. Il y a  
 toute apparence qu'une Reine décente & même  
 dévote n'auroit jamais prononcé ces mots , s'ils  
 avoient dû être reçus en Angleterre , comme ils  
 le seroient en France de la bouche d'une fem-  
 me.



**REFLEXOENS** sobre a vaidade dos homens ; ou discursos moraes sobre os effeitos da vaidade , offercidos a el rey nosso senhor D. Joseph O. J. por Mathias Aires Ramos da silva Eça. Lisboa , na officina de Francisco Luiz Ameno , impressor da rev. fabrica da S. Igreja de Lisboa. 1752. in-8<sup>o</sup>.

**REFLEXIONS** sur la vanité des hommes ; ou, Discours moraux sur les effets de la vanité ; dédiés au roi notre seigneur D. Joseph J. par Mathias Aires Ramos da silva de Eça. Lisbonne, chez François Louis Ameno , imprimeur de la Patriarchale. 1752. in-8<sup>o</sup>.

---

*Lettre aux auteurs du Journal étranger :  
de Lisbonne ce 3 Juillet 1754.*

**J**E tache de répondre , Messieurs , par beaucoup d'empressement à la confiance dont vous m'honorez. Je cherche

& fais chercher les livres Portugais que vous m'avez demandés ; j'y en joindrai d'autres que vous ne connoissez pas , & qui ont quelque mérite , indépendamment de celui d'être propre à votre Journal , par leur qualité de livres étrangers. En attendant l'envoi que je compte vous faire au premier jour , j'ai cru que vous receveriez volontiers l'extrait critique du livre des réflexions de M. Mathias Aires Ramos da Silva de Eça ; elles ont fait beaucoup de bruit ici , & j'ai été plus à portée que personne de savoir ce qu'en ont pensé les savans de Lisbonne , qui quoiqu'en très-petit nombre ne jugent pas des choses moins sainement. Je me suis sur-tout attaché à donner à mon extrait la forme dont vous vous servez , & je me suis fait , comme vous , une loi d'adoucir la véridicité par la politesse & la discussion des pensées par la manière de la faire ; voici comme j'ai cru que l'on pouvoit imiter à Lisbonne les nouveaux journalistes de Paris : si votre grande *délicateffe* à ménager les auteurs , vous fait trouver ma critique encore trop sévère , je vous laisse entièrement le maître de modérer l'excès de ma sincérité : je me ferai toujours une gloire de me soumettre à vos décisions.

Tout homme qui écrit aujourd'hui est soumis à trois sortes de lecteurs. Les uns lisent seulement pour passer le temps, d'autres animés de l'amour de la vérité lisent pour s'instruire, &c. Le plus grand nombre, que la malignité inspire, ne lisent que pour critiquer; pour nous, nous nous sommes fait une loi d'éviter tout excès en parlant d'un Auteur, & de régler notre suffrage sur le vrai seul, sans chercher le malin plaisir de répandre avec art un poison dangereux.

Il seroit à souhaiter que cette loi devînt générale, & que ceux qui s'érigent en Aristarque ne cherchassent pas à ridiculiser un ouvrage, parce qu'ils trouvent occasion de dire un bon mot. Le seul amour de la vérité doit guider la critique, & ce n'est pas la connoître que de la confondre avec la satyre; rendre justice au mérite, c'est un tribut que nous devons tous, & dont tout homme raisonnable doit s'acquiescer avec plaisir.

Dans l'analyse que nous présentons au public, nous nous proposons moins d'appréhender que de faire connoître l'ouvrage Portugais de M. Ramos da Silva de Eça. Si nous avons pris quelquefois la liberté de contredire & de combattre son sentiment, il ne doit pas nous en savoir mau-

vais gré. Comme il assure dans sa préface n'avoir écrit ces reflexions que pour sa propre instruction , c'est lui rendre un service , sans doute , que de lui faire voir qu'elles ne sont pas toujours entièrement justes , que le chagrin & la mélancolie semblent en avoir dicté quelques-unes , & qu'enfin son essai sur la vanité des hommes est moins une instruction que la satire du genre humain.

Monsieur de Eça prétend que la vanité est le mobile de toutes nos actions , que tout en nous est vanité ; que ce n'est , ni l'amour de la vertu , ni celui de la patrie , qui enfante les belles actions ; que c'est au contraire la vanité qui les fait naître ; que c'est bien moins à nos cendres , qu'à notre vanité que se rapportent nos somptueuses funérailles & que s'élevent nos superbes mausolés ; que la vanité dirige notre premier soupir , tous ceux de notre vie , celui même qui la termine ; que sur le point de le rendre , elle nous fait penser à la magnificence de nos obsèques ; qu'elle a le double secret , & de nous faire concevoir dans le sein même de l'agonie l'ordre & l'arrangement de notre pompe funébre , & de mêler jusqu'aux angoisses de la mort le ressentiment agréa-

ble d'un luxe brillant & d'une imposante ostentation ; qu'enfin cette enchanteresse possède l'art de prolonger la durée de son empire sur notre ame bien au-delà de notre vie , & de nous rendre sensibles aux marques mêmes de respect qui s'adressent à notre insensibilité.

C'est ainsi que débute l'auteur de ces reflexions , qui paroissent quelque fois lui avoir été suggérées plus par l'humeur que par la philosophie.

Ce seroit ne pas faire connoître cet ouvrage que de n'en rapporter que les plus beaux traits , & il y auroit trop de malignité à n'en citer que ceux qui ne font pas honneur au jugement de l'Auteur. Parcourons donc ce livre le plus exactement qu'il sera possible , & montrons-le sous tous les points de vue dont il est susceptible.

» De toutes les passions , dit l'auteur  
 » ( pag. 4 ) celle qui se cache avec le plus  
 » de soin , c'est la vanité. Ceux qui en  
 » sont le plus remplis , sont ceux qui  
 » s'en croient le moins. Les actions les  
 » plus pieuses naissent souvent d'une va-  
 » nité mystique, inconnue à celui qui en  
 » est possédé. La satisfaction propre que  
 » l'ame reçoit , est comme un miroir où

» nous nous voyons supérieurs aux autres  
 » hommes par nos belles actions , & c'est  
 » en quoi consiste la vanité des bonnes  
 » œuvres.

Ne pourroit-on pas appliquer cette reflexion autant à l'orgueil qu'à la vanité ? Dans un petit traité \* qui combat l'orgueil , je trouve ces propres mots , page 3 : *Personne ne croit être possédé de l'orgueil ; ceux-là même qui portent ce vice au dernier excès , sont fortement persuadés qu'ils en sont exempts.* Dans la page 164 , on trouve encore la même pensée. *L'orgueil a ceci de particulier , que non seulement il se cache plus subtilement que les autres vices ; mais que plus il est grand , moins on le sent : de sorte que personne ne s' imagine plus fortement en être exempt que celui qui en est le plus possédé.* D'ailleurs l'auteur définit-il bien la vanité ? Ne la confond-t-il pas avec l'orgueil ? C'est ce que nous allons examiner.

Dans le même traité que nous venons de citer , l'orgueil est défini en ces termes : *L'orgueil n'est proprement autre chose qu'une idée excessivement avantageuse qu'on*

\* Traité de l'Orgueil , à Amsterdam , chez Jean Barrel , libraire dans le Kalver - Straet , 1692.

*a de soi-même. On se croit plus grand, plus puissant, plus sage, plus éclairé, plus vertueux, plus parfait qu'on ne l'est en effet. M. de Eça ne définit pas autrement la vanité. Il y a cependant une distinction à faire entre l'une & l'autre, & voici comme M. de la Motte \* les définit : J'entends par l'orgueil, dit-il, une haute opinion de son mérite & de sa supériorité sur les autres : j'entends par la vanité l'envie d'occuper les hommes de soi & de ses talens, & la préférence de cette opinion étrangère à la réalité même du mérite.*

Il fera bon d'avoir toujours devant les yeux ces deux définitions, parce qu'elles serviront à faire connoître que l'auteur des réflexions n'a pas assez démêlé la vanité, de l'orgueil, de la fierté, de l'arrogance & de la présomption, passions toutes différentes & qu'il ne faut point confondre.

Nous allons voir encore dans la page 5. que l'auteur attribue à la vanité, ce que le traité cité attribue à l'orgueil.

» Il n'y a pas de plus grande injure que  
» le mépris ; parce que le mépris s'adresse

\* Discours préliminaire sur la Tragédie.

» tout entier à la vanité, & l'offense ; c'est  
 » pour cela que la perte de l'honneur dé-  
 » sefpère plus que la perte de la fortune ;  
 » non que celle-ci ait un objet moins  
 » réel, mais parce que l'autre est un com-  
 » posé de vanité qui est en nous la partie  
 » la plus sensible. »

Voyons à présent ce que dit l'auteur  
 du traité de l'orgueil, p. 8 : *De tout ce qui  
 choque l'orgueil, dit-il, il n'est rien qui l'irri-  
 te, ou, pour mieux dire, qui le désespère com-  
 me le mépris. Il souffre bien plus patiemment  
 les autres outrages; mais il se déconcerte en-  
 tièrement ; lorsqu'il voit qu'on le méprise,  
 & qu'on le traite de ridicule. Il passe alors  
 jusqu'à la rage & à la fureur ; & la rai-  
 son n'en est pas difficile à rendre ; c'est que  
 le mépris le choque plus directement & plus  
 universellement que tout le reste. Mais lais-  
 sons ce parallèle, & continuons notre ana-  
 lyse.*

» Rarement on expose l'honneur pour  
 » conserver la vie, mais l'on sacrifie pres-  
 » que toujours la vie à l'honneur ; celui  
 » qui perd la vie en est dédommagé &  
 » consolé par l'honneur qu'il acquiert en  
 » la perdant ; pour celui qui perd l'hon-  
 » neur, il ne peut trouver de compensation  
 » dans la vie qu'il s'est conservée à ce prix.

» Ne diroit-on pas que les hommes ont  
 » été formés plutôt pour avoir de l'hon-  
 » neur que pour vivre, & moins pour  
 » exister que pour être esclaves de la va-  
 » nité ? Il seroit juste qu'ils aimassent  
 » l'honneur, s'il n'étoit pas un être ima-  
 » ginaire, une folie qui se nourrit de  
 » l'estime des hommes, & que leur opi-  
 » nion a enfantée. »

C'est ne pas bien connoître la véritable essence de l'honneur que de le traiter de chimère ; l'honneur est d'une nature si délicate qu'on ne le trouve que dans les ames généreuses. Il est le principe des grandes actions, & s'attache à la vertu, parce qu'elle ajoute de la dignité & de l'excellence à la nature humaine. Par la description que le Caton Anglois fait du véritable honneur, on verra que l'auteur des réflexions n'en a pas saisi la véritable idée, & qu'il en a fait un monstre pour le combattre.

*L'honneur, dit le Caton Anglois, est un lien consacré, la loi des souverains, la perfection distincte d'une grande ame : là où il rencontre la vertu, il lui donne de l'ornement & de la force, & il l'imite là où elle n'est point ; c'est une heureuse disposition*

*que la raison doit mettre à l'abri de la raillerie.*

Monsieur de Eça néglige peut-être un peu trop de distinguer les choses ; il semble qu'il ne veuille les envisager que du côté le plus défavorable ; il paroît confondre le véritable honneur avec le faux : cependant il devoit se ressouvenir que le véritable honneur est le lien des sociétés, & que le faux en est le tyran ; que l'un est généreux & ne connoît de loix que celles de la vertu, & que l'autre est une espèce de brutalité, une illusion pernicieuse.

» L'homme a dans sa vanité un prin-  
 » cipe de guerre continuelle. Tout le mon-  
 » de connoît la vanité d'autrui, & per-  
 » sonne ne connoît la sienne. La vanité  
 » est comme un voile qui seroit tissu de  
 » façon, que d'un côté il cacheroit à nos  
 » yeux nos propres défauts, ou ne nous les  
 » laisseroit appercevoir que dans un loin-  
 » tain immense, & que de l'autre côté,  
 » il nous feroit voir ceux des autres de  
 » plus près & plus grands de beaucoup  
 » qu'ils ne le sont en effet. »

On trouve presque mot à mot cette réflexion dans le traité de l'orgueil, pag. 62. chap. IV. *Et c'est*, dit l'auteur, *un des*

*artifices dont l'amour-propre se sert pour nous séduire.*

La vanité, continue M. de Eça, nous rend insupportable la vanité des autres.

La vanité n'est pas plus haïe des hommes vains, que l'orgueil, l'envie, la trahison, la médisance & l'ingratitude ne le sont des orgueilleux, des traitres, des envieux, des médifans & des ingrats. Quand on veut caractériser un vice, c'est ordinairement par ce qu'il a de différent, & non par ce qu'il a de commun avec tous les autres, qu'on le définit.

» Toutes les passions ont un temps fixe,  
 » où elles commencent & où elles finissent ;  
 » quelques-unes sont incompatibles entr'elles : aussi pour que les unes se fassent sentir, il faut que les autres soient totalement anéanties. La haine & l'amour prennent naissance avec nous, & se rencontrent souvent dans le même cœur & pour le même objet ; la libéralité & l'avarice, l'ambition & la paresse, sont ordinairement incompatibles ; elles se manifestent dans un certain âge, ou au moins elles y acquièrent un plus grand degré de force. Je ne sais si je ne dois point dire que les passions sont des espèces de *co-vivants*

» qui habitent dans nous , dont la vie  
» & l'existence semblables à la nôtre sont  
» fixées à un temps limité , commencent  
» & achevent avec nous , de même que  
» nous naissons , que nous vivons dans  
» le monde & que nous y mourons. La  
» vanité s'unit à toutes les passions , &  
» quelques-unes lui doivent l'origine ;  
» elle prend naissance avec toutes , & fi-  
» nit la dernière ; l'humilité même , quoi-  
» que ce soit une vertu , doit souvent  
» l'être à la vanité ; les humbles par ver-  
» tu sont plus rares que les humbles par  
» vanité ; & même de ceux qui sont réel-  
» lement humbles , il est rare d'en trouver  
» un qui soit insensible au mépris ; ce qui  
» fait voir que la vanité exerce son pou-  
» voir , là même où elle semble devoir  
» être inconnue. »

Ce n'est pas toujours , parce que nous  
sommes vains , que nous sommes sensi-  
bles au mépris ; le lâche seul le peut souf-  
frir patiemment. L'humilité ne cherche  
point à la vérité les louanges des hom-  
mes ; elle désire aucontraire leur oubli ,  
mais elle ambitionne leur estime ; mais  
elle est sensible au mépris. Le plus grand  
châtiment qu'on puisse infliger à un hom-  
me qui nous a offensés , est le froid mépris

que l'on en témoigne. Comment donc l'humilité pourroit-elle ne pas sentir vivement une chose dont on se sert pour punir une offense ? *Estimer notre prochain plus excellent que nous*, dit le traité de l'orgueil, pag. 231, *n'est pas le dernier période de l'humilité ; ce que je regarde comme son plus grand effort, c'est de souffrir le mépris, ou pour mieux dire, d'y acquiescer intérieurement, & d'être persuadé que ce mépris, bien loin d'être excessif, est de beaucoup moindre qu'il ne pourroit être sans nous faire tort.* Enfin nous sommes persuadés qu'un homme qui seroit insensible au mépris, par une disposition naturelle, & non par une détermination chrétienne, seroit ou inutile, comme incapable d'aucune bonne action, ou dangereux, comme capable des mauvaises.

L'auteur qui veut absolument prouver que la vanité est l'origine de tous les biens & de tous les maux, prétend que les vertus humaines n'existeroient pas sans la vanité. » Non seulement, ajoute-t-il, » les actions de valeur, de générosité, » de constance seroient rares ; mais il » n'y auroit peut-être pas de termes pour » les exprimer. La vanité les a inventés ;

» l'inflexibilité est constance ; le mépris  
 » de la vie, fermeté. La nature reprouve  
 » ces vertus, mais la vanité les canonise.»  
 Ce n'est pas toujours le style le plus abon-  
 dant qui persuade, nous l'éprouvons.

La crainte fit les Dieux ; l'audace a fait les  
 Rois.

C'est l'avis de M. de Crebillon dans  
 Xercès. M. de Eça prétend que les em-  
 pires & les républiques ne doivent leur  
 fondation qu'à la vanité ; que c'est cette  
 passion qui sert le mieux à la société ; & que  
 les plaisirs & les peines ne sont autre chose  
 que vanités. Ces réflexions ne pourroient-  
 elles pas avoir entr'elles plus de liaison ?  
 Mais en voici d'autres qui ne sont pas  
 faire la même question.

» On fait vanité d'avoir de la malice ,  
 » & il n'y a personne qui s'en défende.  
 » C'est un défaut que nous avouons sans  
 » répugnance ; la raison n'en est pas dif-  
 » ficile à comprendre. La malice tire son  
 » origine de la pénétration ; c'est pourquoi  
 » nous ne nous défendons pas d'un défaut  
 » qui indique que nous avons de l'esprit.  
 » La vanité nous engage à tout sacrifier  
 » pour montrer que nous sommes spiri-  
 » tuels ; quand nous voulons nous don-  
 » ner pour des modèles de bonté, nous

» disons que nous sommes sans malice ,  
 » mais cela ne dure pas ; parce que la va-  
 » nité fait que nous voulons plutôt paroî-  
 » tre méchans avec esprit , que bons  
 » avec simplicité. Véritablement quand  
 » on est sans malice , on est sans esprit.  
 » La malice est proprement cette intelli-  
 » gence qui nous fait prévoir le mal , ou  
 » qui le prévient. C'est pourquoi il y a  
 » une très-grande différence entre avoir  
 » de la malice , & être malicieux. Celui  
 » qui découvre le mal pour l'éviter , a de  
 » la malice ; celui qui le prévoit pour l'e-  
 » xécuter , est malicieux. La malice est  
 » une espèce d'art naturel composé de  
 » combinaisons & de conséquences ; &  
 » suivant cette définition , la malice est  
 » une vertu politique. »

Comme les reflexions suivantes n'of-  
 frent rien de bien nouveau , nous passe-  
 rons à la page 24.

» Il y a diverses gradations dans le  
 » progrès de notre vanité : dans l'état  
 » d'innocence elle germe en nous, enseve-  
 » lie & cachée ; avec le temps elle se  
 » meut & se dilate ; semblable aux oiseaux  
 » qui naissent tous sans plumes , quoique  
 » tous apportent avec eux la matière qui  
 » les doit former. »

Cette comparaison est belle, juste & neuve.

M. de Eça ne s'éleve pas toujours contre la vanité, il l'exalte quelquefois, & même au point de soutenir qu'un homme d'une médiocre vanité ne peut méditer de grandes entreprises, ni former de beaux projets; que tout en lui est sans chaleur; que sa vie même est une espèce de léthargie; que tout ce qu'il cherche c'est avec lenteur, foiblesse & négligence; que l'homme sans vanité est timide, irrésolu; que la vanité a toujours à sa suite la hardiesse, le courage & la certitude.

» Tout homme vain, dit-il, à bonne  
 » opinion de lui même, & c'est ce qui  
 » le rend entreprenant; celui qui n'a  
 » pas de vanité craint toujours de man-  
 » quer, & c'est ce qui le rend timide: la  
 » vanité nous porte à nous croire capa-  
 » bles de tout; elle nous fait entrepren-  
 » dre souvent & réussir quelquefois.  
 » Quand on n'a pas de vanité, on croit ne  
 » rien mériter, on n'ose rien prétendre;  
 » & on est bien éloigné de rien exiger ».

Ce que l'auteur attribue à la vanité, le traité de l'orgueil l'attribue à la présomption, passion qu'il distingue de la vanité: voici ses propres mots, page 5.

Un homme plein de lui-même & de son mérite se croit capable d'exécuter un assez grand nombre de choses, qui en effet sont au-dessus de ses forces : il entreprend tout, sans en excepter ce qu'il entend & peut le moins ; c'est là ce qu'on appelle communément présomption, qui n'est pas tant un vice particulier qu'un effet naturel & immédiat, ou même une partie de l'orgueil.

» La vanité de faire parler la renommée de soi, inspire aux hommes ce  
 » courage entreprenant, qui les transforme, pour ainsi dire, en murailles pour défendre les villes & les royaumes.  
 » La vanité de se faire regarder avec admiration, les fait travailler nuit & jour pour pénétrer les secrets de la divinité, déterminer le cours des astres, & découvrir les mystères de la nature. La  
 » vanité d'être fidèles, les rend obéissans ; la vanité d'obtenir l'amitié, les rend humains ; & enfin la vanité, ou l'amour de la réputation les rend vertueux. C'est ce qui fait que l'homme  
 » sans vanité regarde tout d'un œil de mépris. Il regarde la réputation comme  
 » une fantaisie qui se forme par un vain bruit, & qui se compose d'une vaine  
 » opinion ; la valeur n'est à ses yeux

„ qu'un moyen cruel , inventé par la ty-  
„ rannie , pour introduire l'esclavage  
„ dans le monde ; le respect n'est à les  
„ yeux qu'une cérémonie , qu'une dépen-  
„ dance servile , qui fait connoître la  
„ puissance dans les uns & la crainte dans  
„ les autres ; tout semblable au sentiment  
„ qu'inspiroit la statue de Jupiter devant  
„ qui tout le monde se prosternoit , non  
„ par amour pour l'Idole , mais par la  
„ crainte de la foudre qu'il tenoit à la  
„ main ; ce sentiment timide asservit &  
„ assujettit l'ame dans laquelle il nait :  
„ c'est ainsi du moins que pense l'homme  
„ sans vanité. Cet homme rare regarde  
„ ce que l'on appelle l'humanité , comme  
„ un artifice pour gagner l'inclination  
„ des autres , & partant comme une  
„ vertu mercenaire ; la fidélité comme  
„ un acte qui résulte principalement d'u-  
„ ne soumission nécessaire ; & enfin la  
„ renommée comme un objet vague &  
„ incertain , qui dans la réalité vaut  
„ moins que ce qu'elle coute à acquérir. „

Il y a bien du vrai dans toutes ces re-  
flexions ; mais qu'il y a de sagesse dans  
les suivantes !

„ La mort étant le terme de tout , le  
„ déshonneur seul n'a point de terme ;

„ parce que l'infamie survit à celui qui  
 „ s'en est couvert. Quelqu'insensible que  
 „ soit un cadavre dans le tombeau ( que  
 „ l'hiperbole me soit permise ) il semble  
 „ que son opprobre existe dans la mémoi-  
 „ re de ceux qui lui survivent , ranime ses  
 „ cendres pour le rendre encore capable  
 „ d'affliction & lui faire sentir la douleur.  
 „ Le déshonneur est l'unique infortune  
 „ qui se grave dans l'ame avec des ca-  
 „ ractères ineffaçables. La mort ne sert  
 „ point de limites au déshonneur , parce  
 „ qu'il se perpétue dans tous les siècles ,  
 „ comme un héritage de honte & d'in-  
 „ famie. Voilà qu'elles sont les réflexions  
 „ que nous fait faire la vanité ; elle nous  
 „ persuade que , même après la mort ,  
 „ nous pouvons encore sentir la flétrissu-  
 „ re ; la perte de l'estime est le malheur  
 „ le plus mortifiant , comme si l'infamie  
 „ du crime consistoit seulement dans l'at-  
 „ tention & l'opinion des hommes , &  
 „ non pas dans le crime même , ou com-  
 „ me s'il n'y avoit de déshonneur que ce-  
 „ lui qui est public. . . . La vanité décide  
 „ hardiment de tout , parce qu'elle ne  
 „ se croit pas sujette à l'erreur ; les hom-  
 „ mes les plus vains sont les plus opiniâtres ,

» & l'entêtement se proportionne tou-  
» jours à la vanité.,,

La page 62 nous offre une pensée qui nous paroît nouvelle; ainsi nous la traduirons toute entière.,, Dans les princes,  
» une vanité bien entendue est une vertu; & un roi pense sainement, quand  
» il tire vanité de sa justice. Il y a des  
» vices nécessaires à certains hommes, &  
» il y a des vertus impropres à d'autres.  
» Les Souverains, étant la source de la  
» justice, sont jugés le plus injustement.  
» On écoute le commun des hommes,  
» mais on ne veut pas entendre les rois:  
» tout le monde les juge, & personne  
» n'écoute leur défense. Juger les rois  
» ainsi, c'est être sacrilège; parce que la  
» trahison, qui peut ternir la réputation,  
» est plus grande que celle qui conspire  
» contre la vie, qui doit lui être moins  
» précieuse que la réputation: le respect,  
» la grandeur, la puissance finissent avec  
» la vie; mais non pas la réputation. Le  
» tombeau ne cache ni l'ignominie, ni  
» la splendeur du nom; parce que, dans  
» les princes, la gloire & l'infamie ne  
» meurent point; le petit espace d'une  
» urne peut renfermer & contenir les

„ cendres de plusieurs rois ; mais quoique  
 „ la mort les confonde , l'histoire les sé-  
 „ pare & les divise. La tradition ranime  
 „ ces mêmes cendres ; les unes pour être  
 „ l'honneur de la nature , les autres pour  
 „ être l'horreur de la posterité. „

*Les différentes passions des hommes ,  
 leurs conditions , leurs emplois , leurs qua-  
 lités , leurs inclinations , leurs liaisons ,  
 leurs études , leur patrie & leurs engage-  
 mens mettent de fort grandes différences  
 dans les idées qu'ils conçoivent des choses  
 & leur font souvent penser aujourd'hui de  
 très-bonne foi , le contraire de ce qu'ils  
 pensoient hier. \* Voilà notre portrait d'a-  
 près nature : nous allons voir que chaque  
 pays a une vanité particulière ; & que ce  
 qui est respecté dans un certain lieu , est  
 un objet de mépris dans un autre. „ Le  
 „ même marbre , dit l'auteur des réflexions ,  
 „ qui auroit servi à Athenes pour  
 „ faire une Minerve , transporté dans  
 „ un autre lieu , serviroit à peine de baze  
 „ à une colombe. C'est ainsi que , quoi-  
 „ que la vanité soit universelle dans les  
 „ hommes , les motifs qui lui donnent  
 „ l'être ne sont pas universels. „*

\* Jugement des sçavans ; tome premier.

La pensée suivante, qui se trouve page 69, n'a pas ce degré de justesse que l'auteur paroît lui supposer, à en juger par la complaisance avec laquelle il la met au jour.

„ L'entendement dans les hommes est  
 „ comme la beauté dans les femmes. Il  
 „ n'y a point d'infortunes, point de mal-  
 „ heurs, dont un miroir ne les console,  
 „ ni de tristesse qu'elles n'oublent en se  
 „ voyant en état de donner de l'amour :  
 „ le malheureux se console dans la con-  
 „ sidération qu'il est sçavant ; & cette  
 „ pensée ou cette vanité endort, pour  
 „ ainsi dire, le mal qu'il souffre : comme  
 „ si l'homme & la femme étoient nés  
 „ seulement, celle-ci pour inspirer de  
 „ l'amour, & celui-là pour être sçavant.  
 „ Il y a cependant entre l'un & l'autre  
 „ une grande différence. La belle femme  
 „ connoît avec le temps qu'elle ne l'est  
 „ plus. Le sçavant ne peut croire qu'il ces-  
 „ se de l'être ; la femme s'apperçoit du  
 „ ravage que les ans ont fait à sa beauté ;  
 „ mais l'homme ne connoît jamais com-  
 „ bien son esprit est déchu, & combien  
 „ il est tombé. „

Notre auteur ne se trompe-t-il point, quand il dit que les femmes s'apperçoi-

vent que leur tems de plaire par les agrémens de la figure est passé? Nous voudrions qu'il eut lû un petit ouvrage intitulé *conseils à une amie* : il y eût trouvé page 105 , qu'une femme chassa son amant , pour avoir eu la sincérité de lui dire qu'à quarante ans la coëffure en cheveux ne lui alloit point , & que l'on trouvoit fort ridicule qu'une certaine marquise de R \* \* \* portât encore à 60 ans une robe couleur de rose & des rubans vert-gay. Où sont les femmes, ajoute l'auteur de ce joli ouvrage , qui ne ressemblent point à la marquise de R \* \* \* de qui la couturière , lorsqu'elle mourut , avoit à lui faire un ajustement dont les nuances les plus vives diversifioient les couleurs , & eussent paru trop coquettes à la jeunesse la plus enjouée.

L'auteur, pour prouver que l'amour est sujet aux loix de la vanité , & qu'il trouve souvent son commencement & sa fin dans cette passion , fait une digression sur l'amour , & voici comme il commence.

„ L'amour ne se peut définir ; & c'est  
 „ peut-être sa meilleure définition. Les  
 „ signes qui expriment nos sentimens ,  
 „ sont limités , & la manière de sentir est

» infinie. C'est ce qui fait qu'on ne peut  
» souvent expliquer ce que l'on sent le  
» mieux. Le plaisir & les peines ne se  
» peuvent rendre : ceux qui aiment n'ont  
» pas l'esprit assez libre pour dire ce qu'ils  
» sentent, & de quelques termes qu'ils  
» se servent, ils trouvent toujours qu'ils  
» sentent plus qu'ils de peuvent dire ;  
» ceux qui n'aiment point ne peuvent  
» discourir sur une impression qu'ils igno-  
» rent ; ceux qui ont aimé sont comme  
» une cendre froide où l'on reconnoît  
» l'effet de la flame, mais non pas sa  
» nature.

» Plus les créatures sont parfaites,  
» plus elles sont propres à l'amour. Ainsi  
» l'amour est non-seulement le principe  
» de la vie ; mais il est aussi une marque  
» de perfection.

» Dire que l'amour naît d'une cer-  
» taine conformité d'humeur & de gé-  
» nie, d'une sympathie qu'il y a entre  
» les personnes qui s'aiment, c'est plus  
» un sophisme qu'une vérité. . . . .  
» Disons plutôt que la beauté est la  
» mère de l'amour.

M. de Eça, après avoir fait une lon-  
gue dissertation sur l'amour, cherche à  
prouver que la constance est un état vior

lent, & que le changement nous est naturel : mais nous croyons que la meilleure preuve dont il se sert pour démontrer que la constance est un être imaginaire, est la suivante. » L'amour naît de la beauté & meurt avec elle : ainsi » comment peut-il y avoir un amour » constant, s'il y a si peu de constance » dans la beauté? . . . . . Tout ce qui » est sujet aux loix de la nature est sou- » mis à trois gradations, croître, être, » diminuer ; la beauté croît, est, & di- » minue ; l'amour est le compagnon fi- » dele de la beauté ; il ne change pas » quand elle croît, il ne fuit pas quand » elle est dans son plus grand éclat ; » mais il décline & finit avec elle.

Il y a déjà long-temps qu'on a fait l'apologie de l'inconstance ; le charmant Abbé de Chaulieu a exercé sa muse badine sur cette matière, & a presque rendu ridicule la fidélité en amour. M. de Eça moralise en prouvant la nécessité de l'inconstance ; M. l'Abbé de Chaulieu folâtre en préconisant l'infidélité. Nous ne rapporterons que quelques vers de cet aimable auteur, où l'on verra qu'il s'est servi de la même preuve que M. de Eça. Il invoque la troupe liber-

tine des fripons & des friponnes , &  
leur dit :

Vous seuls faites la puissance  
De l'empire de l'amour ;  
Sans vous , bientôt la constance  
Auroit dépeuplé sa cour ;  
Et si la friponnerie  
N'y mêloit son enjouement ,  
Dans peu la galanterie  
Deviendrait un sacrement.

.....  
*La beauté qui vous fait naître ,  
Amour , passe en un moment :  
Pourquoi voudriez-vous être  
Moins sujet au changement ?  
C'est à l'éclat de la rose  
Vouloir la solidité ,  
Et toujours même beauté  
Qu'au moment qu'elle est éclosé.*

M. de Eça passe tout d'un coup à la  
peinture des ravages que le temps fait à  
la beauté ; & représente les ris , les jeux ,  
les agréments , les vœux , les adorations ,  
fuyant d'une cour dont ils méconnois-  
sent la souveraine. On pourroit deman-  
der à M. de Eça ce qu'ont de commun  
avec la vanité , l'amour & ses effets , la

fidélité & l'inconstance, la beauté & la laideur.

Mais laissons tout ce qui a rapport à ces digressions; nous nous y sommes peut-être trop amusés : M. de Eça paroît aimer à en faire ; comme il n'écrit d'abord que pour lui, ses ouvrages se ressentent de la liberté des conversations. Pour ne point perdre de vue plus long-temps notre principal objet, il nous a déjà fallu faire en cet endroit le sacrifice de 39. pages, & nous sommes encore forcés d'y joindre celui d'un morceau tout entier, sur la retraite des jeunes filles dans les maisons religieuses ; M. de Eça y veut peindre les malheurs de celles que l'avarice, ou la vanité de leurs peres contraint de se renfermer pour le reste de leurs jours ; il ébauche aussi la vie heureuse de celles qui prennent ce parti par vocation ; mais son pinceau est trop sérieux, ses images ne sont pas assez nouvelles, son sujet est trop rebattu, & nous éloigne trop de celui qu'il traite.

Pour y revenir, arrêtons-nous à la page 245, où l'auteur veut nous prouver que dans la *république littéraire* (ce sont ses propres termes,) *il n'y a pas moins de vanité que dans la république*

*guerrière.* Que la vanité de la première est métaphysique & spirituelle ; que dans son origine elle a une existence vague & inconstante ; & que conséquemment elle est beaucoup plus vaine , si l'on peut ainsi parler , que toutes les autres vanités.

Il y a tant de singularité dans ces réflexions sur la vanité des sciences , que nous pensons devoir plutôt les traduire que les analyser. Ainsi , pour mieux faire connoître notre auteur , nous allons le rendre mot à mot , autant qu'il nous sera possible : c'est donc l'auteur qui parle.

» Les discours & la dispute sont les  
 » objets de la vanité dans la républi-  
 » que littéraire ; objets sans corps , vains  
 » par nature & par institution. Le champ  
 » de cette vanité , c'est l'imagination ;  
 » champ vaste , mais qui n'est jamais  
 » tout-à-fait stérile , & où germent l'iris  
 » & la violette , quand il ne produit  
 » point les roses & les lys.

» A peine entrons-nous dans le mon-  
 » de , que nous commençons à défendre  
 » notre opinion ; & notre vie se passe  
 » dans ce combat ; la guerre de notre  
 » esprit ne finit qu'avec notre corps ;

» guerre heureuse où il n'y a point  
 » de vaincus , ou au moins , per-  
 » sonne qui croye l'avoir été ; guerre  
 » agréable où l'on chante victoire de  
 » part & d'autre. La raison nous arme  
 » contre elle-même ; chacun croit l'avoir  
 » de son côté , l'appercevoir , la con-  
 » noître , la toucher ; presque toujours  
 » cependant ce que nous prenons pour  
 » la raison n'est qu'une ombre trom-  
 » peuse ; & cette ombre même est si  
 » obscure & si impénétrable , que quand  
 » nous la rencontrons réellement , nous  
 » devons cet avantage plutôt au hasar  
 » qu'à l'étude & à l'expérience.

» Il est plus facile de soutenir une  
 » mauvaise opinion , que d'en choisir  
 » une bonne , parce que l'erreur est  
 » semblable à un édifice , dont l'exté-  
 » rieur est composé d'un grand nom-  
 » bre d'angles : nous pouvons facilement  
 » en rencontrer quelques-uns , parce  
 » qu'il y en a beaucoup ; au lieu que  
 » la vérité est comme un point fixe  
 » passé au centre d'une sphère ; l'esprit  
 » qui tourne autour de la sphère ne  
 » peut distinguer ce point parce qu'il  
 » est seul , & que de ce même corps sort  
 » encore une ombre qui le cache ; les

» lignes qu'on peut tirer d'une circonfé-  
 » rence a un centre commun font innom-  
 » brables; on en peut découvrir facilement  
 » quelqu'une, parce qu'il y en a beau-  
 » coup; le centre est invisible parce qu'il  
 » est unique. La superficie du globe  
 » empêche qu'on n'en voye la conca-  
 » vité: on ne peut voir à la fois qu'une  
 » des deux parties; il est impossible de  
 » les appercevoir toutes les deux en-  
 » semble.

Que d'efforts pour exprimer une vé-  
 rité que personne ne peut contester!  
 quoi! faut-il tant de raisonnemens pour  
 prouver qu'il nous est plus facile de tom-  
 ber en erreur que de parler juste? il est  
 bien difficile de démontrer dans les ré-  
 gles des vérités incontestables.

Mais continuons, ou plutôt passons  
 les pages 249 & 250 parce qu'elles ne  
 renferment que des démonstrations com-  
 me la précédente qui trouvent les es-  
 prits tout persuadés.

» La vanité d'acquérir un renom,  
 » (*c'est toujours l'auteur qui parle*) est na-  
 » turelle à tous ceux qui suivent les let-  
 » tres; ou plutôt tous les hommes se  
 » ressemblent en cette partie; plus leur  
 » vanité domine, plus grande est leur  
 application

» application ; ils n'étudient pas pour  
 » s'instruire , mais pour apprendre à  
 » l'univers qu'ils font instruits ; on ac-  
 » quère la science pour en faire parade ;  
 » l'objet principal de l'érude est l'osten-  
 » tation ; ainsi ce n'est pas la science  
 » qu'on cherche , mais la réputation ;  
 » on obtient celle-ci facilement , mais  
 » on ne la conserve pas de même. L'ac-  
 » quisition d'un grand nom peut être  
 » l'ouvrage d'une heure , d'un moment ;  
 » mais toute la vie n'est pas trop pour  
 » sa conservation. Le hasard peut don-  
 » ner un beau renom ; mais le hasard  
 » ne le peut rendre aussi durable que  
 » brillant ; on peut devoir aux événe-  
 » mens un commencement de bonheur ;  
 » mais on ne peut en espérer une con-  
 » tinuité assurée. »

Comme l'auteur répète ces mêmes preuves de plusieurs manières , nous n'y ajouterons plus rien. Tout ce qu'il y a , c'est que nous croyons que l'accès du temple de la Renommée n'est pas aussi facile qu'il le soutient , & que le chemin qui y conduit est beaucoup plus glissant qu'il ne pense. M. Pope, dans un petit poëme intitulé le *Temple de la Renommée* , page 3 , prétend tout le con-

Septembre.

D

traire; & voici les propres mots dont il se sert pour décrire ce Temple fameux :

L'accès en est d'abord facile & séduisant ;  
Mais le chemin devient dangereux & glissant.

Dans un autre endroit , pour prouver qu'il n'est pas si aisé d'acquérir de la réputation :

Les lauriers immortels s'obtiennent rarement ;  
On les cueille avec peine , on les fane aisément.

Et dans son essai sur la critique ,  
chant 3.

Nuit & jour un auteur médite , écrit , corrige ;

Et dans l'espoir d'un nom , travaille incessamment ;

Il l'obtient avec peine , & le perd aisément.

» Ceux qui croient sçavoir plus que  
» les autres , ou se trompent , ou ont raison. S'ils se trompent , leur erreur leur  
» sert de jouet ; s'ils ont raison , la vanité des sciences les rend féroces , sévères & insupportables. La science humaine prend ordinairement un air  
» intraitable , image imparfaite , désa-

„ gréable & impolie, de la perfection  
 „ de l'agrément & de la politesse mê-  
 „ me. La spéculation rend le visage dis-  
 „ trait, moqueur & dédaigneux. Que  
 „ l'ignorance civile est meilleure ! toute  
 „ science se détériore dans l'homme,  
 „ parce qu'il est comme un vase d'ini-  
 „ quité qui gâte & corrompt tout ce  
 „ qu'il contient.

Toutes ces idées frapperont sans doute par leur grande singularité : nous ne rendrons pas cependant toutes celles que contiennent les pages suivantes ; mais nous passerons à la fin de cette *tirade* contre les sciences.

„ L'ignorance a produit moins d'er-  
 „ reurs que la science ; celle-ci les sçait  
 „ introduire, étendre, autoriser ; il im-  
 „ porte peu, suivant notre vanité de se  
 „ tromper ; le point est de sçavoir sou-  
 „ tenir son erreur ; ainsi ce que nous  
 „ apprend la science, c'est de sçavoir er-  
 „ rer avec méthode.

Il semble que ce n'est pas tout-à-fait sous ces traits qu'il faut peindre la science ; ce n'est point la véritable, qui donne tous les défauts que M. de Eça reprend ici. Les vrais sçavans se font toujours re-

connoître à la douceur de leurs mœurs , à la politesse de leurs manières , à la sérénité de leur air. Il n'y a que les faux sçavans qui veulent suppléer au mérite réel par de ridicules apparences. Leurs méprisables affectations auront sans doute trop excité l'indignation de M. de Eça :

*Nous donnerons la suite dans le Journal suivant.*



*Dell' origine e de' progressi dell' istituto delle scienze di Bologna e di tutte le Academie ad esso unite, con la descrizione delle più notabili cose, che ad uso del mondo letterario nello stesso istituto si conservano; operetta in grazia degli eruditi compilata da Giuseppe Gaëtano Bolletti, Sacerdote e cittadino Bolognese. in Bologna. 1751.*

*Histoire de l'institut de Bologne, &c. par Joseph Gaëtan Bolletti prêtre & citoyen de Bologne: à Bologne; 1751.*

---

**C**E petit ouvrage in - 12. contient 126 pages d'impression. Il est dédié à M. le Comte de Morcelli. L'auteur explique son dessein dans une courte préface. Il se propose de donner outre l'histoire de l'académie de Bologne, ap-

pellée *Institut des sciences & des arts*, la description du palais où se tiennent les assemblées ; & des machines, instrumens & curiosités qu'on y a rassemblés. Les *commentaires* du Docteur Marie Zannotti, secrétaire de cette académie lui ont été d'un grand secours. Mais il n'a pas crû devoir rapporter d'après cet écrivain, les éloges des hommes célèbres que l'Institut a produits. Ce travail l'auroit conduit au-delà des bornes qu'il s'étoit prescrites. Il a même omis quelque chose qui nous paroît encore plus essentiel ; c'est la vie, ou du moins un précis de la vie du fondateur de l'académie, qui sembloit devoir être placée en tête ; surtout étant aussi interressante qu'elle l'est par la singularité des événemens. Nous y allons suppléer par un abrégé de l'histoire de cet homme illustre, dont nous puiserons les matériaux principalement dans l'éloge de ce même homme, par M. de Fontenelle \*, nous aidant aussi de quelques traits répandus dans l'ouvrage du P. Boletti. Après quoi nous passerons au détail des travaux académiques.

\* *Eloges des Académiciens de l'académie royale des sciences.*

Louis Ferdinand Marfigli naquit à Bologne le 10 Juillet 1658. Il étoit fils du Comte Charles-François Marfigli, & de la Comtesse Marguerite Cicolani. Il perdit de bonne heure ses parens, & eut la force d'esprit de se donner à lui-même une éducation bien supérieure à celle que sa naissance demandoit. Il rechercha l'estime des plus sçavans hommes d'Italie, l'obtint, & profita de leurs lumières. Il apprit les mathématiques, & s'attacha principalement à la partie qui a pour objet l'attaque & la défense des places. Ses progrès répondirent à son application, & prouvèrent la facilité de son esprit. Il fut aussi fort amateur de l'histoire naturelle, & mit ses voyages à profit pour la cultiver. Etant allé en 1679 à Constantinople, il s'informa en politique habile de l'état des forces Ottomanes, & examina en philosophe le bosphore de Thrace & ses fameux courans. De retour de cette ville en 1680, il alla offrir ses services à l'Empereur Léopold, alors en guerre avec les Turcs. Il fut employé & merita dans cette campagne l'estime des Généraux par son intelligence dans les fortifications & la Tactique.

On lui donna une compagnie d'infanterie en 1683. Animé par cette nouvelle faveur, il se distingua dans la bataille donnée sur le bord du Raab pour empêcher les Turcs de passer cette rivière. Il fut blessé & tomba presque mourant entre les mains des Tartares; ceux-ci voulurent l'achever. M. Marfigli vit pendant quelque tems le sabre levé sur sa tête, tandis que son sang couloit par ses blessures. Sa bonne mine le sauva; deux Turcs se présentèrent & l'achetèrent de ces barbares pour l'arracher à leur cruauté. Il suivit ces nouveaux maîtres qui le traitèrent avec assez de douceur. Ils l'attachoient cependant toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur cabane; un troisieme Turc qui vivoit avec eux étoit chargé de ce soin: ils étoient pauvres, & leur esclave se ressentoit de leur misère.

Enfin il fut racheté le 25 Mars 1684, & alla se montrer à ses concitoyens qui avoient pleuré sa mort. Il retourna à Vienne, reprit ses fonctions militaires, & fut fait colonel en 1689. L'Empereur l'envoya deux fois à Rome auprès des Papes Innocent X & Alexandre VIII, pour leur faire part du succès des ar-

mes Chrétiennes. Les Turcs, la République de Venise, & l'Empereur, lassés également de la guerre, traitèrent de paix. Il étoit question de régler les limites des trois états; & M. le Comte Marfigli fut employé dans une affaire si importante. Il alla donc dans la Dalmatie Vénitienne, & se trouva près du lieu même où il avoit été en esclavage. Alors se ressouvenant de ses anciens maîtres, il demanda s'ils vivoient encore. Ils vinrent se jeter à ses genoux: M. Marfigli les embrassa en versant des larmes, & il eut le plaisir d'adoucir leur infortune. Il écrivit en leur faveur au grand Visir & obtint pour l'un de ces deux Turcs une récompense militaire.

En 1701, il s'éleva une guerre pour la succession d'Espagne. La place importante de Brissac se rendit à M. le Duc de Bourgogne le 6 Septembre 1703. Le Comte d'Arco y commandoit & sous lui M. Marfigli. L'Empereur fut irrité de cette prompte capitulation, persuadé que Brissac auroit pu tenir plus longtemps. On fit le procès aux deux commandans: le Comte d'Arcos fut condamné à avoir la tête tranchée & M. Marfigli à être déposé de tous honneurs &

*charges avec la rupture de l'épée.* Il alla à Vienne pour demander la révision de cette affaire. Il n'obtint rien, & remplit l'Europe d'un mémoire qui le justifioit pleinement. Le public toujours équitable le lut & cassa la sentence des commissaires impériaux. Le Comte Marfigli chercha sa consolation dans les sciences; il continua d'étudier la nature, alla exprès pour cela en Suisse, vint à Paris, & s'arrêta en Provence, où il fit des observations sur la mer. Etant sur le port de Marseille, il reconnut parmi les galériens le Turc qui l'attachoit au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux se mit à ses pieds, lui demanda pardon. M. Marfigli lui procura sa liberté. On le renvoya à Alger d'où il écrivit à son libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les esclaves Chrétiens. *Il semble, dit M. de Fontenelle, que la fortune imitât un auteur de roman qui auroit menagé des rencontres imprévues & singulières en faveur des vertus de son héros.*

Le Pape Clément XI l'appella auprès de lui en 1709; & lui donna le commandement de ses troupes. Il revint ensuite en Provence, & resta long-temps

à Cassis & à la Ciuta pour continuer les recherches qu'il avoit commencées sur le corail. Des affaires domestiques le rappellèrent à Bologne, où il exécuta un dessein glorieux qu'il méditoit depuis plusieurs années, & dont nous allons bientôt parler. Il fut reçu en 1715 comme associé étranger à l'Académie des sciences de Paris. Il étoit aussi de la société royale de Londres & de celle de Montpellier. Dans un âge fort avancé il alla à Londres, & ensuite à Amsterdam, pour y faire des collections relatives à l'histoire naturelle. Il y acheta aussi beaucoup de livres : de retour à Bologne, il en partit encore pour la Provence; mais une légère attaque d'apoplexie qu'il y eut, engagea les médecins à le renvoyer dans son air natal. Il mourut dans sa patrie le premier Novembre 1730. Parmi ses ouvrages on estime singulièrement son *histoire physique de la mer*, inaprimée à Amsterdam en 1715, & son ouvrage du *cours du Danube, &c.*

A ce que vient de nous apprendre M. de Fontenelle du Comte Marfigli, nous allons ajouter les traits que nous tenons de notre auteur.

M. Marfigli dans toutes ses expéditions militaires, n'oublia jamais de cultiver les sciences. Les armes à la main il levoit des plans, déterminoit des positions par les méthodes astronomiques, mesuroit la vitesse des rivières, étudioit les fossiles de chaque pays, les mines, les métaux, les oiseaux, les poissons & tout ce qui méritoit les regards des sçavans. Il fit une collection fort ample, soit dans ses campagnes, soit dans ses voyages, de plans, de cartes, d'écrits, de livres, d'instrumens de mathématiques, & surtout de curiosités appartenantes à l'histoire naturelle. Il faisoit transporter ces richesses à Bologne; & sa maison en fut bientôt remplie. Il invitoit ses concitoyens à venir exercer leur critique sur les médailles, les pierres antiques, les inscriptions dont il avoit recueilli un grand nombre, & à étudier la nature, dans ses différentes productions qu'il avoit soigneusement assemblées. Il chargea même son frère Philippe Marfigli de faire construire un Observatoire pour les travaux astronomiques. Il apprit deux ans après que ses vues avoient été remplies, & qu'on avoit placé dans cet édifice tous les in-

strumens nécessaires pour les observations. Il se forma ainsi dans sa maison une espèce d'académie. Les sçavans s'y rassembloient régulièrement ; ils disser-  
toient sur les matières proposées ; examinoient les livres , les manuscrits ; faisoient des expériences ; & embrassoient tous les genres de littérature.

M. Marfigli, qui avoit presque toujours été absent de sa patrie, y revint après avoir commandé les troupes du Pape ; ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il pensa alors à donner une forme solide à l'établissement qu'il méditoit depuis long-temps. C'étoit de fonder une académie, ou un *institut des sciences & des arts*. Il avoit dessein d'y comprendre l'astronomie, la chymie, l'histoire naturelle, l'architecture militaire, & la physique. Il ne s'en fia point à ses seules lumières, & consulta sur son projet les personnes les plus éclairées de Bologne. Ensuite il fit entendre au sénat qu'il étoit dans la disposition de lui donner tout ce qu'il possédoit, à condition qu'on placât les différentes collections qu'il avoit formées dans un édifice plus vaste que sa maison, & qu'on les fit servir à l'utilité de ses concitoyens & à l'avantage

des sciences. Il ajouta qu'il employeroit son crédit auprès du Pape, pour qu'il fût permis à la ville de prendre sur les gabelles les revenus nécessaires pour les appointemens des Professeurs, & pour le progrès de cette nouvelle académie. Le Sénat reçut avec joye cette proposition. On nomma des Commissaires pour traiter avec M. Marfigli. D'un autre côté Clément XI qui occupoit alors le throné pontifical, & qui aimoit les Lettres, accorda encore plus qu'on ne lui demandoit. Tout étant ainsi réglé, M. Marfigli fit sa donation le 11 Janvier 1712. Le Sénat choisit six Sénateurs qui devoient être directeurs perpétuels de l'institut. Il acheta un des plus beaux palais de Bologne, & fit placer dans les différens appartemens tous les effets de M. Marfigli. On se disposa aussi à bâtir un observatoire.

Tels furent les commencemens de l'institut de Bologne. Il reçut en très-peu de temps des accroissemens considérables. Les Bolonnois qui devoient en retirer tout l'avantage, contribuèrent à l'enrichir. Les bons exemples sont féconds en bons effets. Chacun s'empressoit de remettre au Sénat tout ce qu'il

possédoit de rare & de curieux en fait d'histoire naturelle. Bien-tôt on fonda dans le nouvel établissement les fameux cabinets d'Aldrovandi & de Cospi, qui en augmentèrent les richesses. Nous allons à cette occasion faire une longue digression au sujet de ces deux hommes illustres.

Ulisse Aldrovandi naquit l'an 1522. Il étoit d'une illustre origine, & se rendit célèbre par son érudition. Il enseigna d'abord les Loix pendant sept ans; ensuite il s'appliqua à la Physique, & principalement à l'histoire naturelle. Il fit de si grand progrès dans cette partie, qu'il fut prié d'en donner publiquement des leçons. Le désir qu'il avoit de se rendre utile à sa Patrie, lui fit accepter cette charge. Il employa généreusement son riche patrimoine à se former une Bibliothèque très-ample, & un cabinet d'histoire naturelle beaucoup plus complet que tous ceux qu'on voyoit alors. Le Sénat, & le Pape Grégoire VIII qui étoit son parent, applaudirent à ses vues, & l'aidèrent dans son dessein. Sixte-Quint, le Cardinal Alexandre Péretti, Jean-Baptiste Campeggi, Evêque des Isles Baléares (*Majorque, Minorque*) François-Ma-

rie, Duc d'Urbin, & Ferdinand premier Grand Duc de Toscane lui fournirent de l'argent & des livres. Avec ces secours il remplit sa maison de livres, de fossiles, de mines, de cristaux, de plantes étrangères, &c. Il fit un jardin de botanique où l'on démontroit, dans certains jours de la semaine, la vertu des plantes aux jeunes étudiants en médecine. La mort le surprit lorsqu'il travailloit à une histoire naturelle, dont il n'a donné que quatre volumes. Il étoit âgé de 83 ans. On a prétendu qu'il mourut de misère à l'Hôpital de Bologne; mais c'est une fable que notre Auteur ne se donne pas la peine de réfuter. Il laissa son cabinet, ses livres & ses manuscrits au Sénat qui en confia la garde à des hommes éclairés. Enfin en 1742 le tout fut réuni à l'Institut. L'année suivante on y transporta aussi le Cabinet de Cospi.

Ferdinand Cospi étoit né l'an 1609 d'une famille noble. Il étoit parent du Pape Leon XI. Il favorisa toute sa vie les sciences & les sçavans. Le commerce des Muses faisoit ses délices: elles embellirent son esprit & l'ornèrent de connoissances utiles & agréables. Il rassembla dans une grande gallerie des anti-

quités de toute espèce, des médailles & des curiosités d'histoire naturelle. Ferdinand II & Côme II, Grands Ducs de Toscane enrichirent considérablement sa collection. M. Cospi, dont l'ame étoit aussi noble & aussi généreuse que celle de M. Aldrovandi, craignit que tout ce qu'il avoit ramassé avec beaucoup de soin ne fût dispersé après sa mort. Il en fit, même pendant sa vie, une donation solennelle au Sénat, qui plaça le tout dans le Palais public auprès du cabinet d'Aldrovandi; & ces deux cabinets passèrent ensuite à l'Institut ainsi que nous l'avons dit.

M. Bolletti termine ici son troisième chapitre. Il parle dans les deux suivans de l'Académie de peinture, sculpture & architecture, & de l'Académie des sciences qui sont réunies à l'Institut.

Louis XIV venoit de fonder à Paris l'Académie de peinture. Les Nations voisines admirèrent cet établissement. Les Artistes de Bologne voulurent travailler à l'imiter.

Giam-Pietro Zanotti présenta au Sénat un mémoire au nom des Peintres de la ville. Plusieurs circonstances retardoient l'exécution de ce projet. La for-

une réservoir à M. Marfigli la gloire  
 de former cette nouvelle académie. Il  
 apprit la démarche des Peintres, & leur  
 offrit sa maison pour leurs assemblées.  
 Cette proposition fut acceptée avec joye  
 & avec les témoignages de la plus vive  
 reconnoissance. Il voulut ne point sé-  
 parer de la peinture les arts qui lui  
 appartiennent, comme la Sculpture  
 & l'Architecture civile. Le 12 Janvier  
 1710 il appella chez lui tous les habiles  
 artistes de Bologne. Il leur fit un très-beau  
 discours sur la dignité de leurs arts & sur  
 les moyens de les perfectionner; il  
 releva la gloire des grands hommes  
 que sa Patrie avoit produits, & leur  
 recommanda de ne point dégénérer.  
 Il prouva l'utilité qu'ils trouveroient dans  
 leur union, & leur promit tous les se-  
 cours qui dépendroient de lui. Cette Ha-  
 rangue fit douter s'il n'étoit pas aussi  
 grand connoisseur qu'il étoit éloquent.  
 Il avoit invité à cette assemblée le Cardi-  
 nal Légat, le Gonfalonier & toutes les  
 personnes de considération de l'un & de  
 l'autre sexe. L'Auteur remarque que pour  
 qu'il ne manquât rien à la fête, on y  
 dansa une partie de la nuit. *Vi fuerono  
 presenti il Cardinal Legato Lorenzo Casati*

*col Confaloniere, e grande e nobil corona di cavalieri e di dame, le quali poscia (acciocché niuna cosa succedesse, che fausta non fosse) ivi danzarono a notte molto avanzata.*

Lorsque M. Marfigli fit sa donation au Sénat, il obtint que cette Académie seroit agrégée à l'Institut. Les Académiciens sont au nombre de 40. Ils ont pris le nom de *Clementini*, à cause de la protection & des bienfaits que le Pape Clement XI leur a accordés. Ils choisirent pour leur patronne sainte Catherine de *negri*, ou comme on dit, de *vigri*. Cette sainte étoit de Bologne; elle a été fameuse par sa science, ses lumières & par sa piété, & on dit qu'elle peignoit assez bien pour le siècle où elle a vécu. On voit encore un tableau qu'elle a travaillé elle-même. *Giam-Pietro Zanotti*, frere du docteur François Zanotti, fut nommé secrétaire. Il étoit bon peintre, bon poëte & bon écrivain. Il a composé en deux volumes in-4<sup>o</sup> l'histoire de l'Académie & la vie des peintres qu'elle a produits depuis le commencement jusqu'en 1730. On créa quatre Professeurs qui devoient donner des leçons publiques, & corriger les ouvrages des élèves, travaillés d'après les antiques,

d'après les tableaux ou d'après nature. Nous nous dispenserons de parler des usages, des réglemens, des exercices qu'on suit dans les écoles; ils sont les mêmes que ceux qu'on observe à l'Académie de peinture de Paris. L'auteur en fait un très-long article, que nous ne jugeons pas à propos de copier. Il remarque avec raison que, si Bologne avoit eu ces secours dans les siècles passés, lorsqu'elle possédoit les Louis, Augustin & Annibal Caracci, les Guido Reni, les Dominiques Zampieri, les François Albani & tant d'autres, elle auroit porté les arts qu'ils cultivoient à la plus-grande perfection; & aucune école du monde n'auroit acquis autant de gloire & d'illustration. *Queste cose dir si doverano dell'accademia de' pittori, la quale se ne prossimi passati secoli avuto avesse Bologna, e allora quando viveano que' gran lumi della pittura Lodovico, Agostino, ed Annibal Caracci, e quanti da quello quasi divino fonte sgorgarono, come Guido Reni, Domenico Zampieri, Francesco Albani, ed altri, per verita niun'altra accademia forebbe si veduta al mondo così grande ad illustre.* Monsieur Marfigli assigna des fonds pour les appointe-

mens des professeurs de cette Académie & pour des prix qui se distribueroient toutes les années à ceux des élèves qui auroient le mieux réussi sur un sujet proposé. Il ordonna aussi des processions & d'autres actes de dévotion qui devoient se faire dans des temps marqués. Son dessein étoit de rendre cet établissement plus solide & plus respectable, en le liant à la Religion. Nous ne devons point oublier ici de faire mention de la générosité d'un citoyen de Bologne. Marc-Antoine Fiori aima singulièrement les beaux arts & les protégea pendant sa vie. Il voulut en mourant laisser une marque éclatante de l'intérêt qu'il prenoit aux progrès de cette Académie. Il lui donna tout son bien à des conditions capables de nourrir dans l'esprit des peintres la piété & l'amour du travail. Cet amateur dont le nom doit passer à la postérité, mourut l'an 1743 ; & son testament fut fidèlement exécuté.

La ville de Bologne possédoit depuis 1690, une Académie des sciences. Voici quelle en fut l'origine. Eustache Manfredi n'avoit pas encore seize ans ; & il s'étoit déjà fait une réputation dans cet âge, où l'on n'a pas la force d'esprit de regarder les talens, les connoissances &

la vertu comme des moyens pour acquérir du mérite. Il avoit un penchant singulier pour cette espèce de philosophie, qui consiste à prouver la vérité ou la fausseté d'une proposition, par des raisonnemens en forme de syllogismes. D'autres jeunes gens sortis des écoles s'attachèrent à lui à cause de la douceur de son caractère & des graces de son esprit. Manfredi leur inspira le dessein d'établir entr'eux une Académie domestique. Ils s'assemblèrent régulièrement; & on arrêta qu'un d'eux se prépareroit à répondre, en un jour marqué, à toutes les objections qu'on lui proposeroit sur une certaine matière. Leur nombre augmenta considérablement; pour éviter la confusion, ils le bornèrent, firent des loix, créèrent un Président qu'on renouveleroit toutes les années; & pour se conformer à l'usage reçu en Italie, ils prirent une devise particulière & le nom d'*inquieti*: nom très-convenable à des philosophes qui cherchent la vérité. La ville de Bologne vit avec plaisir cet établissement s'élever dans son sein. Les sçavans voulurent y être agrégés, & en très-peu de temps ce corps prit une forme solide. On s'aperçut de quelques défauts dans les règles

mens, & on fit de nouvelles loix plus sages & qui donnoient à l'Académie un objet plus noble & plus étendu. Monsieur Marfigli, qui étoit alors en France, apprit les progrès qu'elle faisoit, & voulut l'attirer dans sa maison. Il l'offrit aux Académiciens, comme étant plus vaste que celle où ils s'assembloient, & plus propre pour leurs exercices, à cause de tous les effets qu'il y avoit réunis. Ceux-ci se rendirent à cette invitation. Cela arriva en l'année 1705. On traita ensuite avec le Sénat; le comte Marfigli exigea qu'il prendroit également cette Académie sous sa protection, & qu'elle seroit unie à l'institut. Elle fit quelques changemens dans ses statuts, quitta le nom d'*inquietz* pour prendre celui de d'Académie des sciences. Les commentaires du docteur Zanotti prouvent combien elle mérite ce titre. Ce corps littéraire choisit pour patron saint Charles Boromée, parce que ce saint Cardinal étant légat de Bologne fonda des écoles publiques, & qu'il est en très-grande vénération dans cette ville. Cette compagnie sçavante tint sa première séance publique dans l'Institut, le 13 Mars 1714. Il y eut un concours extraordinaire de toutes sortes de person-

nes. On prononça plusieurs discours qui furent fort applaudis ; on n'oublia pas de payer à M. le comte de Marigli le tribut de louange qu'il méritoit si justement. Cette société prit alors une forme durable qu'elle a toujours conservée depuis. Son premier secrétaire fut Mathieu Bazani , homme célèbre. François Marie Zanotti lui succéda. C'est assez en faire l'éloge que de le désigner pour l'auteur des commentaires.

Monsieur Bolletti explique encore dans ce chapitre la manière dont se tiennent les assemblées , l'ordre qu'on y observe , les distinctions qui régneront parmi les Académiciens , les travaux auxquels ils sont assujettis , &c. Nous ne jugeons pas à propos de le suivre dans ces détails , & nous conseillons à ceux qui voudront les apprendre , de consulter cet ouvrage à la page 47 & aux suivantes.

Mais nous ne finirons point cet extrait sans parler d'un établissement que Benoît XIV a fait dans l'institut. Par un bref du 22 Juin 1745 , ce souverain Pontife qui honore la religion , les lettres , & Bologne sa patrie , a fondé vingt-quatre Académiciens , auxquels il a permis de prendre son nom *Benedettini* : il leur a assigné

assigné des revenus pour le prix de leur travail, & ne les a obligés qu'à fournir chacun dans l'année une dissertation sur des sujets académiques. Nos Dames apprendront encore avec plaisir la grace singulière qu'il a faite à une personne de leur sexe. Le saint Père, pour donner au monde une preuve de l'estime qu'il accorde au mérite, a créé parmi les Académiciens *Benedettini* une place de surnuméraire en faveur de Laure-Marie Catherine Bassi-Veratti. Cette distinction flatteuse fait autant d'honneur au juste appréciateur des talens qu'à celle qui les possède. La protection du souverain Pontife à rendu encore plus célèbre, cette femme sçavante, dont le nom s'est déjà répandu parmi les nations étrangères, pour passer ensuite à la postérité la plus reculée.

*Nous donnerons la suite de l'extrait de cet ouvrage dans le Journal suivant.*



Septembre.

E

---

The beauties of Shakespear. *London*, 1753.

*Suite des beautés de Shakespear*,  
*Londres*, 1753.

---

TOUT EST BIEN QUI SE TERMINE BIEN.  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Avis aux jeunes-gens de Qualité.*

**V**OS TRAITS, *Bertrano*, ressemblent à ceux de votre père. Heureux ! si vous lui ressemblez par les mœurs ! En ce cas, votre naissance & votre vertu méritent un empire, & la bonté vous est aussi naturelle que la respiration. Soyez affable, aimez tous les hommes ; mais ne vous livrez qu'à un très-petit nombre bien choisi : ne faites tort à personne ;

montrez-vous assez formidable à votre ennemi , pour lui prouver que vous pouvez l'accabler ; mais ne vous servez jamais de votre puissance : foyez aussi attaché à votre ami qu'à votre existence ; effuyez plutôt le reproche d'être taciturne que grand parleur : en un mot tâchez que la fin soit semblable au commencement.

---

S C E N E II.

*L'Amour trop ambitieux.*

C'EST FAIT de moi ; je meurs , si Bertrand's absente. Il est cependant si fort au-dessus de moi , que je pourrois autant prétendre à épouser une étoile que lui. Il faut me contenter de sa lumière collatérale , de sa splendeur réfléchie , sans aspirer à me mouvoir dans la même sphère que ce brillant astre. L'amour ambitieux me cause cependant mille tourmens ; mais il faut que la mort termine les vains desirs d'une Biche qui aspire aux amours du Lyon. Quel plaisir , & en même-temps quel tourment de le contempler à chaque instant , de retracer sur la table de mon ame la régularité de l'arcade que

forment ses sourcils , la vivacité de ses yeux & les graces de sa chevelure bouclée ! Son air & ses traits sont profondément gravés dans mon cœur épris ; & , en son absence, mon imagination idolâtre adore sa figure qui y est ineffaçable.

## SCENE IV.

*Le Vieux incorrigible.*

**J**E LE connois pour un menteur outré ; c'est un sot qui a très-peu de ce dont il devrait avoir beaucoup ; un lâche , à qui les vices sont familiers, & sur qui les vents des vertus ne soufflent que pour le faire transir de froid à leur égard.

*Le Remède à nos maux se trouve le plus souvent en nous-mêmes.*

Les maux pour lesquels nous implorons le secours d'en-haut , ont souvent en nous-mêmes le principe de leur guérison. Le Ciel à qui l'on impute faussement un destin inévitable , nous laisse libres pour prendre notre essor ; il ne fait languir nos

*ETRANGER. 1754. ICI*  
desseins qu'à mesure que notre activité se  
ralentit.

---

A C T E II.

SCENE VI.

*L'Honneur est dû au mérite personnel, &  
non à la naissance.*

**L**A VERTU relève & annoblit celui  
qui la cultive, quelque obscure que soit  
son origine; sans elle les titres les plus  
pompeux ne procurent qu'une gloire in-  
suffisante; celle que l'on tire de ses belles  
actions ne dépend point de la naissance;  
& le vrai mérite se fait payer le tribut  
d'hommages qui lui est dû dans quel-  
que sujet qu'il se trouve. La nature vous  
a prodigué ses dons, Aminte; vous êtes  
jeune, belle & sage; tant de qualités réu-  
nies ne manqueront pas de vous assurer  
les honneurs que vous méritez. Deux  
beaux yeux suppléent aux illustres ancê-  
tres; la beauté de la figure annonce celle  
de l'ame; & la noblesse du cœur est la seule  
qui doit honorer. Quel triste spectacle

*E ij*

pour un homme qui pense de voir la naissance dépourvue de mérite, réclamer les honneurs dûs à la seule vertu ! Une suite de vertus est préférable à une suite d'ayeux ; car rien de plus difficile que de justifier un grand nom ; une continuité d'honneurs ne vaut pas une persévérance dans des mœurs durs ; c'est d'eux que naît la véritable noblesse. Les magnifiques tombeaux que l'on rencontre à chaque pas, les orgueilleuses épitaphes que l'on y lit, éternisent plutôt le déshonneur que la mémoire de ceux qui en font les objets & les habitans, quand l'éclat des vertus & la solidité, du mérite ne les ont pas illustrés pendant leur vie.

## A C T E    I I I .

## S C E N E    I V .

*L'Amour excessif.*

**A** H ! Milord , quoi c'est moi qui vous chasse de votre patrie ; qui vous expose à tous les dangers de la guerre ; qui vous éloigne de la Cour ! Vous quittez

pour moi ce lieu charmant où vous aviez tant d'agrémens , & dont vous faisiez les délices ! Et pourquoi ? Pour aller servir de but aux coups assurés de tant de fusils meurtriers , après avoir été celui des traits assassins de tant de beaux yeux. Quelle différence ! Les belles n'en vouloient à votre cœur que pour y régner ; les ennemis ne veulent l'atteindre que pour y porter la mort. Fusil ! Détestable machine ! Plomb meurtrier ! Tu trouves ta légèreté dans ta pesanteur ; ta vélocité imite la promptitude des éclairs. Ah , employe-la à te détourner de mon amant ! Tu peux te dédommager par tant d'autres effets extraordinaires ; fend rapidement le sein des airs ; ébranle & presse en un moment des milliers de parties de ce fluide flotant ; étonne les échos par des sifflemens qu'ils ont été si long-temps sans entendre & qu'ils n'ont point encore appris à répéter ; mais épargne le maître de mon cœur. Guerriers généreux , je réclame votre loyauté ; éloignez la mort d'un sein où habite l'ame de ma vie. Quelle gloire vous reviendrait-il de faire périr une tendre amante ? C'est par rapport à moi que son courage l'expose à vos coups ; s'il succomboit sous leurs

efforts redoublés , j'en ferois la cause : croyez-vous que je pense survivre à ce malheur ? La rencontre d'un Lyon affamé & furieux me feroit moins terrible , & tous les maux auxquels nous expose la nature humaine m'accableroient moins promptement. Mais non , revien , mort cher Milord ; quitte ces lieux où l'on ne cueille que des lauriers teints de sang ; où la vie est le prix de la gloire, où du moins, les blessures seules sont l'aliment de l'honneur. Revien dans ce séjour , je le quitterai, puisque ma présence t'en baunit ; non , tu ne m'y verras plus. Tous les plaisirs , toutes les voluptés du jardin d'Eden s'y rassembleroient en vain , ils ne pourroient m'y retenir. Tous les Anges préféreroient cette demeure au Ciel , dans l'esperance de t'y admirer ; je quitterois de même leur brillante troupe : tu ne veux point m'y voir , cela me suffit ; je te sacrifie la seule consolation de mon amour ; & déjà l'agréable nouvelle de ma fuite peut frapper tes oreilles inquiettes d'un bruit agréable : Adieu.

---

SCENE VII.

*L'Honneur d'une Fille.*

**L**A RÉPUTATION d'une Fille dépend de sa vertu, & la sagesse est son héritage plus précieux.

*Avis aux jeunes Demoiselles.*

Soyez en garde, *Diane*, contre les hommes; les promesses, les sermens, les flatteries, les présens sont les instrumens de leur lubricité: voilà les pièges qu'ils tendent sans cesse à votre vertu. Combien de vos compagnes ont été les malheureuses victimes de leur adresse funeste! Est-il possible que l'exemple de celles à qui on a ravi le bien le plus précieux pouru ne chaste vierge, ne puisse persuader aux autres d'éviter les mêmes écueils; mais il est inutile de vous ennuyer davantage de mes conseils, j'espère que votre retenue & votre modestie vous garantiront de tout péril; j'espère que le sang qui coule dans vos veines sera pour vous un gage comme une cause de votre vertu.

*E v*

## A C T E IV.

## S C E N E II.

*Préservatifs des filles contre la séduction  
des hommes.*

**R** IEN de plus complaisant que vous ; perfides ! Jusqu'à ce que nous devenions favorables à vos vœux ; mais quand vous avez cueilli nos roses , vous ne nous laissez que les épines qui nous piquent , & vous vous riez d'avoir pû nous dépouiller de nos fleurs.

*La Chasteté.*

Mon honneur est une bague de grand prix ; ma chasteté est le bijou de notre maison ; il m'a été transmis par une longue suite d'ayeux ; ce seroit m'en rendre indigne que de me le laisser ravir ; c'est aux miens à en disposer.

SCÈNE III.

*La Vie est nuancée de différentes couleurs.*

**L**A TOILE de la vie est tissue de plusieurs fils bien différens ; pour une aiguillée de fil fin , il y en a un écheveau de grossier ; le bon est caché par le mauvais , c'est cependant le bon qui soutient la toile , sans quoi elle se déchire. C'est ainsi que nous serions trop fiers de nos vertus , si nous n'étions pas humiliés par nos vices : & la multiplicité de nos défauts nous décourageroit , si elle n'étoit compensée en nous par quelques bonnes qualités.

---

SCÈNE VI.

*Le lâche Rodomont.*

**S**I J'AVOIS réellement les sentimens que j'ai fait paroître jusqu'ici , je crois que j'en creverois de dépit ; mais heu-

*E vj*

reusement que j'en ai toujours imposé ; je vous jure que je suis las de feindre. Je ne veux plus faire la guerre ; je veux boire , manger , dormir , jouir , en un mot vivre dans la même mollesse que la plûpart de nos guerriers d'aujourd'hui. Mon patrimoine me fournit un revenu suffisant ; je serois bien bon de risquer encore de le perdre ; je n'ai couru que trop de dangers , à mon corps défendant. Si quelqu'un n'a pas plus de cœur que moi , que son peu de courage ne l'avilisse point à ses propres yeux ; qu'au contraire ma lâcheté impudente l'enhardisse à laisser paroître la sienne ; car un jour viendra , dit-on , où tous les laches Rodomonts comme nous , seront métamorphosés en ânes. Rouille-toi donc dans ton fourreau , inutile épée. Front téméraire , ne rougis plus ; vivez laches , vivez , quoique couverts de honte. Votre fausse bravoure démasquée vous attire les railleries les plus piquantes ; déconcertez vos railleurs en riant plus haut qu'eux ; en un mot réjouissez-vous ; les injures ne font pas de mal , & l'homme a toujours assez de temps , d'espace & de moyen pour passer cette triste vie.

A C T E V.

SCENE IV.

*Contre les Retardemens.*

**S**AISISSEONS le moment présent, car nous vieillissons ; le temps double le pas pour venir nous enlever à nous-même : mais il commence par nous dérober sans bruit à nos desseins les plus secrets ; à peine nous donne-t-il le loisir de les concevoir.



---

LES ERREURS.  
COMEDIE.

---

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*La Dignité de l'homme.*

**L**A TERRE, les Mers, les Airs, tout ce qui est sous le Firmament a ses bornes ; les femelles des Quadrupèdes, des Poissons & des Oiseaux, sont sujettes & soumises aux volontés de leurs mâles. Les Hommes, d'une condition infiniment au-dessus de celle des bêtes, maîtres de la Terre & des ondes, doués d'une ame intellectuelle ; les Hommes, dis-je, sont les Seigneurs des femmes, & celles-ci sont assujetties à leurs ordres. Qu'elles soient donc obéissantes à leurs maîtres.

*La Patience plus aisément enseignée que  
pratiquée.*

La Patience inaltérable , que nulle douleur ne peut émouvoir , & nulle calamité ne scauroit ébranler , se fortifie par ses propres réflexions. Il n'est pas surprenant de voir celui à qui tout rit , d'une humeur douce & toujours égale. Nous prêchons la patience à une ame navrée de douleur & accablée par l'adversité; mais si nous étions chargés du même fardeau , quel seroit notre état , & quelles plaintes ne ferions-nous pas ?

---

S C E N E III.

*La Calomnie.*

**L**E BIJOU le plus parfaitement émail-  
lé perd sa beauté ; & quoique l'or soit le  
plus dur des métaux , il s'use à force d'être  
touché & frotté. Il en est de même  
de la calomnie & de la médifance , qui  
ternissent toujours un peu le nom le plus  
beau & le plus vertueux.

## SCENE V.

*La Jalousie.*

**C**ONTINUEZ, *Antipholis*, à montrer votre mauvaise humeur; réservez pour quelqu'autre belle vos manières douces, & vos gentilleffes. Je ne suis pas *Adriana*, ni votre épouse. Songez qu'il a été un temps où nulle conversation ne vous charmoit que la mienne; du moins me le protestiez-vous; *Nul autre objet que vous ne me parût aimable, me juriez-vous, votre badinage est le seul qui me ravisse & m'enchanter.* A table même, je m'en souviens, vous ne pouviez manger que de ce que je vous servois. Tous ces symptomes de l'Amour m'ont touchée; quel effet vous promettez-vous des mouvemens de votre fureur?



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*L'effet inmanquable de la Calomnie.*

**L**ES CALOMNIES les plus fausses font toujours quelque impression ; & on ne parvient gueres à en détruire entièrement le pernicieux effet.

---

ACTE V.

SCENE III.

*La Jalousie d'une femme est plus mortelle que le poison.*

**U**NE FEMME jalouse est plus à craindre qu'un chien enragé ; la langue de l'une répand plus de venin que les morsures de l'autre. Si vous répondez à ses cris par les vôtres ; vous l'empêchez de dormir , & elle réveille toute la mai-

son ; si vous gardez un silence patient , vous redoublez sa rage , & son sang s'enflamme ; si pendant ses repas vous essayez de la ramener à elle-même par des reproches modérés , vous remplissez son ame d'agitation & de tendresse , & toutes ses fonctions sont interrompues. Le trouble où vous la mettez lui cause une indigestion ; l'indigestion lui donne la fièvre ; & qu'est-ce qu'une fièvre sinon un accès de rage ? Vous en êtes bien-tôt attaqué vous-même , infortuné mari ; des cris & des querelles continuelles vous ôtent tout goût pour le plaisir. La tristesse , la mélancolie , le désespoir suivent nécessairement cette mortelle insensibilité ; en un mot , la jalousie traîne à sa suite tous les maux imaginables qui empoisonnent chaque moment de la vie , & en hâtent le dernier.



SCÈNE V.

*Description d'un Diseur de bonne aventure.*

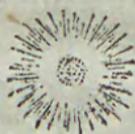
UN VIVANT à demi-mort , un coquin presque nud , le corps maigre & livide , le visage pâle & décharné , l'œil hagard & enfoncé , les lèvres noires & flétries ; un Charlatan famélique se donne pour l'interprète secret de la nature & le confident du Ciel ; ce gueux déguenillé prétend lire , dans les livres mêmes de la Destinée , la distribution des honneurs & des richesses ; il fixe sur moi ses regards hardis ; il me tâte le pouls ; il parcourt les lignes de ma main , & d'un air impudent , comme d'un ton emphatique , il s'écrie que je suis possédé du Diable.



## SCENE VI.

*L'Age-Caduc.*

**Q**UOIQUE ma mine ridée & desséchée représente la neige & les frimats de l'hyver de mon âge, qui a glacé chez moi les sources de la vie, la nuit de mes jours m'a laissé encore un peu de mémoire; mes yeux presque éteints reçoivent encore une petite lueur de lumière; & mes oreilles ne sont pas tout à fait fermées aux sons de la voix; tous ces témoins antiques m'assurent que vous êtes mon fils,  
*Antipholis.*



---

L'AMOUR A PERDU SES PEINES.

COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Se Vaincre Soi-même.*

**B**RAVES conquérans ! Vous méritez ce titre, puisque vous faites une guerre continuelle à vos affections déréglées, & à la vaste armée des desirs mondains.

*La Vanité des Plaisirs.*

Tous les plaisirs de ce monde ne sont que vanité ; mais le plus vain de tous est celui qui ne devrait rien coûter, qui s'achète à grands frais & qui transmet des maux héréditaires.

*L'Etude.*

L'Etude ressemble à l'Astre brillant du jour, qui ne veut pas être contemplé & approfondi par des yeux ordinaires. Les auteurs pour la plupart ne font que répéter ce qu'il ont lû dans ceux qui sont venus avant eux; & les Parains terrestres des lumières célestes, qui ont imposé un nom à chaque étoile fixe, ne tirent pas plus de profit de leurs veilles que le rustre le plus ignorant. Un esprit qui embrasse toutes les sciences, reste toujours superficiel, & n'atteint qu'à l'écorce extérieure des choses.

*La Gelée.*

L'hyver est le sommeil de la nature; & il en devient la mort, lorsqu'une forte gelée dure assez long-temps pour brûler & dessécher dans leurs sources les sucres nourriciers du Printemps.

*Le Courtisan Présomptueux.*

Un homme formé sur les modèles à la mode, dont la cervelle est chargée d'un

nombre choisi des phrases singulières ; qui est enchanté de l'harmonie de sa propre éloquence ; un homme à complimens , que le juste & l'inique semblent avoir pris pour juge de leur ancienne contestation ; cet enfant de sa propre imagination ne sçait raconter que les histoires célèbres des anciens Chevaliers Espagnols, qui perdirent la vie en combattant les *Sarrasins*.

---

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*La Beauté.*

**M**A BEAUTÉ quoique foible n'a pas besoin de vos louanges ; c'est l'œil qui doit être le juge de son mérite, & non la langue d'un vil adulateur.

*L'Homme Gai.*

Je n'ai jamais passé une heure plus agréablement qu'avec cet homme enjoué : que sa gayeté est charmante ! la décence en place elle-même les traits ; ses yeux les annoncent, & son

esprit les dirige ; chaque objet lui donne matière à de nouvelles saillies , elles font si vives , la plaisanterie en est fine , sa langue les débite si à propos & avec des expressions si délicates , que les vieux & les jeunes entourent sans cesse un homme si aimable , pour jouir de la douceur de sa conversation.

### A C T E III.

#### S C E N E III.

*Description comique de l'Amour.*

**C**OMMENT , moi devenu amoureux ; moi , l'ennemi déclaré de l'Amour , qui me suis toujours donné pour la partie , l'huissier , le sergent , le recors des soupirs amoureux , & pour le pédant impitoyable de ce jeune folâtre ; ce cupidon méchant & borgne , ce nain gigantesque du *Signor Julio* \* , Précepteur

\* Signor Julio Romano , élève de Raphael , avoit peint Cupidon sous la forme d'un nain gigantesque.

des

des rimes amoureuses ; ce Seigneur des gens oisifs ; ce souverain que l'on consacre avec des larmes , que l'on annonce avec des sanglots , & qui porte pour sceptre ou un poignard , ou un colifichet ; ce Roi des fainéans , ou des malheureux ; ce fade Empereur des fous ; ce Général efféminé comme ses soldats ! quoi , je m'enrôlerois aussi sous son drapeau ! je prendrois parti dans ses troupes de parade ! Hélas ! il est trop vrai , j'aime ; oui , je vais m'abaisser comme les autres , chercher , suivre , prier , supplier : & qui ? une femme aussi dérangée qu'un horloge Allemand , & à qui il y a toujours autant à faire qu'à une montre qui ne va qu'au doigt & à l'œil.

A C T E IV.

S C E N E IV.

*Excuse du Parjure.*

**L**A RHÉTORIQUE céleste & toute puissante de vos yeux a persuadé à mon cœur ce faux parjure. Des vœux violés

Septembre,

F

pour l'amour de vous ne méritent pas de chatiment. J'avois juré de ne jamais aimer de femme : mais comme vous êtes une Déesse , ce serment ne vous regarde pas ; mon vœu est terrestre , & l'amour que vous m'inspirez est divin. Accordez-moi vos faveurs , & mon péché sera remis. Les vœux ne sont qu'un soufle , le soufle une vapeur ; vous donc qui , comme le soleil , échauffez la terre de mon cœur d'où mon vœu est sorti , attirez à vous cette vapeur ; & ce ne sera plus ma faute, s'il est violé. Au reste , qui seroit assez sot pour ne pas se parjurer pour gagner un Paradis ?

*Autre.*

Hélas ! un jour du joli mois de Mai , l'Amour vit une fleur qui étaloit toutes ses beautés ; les Zéphirs s'insinuoient au travers ses feuilles veloutées , & sembloient succer sa délicieuse substance. Un amant qui avoit juré de ne jamais aimer , & qui cependant aimoit un objet charmant, souhaita que sa beauté fut métamorphosée en fleur & lui en Zéphir , pour partager les triomphes continuels de ce Dieu léger ; mais le serment qu'il avoit fait lui revint

en esprit, & il présuma que la métamorphose ne le dégageroit pas de l'obligation de le garder. Le mal-avisé, qui ne voyoit pas que les vœux que la jeunesse forme contre ses plaisirs, ne peuvent s'exécuter ! *Pourroit-ce être un crime que de se parjurer contre vous, belle N. . . . ?* Jupiter, lui-même, pour vous plaire, jureroit que Junon est une négresse d'Éthiopie ; il désavoueroit sa Divinité suprême, & deviendroit mortel pour travailler à vous mériter.

*La Puissance de l'Amour.*

L'Amour qu'inspirent les beaux yeux d'une femme aimable ne se renferme pas dans la cervelle ; il se mêle dans tous les élémens qui composent la substance humaine ; il participe à toutes leurs fermentations ; il s'insinue dans chaque puissance de l'ame avec la rapidité qu'a la pensée à se produire dans l'intelligence ; il communique même à chaque faculté une activité supérieure, & à laquelle elle n'est pas accoutumée.

La vue devient plus perçante ; les yeux d'un amoureux pourroient éblouir ceux d'un aigle ; le moindre bruit frap-

pe ses oreilles ; l'odeur & la saveur frappent plus vivement son goût & son odorat. Les tendres cornes du limaçon ne sont pas si sensibles à l'objet qui les touche, que l'épiderme dans un amoureux, lorsque le sens du toucher vient l'affecter. Le langage amoureux transporte encore plus que celui de Bacchus. Pour la valeur, qu'autre Dieu peut l'inspirer plus que lui. C'est toujours un Hercule qui parcourt tous les arbres du jardin des Hespérides sans craindre le dragon. Aussi pénétrant & subtil que le Sphinx, l'Amour devine tout ; rien ne peut lui échapper. Aussi harmonieux qu'Apollon, il séduit tout ; rien ne peut lui résister. Ses accents sont plus doux que ceux du luth du Dieu de l'harmonie, dont les cordes étoient faites de ses propres cheveux. L'Amour est le seul Dieu dont la voix n'endorme point l'Olympe. Quel est le Poète qui ait osé écrire avant de pouvoir tremper sa plume dans ses larmes amoureuses ? Une Muse éprise ravit par ses chants les oreilles les plus sauvages ; elle apprivoise les cœurs les plus farouches ; elle attendrit les Tyrans mêmes.

*Les Yeux d'une Belle.*

Les yeux d'une belle femme dardent sans cesse des étincelles de ce beau feu de Prométhée; ils font les livres, les arts, les Académies, qui montrent, contiennent & nourrissent le monde; sans eux, il ne se fait rien de grand dans l'univers.

## A C T E V.

## S C E N E X.

*La Raillerie, & le Railleur.*

*Ros.* **A**H MODÉREZ-VOUS; placez mieux vos plaisanteries; quoi, vous voulez user les ressorts de votre esprit à faire rire un pauvre malheureux que le chagrin abbat!

*Bir.* Il est impossible d'exciter le rire dans le gosier de la mort; la joye ne touche pas une ame qui est à l'agonie.

*Ros.* Une raillerie fine est un moyen sûr pour amortir le feu d'un esprit pétulant, dont le mérite ne consiste que dans ces

hardiesses à la mode, que les petits génies admirent chez les étourdis : une faillie spirituelle frappe agréablement les oreilles des Auditeurs, mais ne cause aucune sensation agréable à la langue qui l'a prononcée.

*Les quatre Saisons. Chanson.*

LE PRINTEM.

Quand l'humble violette, l'hyacinthe argentée, & la marguerite nuancée émailent les prairies, & charment les yeux ; alors le coucou dans l'épais feuillage se rit des gens mariés & redouble sans cesse cette note effrayante pour les maris,  
*coucou, coucou, coucou.*

L'ÉTÉ.

Quand les Bergers jouent des airs sur des chalumeaux d'Avoine, & que les alouettes diligentes servent de reveille-matin aux laboureurs ; quand les Pies, les Corbeaux & les Tourteraux font l'amour, & que les Villageoises étendent leurs chemises sur l'herbe de la prairie pour les blanchir ; alors le Coucou dans l'épais feuillage se

rit des gens mariés, & redouble sans cesse  
cette note effrayante pour les maris,  
*CONCON, CONCON, CONCON.*

L' A U T O M N E.

Quands les ceps de vigne ont plus de  
grappes que de feuilles ; quand le ven-  
dangeur agace la vendangeuse & lui fait  
des niches ; quand le berger Richard  
oublie ses brebis pour le vin nouveau ;  
quand Thomas rince les bouteilles, &  
radoube les futailles ; quand les verres se  
remplissent & que les tonneaux se'vui-  
dent: alors l'oiseau de la nuit, le triste Hi-  
bou, chante ses amours & s'égaye, tandis  
que Jeanne toute grasse & mal-propre  
récure la marmite.

L' H Y V E R.

Quand le vent de Bise fait trembler les  
mal-verus & souffler tout le monde dans  
ses doigts ; quand les neiges & les fri-  
mats couvrent la terre ; quand les bu-  
chers s'emplissent de bois & de fagots ;  
quand la toux empêche les Curés de se  
faire entendre en chaire ; quand le nez  
de Marie-Anne ressemble à un morceau

de chair crue ; & quand les Écrévisses changent de couleur dans la poêle : alors l'oiseau de la nuit , le triste Hibou , chante ses amours & s'égayé , tandis que Jeanne toute grasse & malpropre récure la marmite.

---

CORRECTION D'UNE FEMME  
DE MAUVAISE HUMEUR.

COMÉDIE.

---

SCENE IV.

*Meute de Chiens.*

**L**ES ÉCHOS des montagnes & des vallées répondront aux aboyemens de vos chiens.

*La Peinture.*

Avez-vous du goût pour les tableaux ? Nous vous ferons voir *Adonis* peint sur le bord d'un ruisseau , & la Déesse de Cythère cachée à l'ombre d'un bocage dont les feuilles semblent agitées par son haleine , au lieu de l'être par les Zéphirs,

## SCENE VI.

*La Langue d'une Femme.*

CROYEZ-VOUS donc m'étourdir par votre babil ? J'ai entendu les rugissemens des lions en colère, les mugissemens de la mer en furie, le bruit du canon & celui du tonnerre ; je suis fait au tumulte confus des batailles, au hennissement des chevaux, aux sons du tambour, des timbales & des trompettes ; & vous pensez que la langue d'une femme peut m'effrayer ? Hélas ! je trouve qu'elle ne fait pas plus de bruit qu'un maron dans le feu d'un Payfan.



## ACTE III.

## SCENE VII.

*Description d'un Mariage fol.*

*Gem.* QUAND le Prêtre demanda au mari s'il vouloit prendre Catherine pour son épouse, il cria si haut *oui*, que le Prêtre tout étonné laissa tomber son livre; & comme il se baissoit pour le reprendre, l'époux écervelé lui donna un si furieux coup, que le Prêtre & le livre furent tous deux étendus par terre.

*Tran.* Que dit l'épouse, quand le Prêtre se leva?

*Gem.* Elle ne fit que pâlir, & trembler; car il juroit & battoit des pieds, comme s'il eût voulu les tromper. Il s'apaisa enfin après bien des cérémonies, & demanda du vin: *Portez-nous une santé*, dit-il du ton dont un matelot invite à boire un de ses camarades après une tempête; puis il avala un grand gobelet plein de vin muscat, & jeta les gouttes qui restoient au visage du

bédeau, en lui disant que sa barbe n'étoit guere épaisse, & que pour mieux croître elle avoit besoin d'être arrosée; enfin il faut au col de la mariée, & lui donna mille baisers qui faisoient résonner toute l'église.

## ACTE IV.

## SCENE VIII.

*L'Esprit est uniquement estimable.*

C'EST L'ÂME qui annoblit le corps. Comme le Soleil perce les nuages les plus épais, de même l'esprit brille sous les haillons les plus déchirés. Preft-on le geai plus que l'alouette, parce que son plumage est plus beau? Ou fait-on plus de cas du serpent que de l'anguille, parce que sa peau diversifiée est plus agréable à la vue? non, *Catherine*, quoique vos meubles soient chérifs & vos ajustemens humbles, vous n'êtes pas moins estimable.

## SCENE XIII.

*Une Femme aimable.*

**A**IMABLE créature, charmante, jeune, affable, votre teint est plus net, & vous êtes plus belle que la *Sardoine* précieuse, que les rochers pourprés d'*Améthistes*, ou la luisante *Hyacinthe*. Aimable *Catherine*, charmante créature, vous êtes aussi belle & aussi majestueuse que l'oiseau de *Junon*, aussi brillante que la rosée du matin frappée des premiers rayons de l'aurore. Vos joues ressemblent aux beaux fruits de l'été. Couvrez vos rayons de quelque nuage, afin qu'ils ne rendent pas cette grande ville aussi inhabitable que la Zone torride.



## A C T E V.

## SCENE V.

*Le devoir d'une Femme envers  
son Mari.*

**F**I, si ; déridez ce front menaçant , & ne lancez pas des regards méprisans sur votre maître , sur votre seigneur , sur votre roi. La mauvaise humeur fait autant de tort à votre beauté & à votre réputation , que la glace aux prairies , & que le vent de bise aux tendres bourgeons. Une femme de mauvaise humeur ressemble à une source trouble & remplie de boues , où les plus altérés ne voudroient pas étancher leur soif. Votre mari est votre vie , votre aide , votre soutien , votre honneur , votre gloire ; il veille à votre conservation pendant que vous dormez ; il se fatigue pour vous assurer une décente tranquillité ; il court les mers , il s'expose aux dangers des voyages & aux rigueurs des saisons , trop heureux de vous sçavoir en sûreté dans

une bonne maison où rien ne vous man-  
que ; il n'exige rien pour toutes ses peines ;  
il ne vous demande qu'un peu de tendres-  
se , qu'un air riant qui l'annonce , &  
qu'une soumission convenable qui la ci-  
mente. La femme doit à son mari la mê-  
me obéissance qu'un sujet doit à son Sou-  
verain ; quand donc elle est contrariante ,  
boudeuse , obstinée , défobéissante , in-  
traitable, elle se rend coupable, par degré,  
des crimes de félonie , de rébellion , de  
haute trahison & de lèze-majesté. N'est-  
il pas honteux de voir les femmes dé-  
clarer la guerre , tandis qu'elles devroient  
supplier pour la paix ; ou prétendre di-  
cter , gouverner , régner , tandis que leur  
devoir est de servir , aimer & obéir ?  
Pourquoi leurs corps sont-ils plus tendres ,  
plus foibles , plus délicats , & peu  
propres à souffrir les fatigues & les maux ,  
si ce n'est parce que leur esprit & leur  
cœur devroient se régler sur la molle con-  
formation de leurs parties extérieures, &  
en avoir la souplesse ?



---

COMME VOUS VOULEZ.

COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE IX.

*Les Camarades de jeu.*

**N**OUS ALLIONS à la même école ; nous couchions , nous jasions , nous mangions ensemble , & nous étions aussi inséparables que les cignes de Venus , & que les paons de Junon.

---

SCÈNE V.

*La Beauté.*

**L**A BEAUTÉ fait plus de larrons que l'or.

*La Femme habillée en Homme.*

Comme je suis au-dessus de la taille ordinaire aux femmes, ne vaut-il pas mieux m'habiller en homme, avec une hache d'arme pendue à ma cuisse, une lance à la main, & toutes les craintes féminines enterrées dans mon cœur? Mon air sera tout dégagé & martial; & de même que les lâches, je payerai d'impudence.

---

 ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

*La Solitude préférée à la Cour, & les avantages de l'Adversité.*

**M**ES CONFRERES & camarades d'exil, l'habitude n'a-t-elle pas rendu notre vie actuelle plus douce que celle que nous ménions ci-devant dans le faste & la grandeur? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls, que la Cour où régne la fausseté & l'envie?

Nous ne ressentons ici que la différence des saisons, la punition de notre premier père *Adam*. Tandis que les vents du nord font sentir leurs rigueurs, & me font trembler de froid, je ris & me dis à moi-même : Ceux-ci ne me flattent point ; au contraire conseillers fidèles, ils me persuadent sensiblement que je suis un mortel fragile. L'adversité a de bien grands avantages ; semblable à un crapeau hideux, sa tête renferme un bijou de grand prix. Dans cette vie éloignée du commerce des hommes, les arbres nous servent de langues, les ruisseaux de livres, les pierres de sermons, tous les objets nous instruisent de nos devoirs.

*Réflexions sur un Cerf blessé.*

*Duc.* Allons à la chasse des cerfs ; j'ai cependant une certaine répugnance à aller ainsi attaquer ces anciens citoyens des forêts, & à percer leur peau si agréablement mouchettée.

*I. Chasseur.* *Jacques* en sera bien mortifié, il dit qu'en cela vous êtes aussi injuste que votre frère, qui vous a exilé ; l'autre jour le Seigneur d'*Amiens* & moi, nous nous glissâmes derrière lui ; il étoit

étendu sous un chêne dont les racines sont arrosées par le ruisseau qui traverse cette forêt ; nous voyons aussi-tôt arriver en cet endroit un cerf blessé , aux abois & tout prêt à mourir ; les soupirs que pouffoit cet animal infortuné , & les sanglots dont il les interrompoit , imitoient la désolation humaine ; ses larmes couloient de ses yeux en abondance , & en augmentant les ondes du ruisseau , elles pénétroient de compassion les spectateurs désintéressés à sa mort. Jacques observoit le mourant sans perdre aucun de ses mouvemens.

*Duc.* Cette Scene ne fut-elle pas un sujet de morale pour Jacques.

*I. Chasseur.* Il fit à ce sujet mille comparaisons ; d'abord , parce que le cerf pleuroit dans le ruisseau: *Pauvre bête* , lui dit-il, *vous faites votre testament de la même manière que font tous les mondains ; vous donnez le gros de votre bien à ceux qui en ont le plus ; vous vous trouvez tout seul , délaissé & abandonné par vos amis : C'est ainsi que la misère éloigne de nous les heureux du siècle.* Dans ce moment , une troupe d'autres cerfs passe près de lui , sans s'arrêter pour le plaindre. *Poursuivez votre chemin* , dit Jac-

ques , citoyens heureux & insensibles ,  
c'est la mode ; pourquoi regarderiez-vous  
avec compassion ce pauvre banquerou-  
tier ?

---

S C E N E III.

*La Vertu éclatante exposée à l'Envie.*

**N**E SÇAVEZ-VOUS PAS , mon  
maître , que les vertus & les talens sont  
aussi nuisibles à certains hommes , que  
les plus cruels ennemis ? Vos grandes  
qualités vous trahissent en même-temps  
qu'elles vous élèvent au-dessus des autres.  
Quel monde est ce-ci ? Ce qui est plus  
digne de louange cause notre ruine.

*La Reconnoissance d'un vieux Serviteur.*

Ne vous adressez point à d'autres ; j'ai  
cinq cents écus que j'ai épargnés & amas-  
sés sous votre père , pour m'en servir  
lorsque je serois devenu inutile , & que  
l'âge m'auroit mis hors de combat ; pre-  
nez-les , & celui qui nourrit les petits des

corbeaux & pourvoit aux besoins des passereaux, fera la consolation de ma vieillesse : Les voici, je vous les donne ; permettez-moi de vous servir. Quoique vieux, je suis fort & plein de vigueur, les liqueurs n'ont pas brûlé mon sang dans ma jeunesse ; & la modération m'a toujours empêché de triompher de la foiblesse du sexe ; c'est pourquoi ma vieillesse ressemble à l'hyver, elle est glacée, mais robuste ; permettez-moi de vous suivre, & je remplirai auprès de vous les devoirs d'un valet plus jeune.

#### SCENE IV.

*Description d'un Amoureux.*

**V**OUS N'AVEZ jamais aimé aussi sincèrement que moi, à moins que vous ne puissiez raconter, comme moi, toutes les petites folies que l'Amour vous a fait faire ; vous n'avez jamais aimé, si comme moi vous n'avez fatigué tous vos auditeurs par les louanges excessives de votre maîtresse ; enfin vous n'avez jamais

aimé, à moins que votre passion ne vous ait obligé de quitter brusquement la compagnie, comme je fais actuellement

## SCÈNE VII.

*Description d'un Fol & de sa Morale.*

**B**ON JOUR, fol, lui dis-je; non; monsieur, répliqua-t-il, ne m'appellez pas fol, jusqu'à ce que le Ciel m'ait envoyé une fortune. Il tira ensuite un Cadran-solaire de sa poche, & le regardant attentivement, il dit avec une profonde sagesse: Il est dix heures; c'est ainsi que va le monde; il n'y a que soixante minutes qu'il n'étoit que neuf heures, & encore soixante, il sera onze heures; c'est ainsi que d'heure en heure nous mourissons; & ensuite d'heure en heure nous pourrissions. Il y a une histoire annexée à cette morale. A entendre ce fol moraliser ainsi sur le temps, mes poulmons s'élargirent, & je ris pendant une heure, de voir un fol si contemplatif.

*Duc.* Quel fol est-ce ?

*Jacques.* Un fol qui a du mérite, qui

a été autrefois à la Cour, & qui dit, que les Dames ont le don de tout sçavoir quand elles sont jeunes & belles; dans la cervelle de ce fol, aussi desséchée que le reste du biscuit après un long voyage, il y a des endroits remplis d'observations, qu'il débite souvent d'une manière confuse.

*La liberté du Discours d'un Fol.*

Il me faut de la liberté, il me faut une loge assez ample pour que j'y introduise tout le vent nécessaire pour souffler sur qui il me plaît; c'est la liberté dont jouissent les fols; & ceux qui se sentent les plus picqués de mes folies sont obligés d'en rire davantage. Pourquoi y sont-ils obligés? La raison en est aussi claire, aussi simple & aussi unie que le chemin de la Paroisse; celui qui se sent piqué du discours d'un fol, agit en fol. Les regards égarés d'un fol anatomisent la folie des sages.

*Apologie de la Satyre.*

Quand on déclame contre l'orgueil, on n'attaque personne en particulier; les flots de l'orgueil se maintiennent aussi enflés que ceux de la mer, jusqu'à ce

que tous ses soutiens soient épuisés. Quand je dis que nos bourgeois portent sur leurs épaules des ajustemens qui ne conviennent qu'à des Princesses, je n'en nomme aucune. Qui peut assurer que c'est une telle que je veux dire, quand sa voisine est également coupable de la même extravagance ? Ce manant qui dit que son luxe ne me coûte rien, s'avoue convaincu de la folie que je blâme. Voyons donc en quoi ma langue ou mes écrits lui ont fait tort ; si j'ai dit vrai, il s'est fait tort à lui même ; s'il n'est pas blamable, ma satire vole de même qu'une oye sauvage, sans être réclamée de personne.

---

SCENE VIII.

*Humble Supplication.*

QUI QUE vous soyez, qui dans ce désert inaccessible laissez couler les heures passagères de la vie à l'ombre de ces branchages épais ; si vous avez jamais connu de meilleurs jours ; si vous avez jamais habité parmi les humains ; si vous

avez jamais assisté au festin du sage ; si vous avez jamais essuyé les larmes de vos yeux ; si vous avez jamais connu ce que c'est que de plaindre , ou d'être plaint : Ecoutez-moi.

---



---

## S C E N E IX.

*Le Monde comparé à un Théâtre.*

**L**E MONDE n'est qu'un théâtre, où les hommes & les femmes sont les acteurs & les actrices ; ils y ont leurs entrées & sorties ; & un homme dans toute sa vie joue plusieurs rôles ; les actes sont divisés en sept âges. Le premier comprend l'enfance, où il ne fait que crier & vomir dans les bras de sa nourrice ; le second, est le temps où il va avec tant de répugnance à l'école, & aussi lentement qu'un limaçon ; au troisième, c'est un amant, une fournaise d'ardens soupirs, un mauvais rimeur qui prétend chanter la beauté des sourcils de sa Maîtresse ; au quatrième, c'est un soldat inventeur de juremens nouveaux, jaloux de son honneur, prompt à quereller, & cherchan

cherchant le vent de la réputation jusqu'à la bouche du canon ; au cinquième , c'est peut-être un Magistrat avec une barbe à la mode , d'une mine severe , délicat dans le manger , dont la conversation est remplie de sentences & de loix modernes ; au sixième , c'est un squelette décharné , un vrai *Pantalon* d'une Comédie Italienne , toujours en pantouffes , avec des lunettes sur le nez , qui ne trouve pas de bas assez étroits pour ses jambes rétrecies , & dont la voix devient encore une fois enfantine ; le dernier âge est la fin de l'histoire , une seconde enfance , & un parfait oubli de tout le passé , sans dents , sans yeux , sans goût ; à peine reste-t-il à l'homme la figure humaine.

---

S C E N E X.

*Chanson sur l'Ingratitude.*

**S**OUFLEZ , soufflez , vent de bise ; vos rigueurs ne sont pas comparables à l'ingratitude de l'homme : vous affligez le corps d'une peine passagère ; mais l'in-

*Septembre.*

G

grat porte ses coups durables à l'esprit. Tous les frimats d'un ciel glacé ne font rien vis-à-vis des bienfaits oubliés. Les glaces arrêtent le cours des eaux ; mais l'ingratitude brise les liens sacrés de l'amitié.

---



---

### A C T E III.

#### S C E N E VIII.

*Description d'un Amoureux.*

**U**N AMOUREUX a le visage pâle, & vous ne l'avez pas ; les yeux enfoncés, & vous ne les avez pas ; de l'esprit, & vous n'en avez pas ; une barbe négligée, & vous n'en avez pas ; passe encore cela, je vous le pardonne ; car, n'avoir pas de barbe, c'est le revenu d'un frère cadet ; mais vous ne devriez pas avoir de jarretières, ni de boutons aux manches de vos chemises, ni de boucles à vos fouliers ; votre chapeau ne devrait pas être retroussé ; tout en vous devrait marquer une négligence extrême ; & bien loin de cela, vous voilà mis & paré comme

un homme qui s'aime soi-même, plutôt que la belle qu'il poursuit.

## SCENE XI.

*La Passion dissimulée.*

**N**E CROYEZ pas que je l'aime, quoique je demande de ses nouvelles ; c'est un garçon d'un humeur trop étrange. Il est vrai qu'il parle bien ; mais je ne fais pas cas des belles paroles ; il est cependant constant que la conversation d'un *komme qui nous plaît* nous est toujours plus agréable que celle d'un autre. J'avoue que c'est un beau jeune garçon ; il n'y a pourtant rien de trop dans sa bonne mine : d'ailleurs, il est fier, ah ! il faut avouer que la fierté lui sied bien. Cela fera, je vous jure, un très-bel homme, le teint est ce qu'il y a de mieux en lui ; ses yeux réparent bien vite le tort que lui peut faire sa langue ; si sa taille n'est pas des plus avantageuse, elle est bien prise dans ce qu'elle est, & au bout du compte il est assez grand pour son âge ; sa jambe

G ij

n'est pas des mieux faites, mais il y en a beaucoup de plus mal ; son grand défaut est d'avoir les lèvres plus vermeilles que les joues, il y a entre elles la même différence qui se trouve entre le vermillon & la rose pâle. Malgré cela, il y a bien des femmes qui s'en seroient amourachées, si elles avoient remarqué toute la beauté de ses traits. Quant à moi, je ne l'aime, ni le ne hais : j'ai cependant plus de raisons de le haïr que de l'aimer ; car pourquoi m'a-t-il grondée ; Il m'a dit que j'avois les yeux & les cheveux noirs ; & à présent que je m'en souviens, il se mocque de moi. Pourquoi ne lui ai-je pas répondu sur le champ ? Mais il n'y gagnera rien, ce qui est différé n'est pas perdu.

---



---

## A C T E I V.

### SCENE PREMIERE.

*Différentes sortes de Mélancolie.*

**M**A MÉLANCOLIE n'est pas celle de l'écolier, qui est émulation ; ni celle du musicien, qui est fantaisie ; ni

celle du courtifan , qui est politique ; ni celle du guerrier , qui est ambition ; ni celle de l'Avocat , qui est désir de dominer ; ni celle d'une Dame , qui est envie de plaire ; ni celle d'un amant , qui comprend toutes ces especes ensemble.

---

S C E N E II.

*Le Mariage change les humeurs des deux sexes.*

UN OUI forme le lien conjugal. Ah ! ne prononcez jamais ce mot , non jamais ! Les hommes ressemblent au mois d'Avril , quand ils font l'amour ; & au mois de Décembre quand une fois ils sont mariés. Les Dames ressemblent au mois de Mai , quand elles sont filles ; & au mois de Mars , quand le mariage a changé leurs humeurs ; ce qu'il a bientôt fait. Si vous m'épousez , je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon d'Afrique de sa femelle ; je serai plus braillarde qu'un perroquet avant la pluye ; plus changeante & inconstante dans mes désirs qu'un singe ; je pleurerai pour rien , comme un

enfant gâté qui veut affliger sa mère, & ce sera justement lorsque je vous verrai disposé à la joie; je rirai à gorge déployée, & ce sera lorsque vous commencerez à goûter les douceurs du sommeil.

*La Généalogie de Cupidon ou de l'Amour.*

Que ce méchant bâtard de *Venus*; que cet enfant de l'imagination, qui, conçu dans le dépit, est né dans la rage; que ce fripon d'aveugle, qui fait illusion à nos yeux, parce qu'il n'en a pas lui-même, qu'il juge combien grand est mon amour.

---

SCENE VI.

*Description d'un Homme qui s'est endormi  
entre une Couleuvre & une Lionne.*

**S**OU s un chêne, dont les branches étoient couverts de mousse, & le sommet desséché par le temps, un homme, qui n'avoit pour ainsi dire d'autre vêtement que ses cheveux & ses poils, dormoit étendu sur son dos; une couleuvre tachetée de plusieurs couleurs

s'étoit entortillée à l'entour de son col , & approchoit déjà sa tête de sa bouche , lorsqu'apercevant Orlando, elle se délia aussi-tôt & se glissa dans un buisson ; mais à l'ombre même de ce buisson reposoit une lionne , qui, les rétines étendues & la tête sur la terre , guétoit le moment où l'homme remueroit , comme le chat fait à la souris. Car telle est la disposition générale du lion & de la lionne , que cet animal ne se jette jamais sur sa proie lorsqu'elle est endormie , mais attend pour la dévorer que, réveillée, elle soit sur la défensive.

## ACTE V.

## SCENE III.

*L'Amour.*

**B**ERGER, dites à ce jeune-homme ce que c'est que d'aimer. L'amour est un composé de passions, de soupirs, de souhaits, de larmes, de sanglots, de desirs, de prétentions, de caprices, de reproches, de fidélité, de reconnoissance, d'ingra-

*G iv*

titude, d'égards, de soumissions, de de-  
voirs, d'adorations, de patience, de ja-  
lousie, d'impatience, d'épreuves, de  
constance, de pureté & d'infamie.



V E R S U C H  
I N S C H E R Z G E D I C H T E N .

Jeunes beautés, laissez-vous enflammer :  
Sopirez librement pour un amant fidèle ;  
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.  
*Moliere.*

---

E S S A I

D E P O E S I E S B A D I N E S .

Cet ouvrage, imprimé en Alle-  
mand à Leipzig en 1751, pour  
Hemmerde Libraire à Halle en  
Saxe, est le premier qui ait été  
publié par Madame Unzer, née  
Ziégler, qui vient de faire imprimer  
tout nouvellement des Essais

ÉTRANGER. 1754. 153

de Poësies morales & tendres, dont nous parlerons dans la suite. Ses Odes Anacréontiques qui ne forment qu'un petit volume in-8°. de 71 pages, sont précédées d'une Préface où la Dame Auteur fait voir qu'il y auroit un excès de sévérité, & même une véritable injustice à vouloir interdire au beau sexe le genre de poësie, où elle s'est exercée. Voici comment elle plaide sa cause.

## P R É F A C E.

*SI je n'étois point femme, je n'aurois rien à dire au public au sujet des Poësies que je lui présente. Il est permis aux hommes de badiner sur l'amour & le vin; mais les limites marquées, à cet égard, à notre sexe sont très-étroites, & je crois ne pas pouvoir me dispenser de me justifier contre les reproches qu'on pourra peut-être me faire.*

*Si j'excepte l'Ode sur la Mort, tous les morceaux de ce recueil sont dans le genre badin; Bacchus & l'Amour y sont*

alternativement l'objet de mes chansons : La poésie anacréontique n'en a guères d'autres ; peut-on en imaginer qui soient plus susceptibles de gayeté & de plaisanterie ? C'eût été me ravir mes sujets les plus abondans , que de bannir de mes vers le plaisir d'aimer & celui de boire. Dois-je donc craindre que le langage du cœur plaise moins dans une Ode badine que celui de l'esprit ? Pourquoi ne me seroit-il pas permis de parler ce langage comme les hommes ? Le badinage de la poésie , dira-t-on , ne peut s'accommoder avec la bienséance du sexe. Voici comme je détruis cette objection sévère.

Il y a trois genres de poésies , le simple , le médiocre & le sublime. Ceux à qui il n'est point donné de réussir dans celui-ci peuvent exceller dans l'un des deux autres. Nous avons cela de commun avec les hommes , nous-autres femmes ; & les Haller ( a ) sont aussi rares parmi eux , que les Lange ( b ) parmi nous. Seroit-il

( a ) Quelques-unes des Poésies de M. Haller ont été traduites en françois , & se vendent chez Hérisant.

( b ) Dame Allemande qui s'est principalement fait connoître par une Ode adressée au Roi de Prusse.

donc juste d'exclure les femmes du Parnasse, dès qu'elles ne pourroient point s'élever jusqu'au sublime? Et par quelle raison nous refuseroit-on de nous exercer dans les genres simple & médiocre? Et si on nous l'accorde, ne doit-il pas nous être permis de chanter l'Amour & le Dieu du vin?

Mais comme nous ne sommes point buveuses, ou que du moins nous ne pourrions décentement nous piquer de l'être, on pensera peut être qu'il ne nous convient pas de chanter le plaisir de boire: & parce que la modestie de notre sexe nous fait un crime du moindre penchant à l'amour, l'on croira qu'elle nous en fait un bien plus grand de célébrer la douceur d'aimer. Que l'on s'égare! Un buveur & un amant anacréontiques n'exhortent à aimer & à boire que pour folâtrer & rire. Tous ceux qui chercheroient quelque chose de plus dans leurs chansons seroient pris pour dupes. Que mes invitations à aimer & à boire n'effarouchent donc point mes aimables compagnes: je ne veux que les égayer & les faire rire; pourront-elles garder leur sérieux, quand à l'occasion de mes vers, elles se représenteront leur bonne grace à trinquer le verre, ou à pousser un soupir.

langoureux ? Il n'y a que celles qui n'entendent pas la raillerie qui se formaliseront de mon badinage. Pour les hommes, s'il s'en trouve d'assez mauvaise humeur pour blâmer mon enjouement, je les prie de mettre à part la différence de sexe, & de regarder mes plaisanteries comme une imitation des leurs.

Mais j'oublie qu'il convient bien moins à une femme de se justifier que de s'égayer. Je fais donc treuve d'apologie, & je déclare au premier qui me fera de semblables reproches, que pour l'en punir, je lui composerai une élégie, où je chanterai l'eau, la haine & mon critique.

Avant de finir, disens un mot aux jeunes personnes de mon sexe qui ont du goût & de l'esprit. Je leur conseille de ne lire mes poésies qu'après avoir pris déjà quelque teinture des Belles-Lettres; sans cette précaution, elles ne tireront pas le même avantage de leur empressement à me lire; il pourroit même leur nuire. Trop peu instruites pour s'apercevoir de mes défauts, elles voudroient peut-être en imiter l'imperfection. Que je serois fâchée de leur faire ce tort ! Moi qui ne désirerois rien tant que d'engager par mon exemple les beaux esprits de mon sexe à s'embellir de plus en

plus & à se montrer. Qui pourroit mieux qu'eux exceller dans la poésie badine? Elles n'auroient pour cela qu'à se familiariser un peu avec les règles de l'Art, la délicatesse de leur esprit feroit bientôt le reste.

Ce n'est pas que je ne sente tout le danger où je m'expose, en faisant paroître des Essais qui méritent autant ce nom que les miens; mais la pureté de mes intentions qui me justifie, me donne en même-temps le courage nécessaire. J'attendrai donc tranquillement le sort de ce petit ouvrage: celles de mon sexe qu'il engagera à m'imiter, & à faire aussi des chansons, me sçauront sans doute bon gré du risque que j'aurai couru pour elles.

Mais mettons nos Lecteurs en état de juger par eux-mêmes du mérite des poésies badines de Madame Unzer.

### M O N G O U T.

Je ne suis point affecté par un sage ténébreux, dont le front est toujours couvert de rides, qui ne me parle qu'en énigmes, que de monades, que de mondes moins bons que le nôtre, & que de l'origine des ames; ni par celui qui, uniquement occupé du rapport arithmétique des

nombres du quarré, & de ceux du cube ; ne s'avise point de chercher le même calcul dans les ris & dans les baisers, mais n'examine dans nos corps que les proportions mécaniques ; ni par un sot orgueilleux, qui dispute sans cesse, qui, se défiant soi-même, & personnifiant en lui la stupidité, mérite le premier rang parmi les moutons de Pope, & qui ne remplit point d'autres devoirs que ceux auxquels il est astreint : les baisers même lui fourniroient toujours matière à disputer, & il m'étourdirait par ses criailleries éternelles. Qui veut me plaire, doit penser sagement sur tout, je veux qu'il connoisse le prix des sciences & qu'il les cultive : mais je lui défends d'être trop sage, ni de défigurer ses traits par un air sévère ; j'entends que sa conversation soit en même-temps légère & spirituelle, badine & réservée, enjouée & chaste ; j'exige sur-tout qu'il sçache sentir toute la douceur de l'amitié. Voilà comme doit être mon ami, & je l'ai trouvé dans le charmant Damis.



LA NUIT D'ÉTÉ.

ODE SAPHIQUE.

**N**ON, RIEN n'égale les nuits rafraichissantes, ces nuits qui succèdent aux jours ardents de l'été, & pendant lesquelles un délicieux repos pénètre les membres, les anime & les fortifie.

Le séduisant ramage du rossignol se fait entendre, les bosquets retentissent des accords touchans de la volupté & de l'amour; les zéphirs, pour les mieux entendre, n'agitent que délicatement les branches & les feuilles.

Des fleurs innombrables répandent leurs odeurs, les exhalaisons balsamiques pures & saines des aromates remplissent l'air; la violette, la tubereuse & la rose se disputent la gloire de fournir des parfums encore plus doux.

Diane, la belle Diane paroît à la voûte azurée, couverte d'un manteau qui brille des plus tendres couleurs, & toute

environnée d'étoiles , elle parcourt le ciel avec rapidité , mais sans bruit.

Les soucis effarouchés par Morphée s'enfuient d'un pas mal assuré , & s'assemblent sous la fenêtre de mon voisin , pour entrer dans sa chambre, & de là dans son ame , avec le rayon le plus matinal du soleil.

Que l'avare soit toujours en proie aux soins cuisans ; rien de plus léger , de moins grave , de plus tranquille même que ceux qui paroissent me suivre & m'obséder : mon sein n'en est point embarrassé , quoiqu'il en soit rempli quelquefois.

Couvert d'une gaze transparente ; les ris belliqueux , les ris d'Anacréon , de Gleim \* , d'Hagedorn \*\* , y pénètrent aisément , combattent les soins qu'ils y trouvent , les vainquent , les chassent & s'en moquent.

Qu'entens-je ? C'est le bruit du char

\* Auteur d'un volume de poésies anacréontiques.

\*\* Auteur Lirique très-élégant.

du soleil. Qu'es-tu devenue, Diane ? Jus-  
qu'ou vas-tu fuir le tumulte du jour qui  
vient trop tôt ? O fuite douloureuse !

Non, rien n'égale les nuits rafraichif-  
santes, si & pendant leur durée j'avois la  
société des amis, qui accordent encore  
la préférence au jour, je ne vivrois que  
la nuit.

---

*A MONSIEUR B...*

Ami, vien, & aide-moi à racourcir les  
tristes jours de l'hyver chagrin. La joye,  
mère du badinage, s'enfuit des bois & des  
prairies. Les Berceaux desséchés par l'ha-  
leine mortelle de Borée ne donnent plus  
d'ombre. On n'entend plus les tendres  
plaintes du rossignol amoureux. Les rusés  
zéphirs attendent de loin le départ de leur  
ennemi, pour revoler sur les fleurs, pour  
se glisser sur les fruits & pour ramasser  
cet air embaumé & vivifiant qui fait  
germer la volupté dans le sein des belles.  
Les frimats couvrent à présent ces ga-  
zons si verts, où Doris sentit pour la  
première fois combien elle étoit belle,  
où elle s'évanouit dans ses transports, &  
où elle rappella dans les bras de Thyrsis

les heures fugitives. Il n'est plus question de danser, de boire ou de jouer dans ces jardins charmans ; c'est au coin de la cheminée qu'il faut se donner rendez-vous ; c'est dans une chambre bien close où le sentiment rassemble des amis choisis ; le badinage animé s'empresse de se mêler parmi eux ; les soins & les soucis disparaissent bien vite, & leur conversation devient gaye & amusante. Vien donc promptement, ami ; tu nous manques encore ; vien avec ta suite ordinaire, la politesse, la gayeté & la finesse d'esprit ; ton arrivée mettra bientôt tous les ennuis en fuite ; hate tes pas, mes regards impatiens volent au-devant de toi.

## LA MORT.

### ODE SAPHIQUE.

**J**E VOIS la triste contrée de la Mort,  
 où règne une nuit éternelle, que le  
 plus vif rayon de lumière ne peut péné-  
 tre qu'avec peine. Endroit terrible !

Une affreuse terreur se répand dans

mes membres. Toute la nature se révolte ; mon œil se roidit , & les plus noirs sentimens m'arrachent des soupirs.

Dans des forêts de cyprès funestes retentit le cris lugubre des chouettes , qui fuyent le jour. Ici l'Echo ne répète point de sons tendres , point d'hélas , qui inspirent l'amour.

Les soupirs des malades foibles & traînants se rencontrent , mais ils sont étouffés & muets ; ils ne chuchotent point comme des zéphirs malins ou joyeux , qui se confondent agréablement.

La Mort , cette *destructrice* de la vie , marche rapidement & à pas terribles ; toute exténuée par des veilles continuelles , elle poursuit sa proie.

La maladie se traîne sous mille formes dans cette contrée désolée , y rend ses lacs inévitables , & nous attire au tombeau.

C'est ainsi que la Mort arrache souvent sans pitié aux bras d'une tendre mère le fruit de son amour. A peine son œil ten-

dre voit-il le jour, qu'il est refermé pour jamais à sa lumière.

Là, l'ennemi général égorge l'époux le plus fidèle, dans le sein tendre de la meilleure épouse; accablée de douleur elle lui offre sa vie en échange de celle de l'époux; mais c'est en vain.

Ce tyran n'est pas moins cruel, en refusant de lui ôter une vie qui va lui être à charge, qu'en lui arrachant inexorablement ce qu'elle a de plus cher. Sa fureur n'épargne pas les amis les plus tendres; il les sépare, & il rit.

Les mères les plus attachées, les plus soigneuses sont enlevées à la fleur de leur âge; elles en gémissent douloureusement, & leur douleur n'est motivée, que par le chagrin de laisser après elles des orphelins dont les larmes abondantes coulent si justement. La Mort précipite dans l'abîme l'amant le plus sincère, & la belle qui inspire les tendres amours.

Peut-être l'inhumaine nous choisit-elle déjà pour les objets les plus prochains de sa maligne espérance; peut-être nous

tend-elle un piège inévitable à moi & à mon plus fidèle ami. O crainte effroyable ! ô pensée affligeante ! éloignez-vous de moi.

Cruel ennemi ! ôte-moi les forces & la vie aujourd'hui même ; je te les sacrifie avec plaisir : retarde seulement l'horrible instant où Damis doit expirer.

Ah cher ami ! jouissons encore de notre jeunesse : dès que nous aurons passé dans les vallons ténébreux , nous serons à jamais privés des plaisirs de la vie. Allons , vivons contents !

---

*EXERCE-TOI , MA SŒUR ;  
DANS CES HAUTES SCIENCES.*

Boileau.

**S**ŒURS ornées par la beauté , ne vous rendez point esclaves de la vanité qu'elle inspire ; ne desirez pas que chaque matin ajoute à vos attraits ; ne vous fiez pas à de faux miroirs qui ne vous flatent que pour vous séduire. Sachez que la beauté est périssable , qu'elle ne dure même que très-peu de temps. Quand

le feu de la vive jeunesse n'échauffera plus votre sang, vos yeux seront éteints comme ceux qui sont fermés pour toujours; vos lèvres seront décolorées comme celles d'une personne morte; ces lèvres vermeilles dont l'éclat fut plus d'une fois augmenté par les plus doux baisers, n'inviteront plus à les multiplier, comme autrefois. Vos regards, ces regards éloquens qui trahissoient votre cœur, lorsque les plus secrètes passions l'animoient, vous déceleront bien mieux, lorsqu'entièrement réfroïdi par l'âge il nes'y passera plus rien. Mais voulez-vous jusques dans votre vieillesse conserver quelque intelligence dans le cœur des hommes? Voulez-vous survivre en quelque sorte à l'éclat de vos beaux jours? Pendant qu'il brille ne vous en laissez point éblouir, ne vous bornez pas à entretenir votre beauté; travaillez à vous faire un mérite plus durable, & qui ne puisse vous être enlevé ni par l'âge, ni par la retraite des amours; acquérez les qualités précieuses d'une bonne convive; sçachez boire comme il faut avec les hommes qui vous aiment; étudiez-vous à tenir le verre de bonne grace, & à le vuidet avec courage. Acquérez sur-tout de

bonne heure l'art d'amuser les vieillards amoureux, qui, nous regardant dans notre jeunesse comme leurs poupées, deviennent les nôtres à leur tour, & finissent par nous servir de jouet. Si vous apprenez toutes ces choses, on vous portera un respect empessé, qui vous dédommagera des plaisirs de l'amour lorsqu'ils seront passés pour vous.

---

S O N G E.

**D**AMON! c'est ici dans ce bocage verd où les Zéphirs s'embrassent confidemment, où les oiseaux amoureux badinent avec tendresse, que je désirois de te voir avec moi; lorsque le sommeil me ferma les yeux & chargea les songes les plus agréables de m'amuser par les plus séduisantes illusions. Je vais le conter, le dernier de mes rêves. Bacchus enyvré étoit assis au fond de ce berceau, & me voyant de loin toute solitaire, il me montra en riant sa coupe remplie, & me dit d'une voix enrouée & avec une langue pesante: *Ecoute fille! Quels soucis noirs vois-je voltiger au tour de ton jeune front? Ne veux-tu pas boire de cette liqueur? vien, bois, & tu seras remplie de joie.*

*La peine, les chagrins & les soucis te quitteront.* Lorsque Bacchus me présenta ainsi sa coupe, j'étendis la main pour la prendre; mais lorsque j'allois boire, je découvris derrière le père Bacchus, le fils de Vénus avec son arc dangereux: il visoit déjà à mon cœur: toute effrayée du danger, je laissai tomber la coupe. Mon songe disparut, mais j'en tremble encore.

☞ Madame Unzer née Ziegler est aussi née Poëte; Anacréon ne désavoueroit pas les Odes où elle s'est proposé d'imiter ce Père de la Poësie galamment bachique; elle a de l'esprit, de l'imagination, de la justesse, de la précision, de la gayeté & du sentiment; elle badine fort agréablement & varie bien son style. Il seroit à souhaiter que les Dames voulussent imiter son courage, & que comme elle, elles se fissent moins sur le pouvoir de leurs charmes, que sur les graces de leur esprit, pour affronter les hafards de la critique. Mais les hommes seroient trop heureux, si les mêmes personnes joignoient aux qualités du corps les plus séduisantes, les qualités de l'esprit & du cœur les plus aimables; les

les beautés de l'esprit ont en quelque façon plus d'éclat, lorsqu'elles sont présentées par une bouche intéressante, ou écrites par un main chère; les Scudéri, les la Suze, les Dëshoulière, les Ville-dieu & les Gomez nous l'avoient déjà prouvé, & Madame Unzer nous le confirme admirablement. Pour montrer qu'elle possédoit aussi les richesses d'un jugement sain, nous allons joindre ici une Ode faite par l'un des trois Auteurs, dont elle fait l'éloge dans la septième strophe de son Ode, intitulée *la Nuit d'Été*.

---

P H R Y N É.

O D E

*Tirée du quatrième Livre des Odes & des Chansons de M. Hayedorn, Auteur Allemand.*

LORSQUE Phryné jouoit encore avec ses petites mains autour du sein de sa mère, & qu'elle ne sentoit en elle que le germe de l'esprit & des sens, sa jolie bouche s'ouvroit déjà & bégayoit les premiers sons de la volupté.

Septembre.

H

Elle avoit à peine un fourreau, à peine commençoit-elle à connoître la parure, que l'esprit & la gayeté badinoient dans les deux fossettes de ses joues, & que son tendre sein laissoit échapper des soupirs tels que ceux que font les enfans de la volupté.

Ah qu'elle trouva heureuse l'année que l'on commença à la mener en compagnie, où elle étoit si souvent la plus belle, où elle parloit, chantoit & rioit avec tant de graces: on voyoit croître de jour en jour, elle, son sein & les Amours qui y naissoient avec la volupté.

Bientôt fière & libre avec bienséance, ses regards lançoient l'amour; le miroir & la flaterie augmentoient chaque jour son penchant; & à mesure que son sein se formoit, elle réussissoit dans le subtil langage de l'adroite volupté.

L'Opéra, le Concert & le Bal échaufferent son ame & la disposèrent au badinage. Phryné ne faisoit que se montrer; elle devenoit sur le champ maîtresse

des jeunes cœurs; & à mesure que son sein s'animoit, elle apprenoit toute la rhétorique de la volupté.

Mais une véritable inclination s'empare de son cœur; sa fierté se laisse vaincre; son baïnage se tait; son courage diminue; elle soupire, & cherche en vain des termes; car, hélas! son sein est embrasé; son sang bouillonne, & ce qui l'enflamme c'est le feu, d'une inexprimable volupté.



---

*VIDA da fenis da Penitencia*  
*Sa Ma Magdalena, asombro dos*  
*desertos; e exemplar dos Ana-*  
*choretas. Historia Panegirica,*  
*ornada com todo o genero de eru-*  
*dicam, divina e humana. . . .*  
*Lisboa, na officina de Domin-*  
*gos Anjos, 1751.*

Vie du Phénix de pénitence, Sainte  
 Marie-Madelaine, la merveille  
 des déserts, & le modèle des  
 Anachorètes: Histoire panégy-  
 rique, ornée de tout genre  
 d'érudition, tant divine qu'hu-  
 maine, par le P. de l'*Assom-*  
*ption*, de l'Ordre des Frères-  
 Prêcheurs; à Lisbonne, chez  
 Dominique Rodrigue Anjos,  
 1751.

---

SI tous les écrits qu'on nous en-  
 voye de Lisbonne ressembloient à  
 celui dont nous allons entretenir les

Lecteurs, il faudroit plaindre le sort de la littérature Portugaise, & croire qu'elle a bien dégénéré de l'état de perfection, où les Camoëns, les Barros, les Faria, & d'autres génies sublimes l'avoient portée. Mais nous sommes fort éloignés de juger d'une nation si spirituelle par un ouvrage qui sûrement sera délavoué par la plus saine partie des Portugais mêmes.

Son titre seul offre la matière d'une juste critique. Que signifient ces expressions hyperboliques & forcées : *Phénix de pénitence, Merveille des déserts, &c?* Qu'est-ce que cette *Histoire panégyrique* que l'on nous promet? A quoi songe l'Auteur, lorsqu'il nous annonce modestement que son ouvrage est orné de toute espèce d'érudition.

Laissons le titre, & parlons de l'ouvrage même: il est divisé en dix chapitres. Les égaremens de Madelaine, sa conversion, sa vie pénitente, ses voyages, sa mort font la matière des sept premiers. Le huitième renferme l'histoire de l'Invention de ses Reliques; le neuvième & le dixième contiennent l'énumération des miracles opérés par notre Sainte, le nombre des Eglises que

le Portugal a consacrées sous son invocation, & quelques prières composées en son honneur. Comme la plupart de ces choses n'intéressent que médiocrement l'histoire de la littérature, il seroit fort inutile de suivre le P. de l'*Assomption* dans ces différens détails. Contentons-nous de faire quelques remarques sur le fond de son ouvrage.

On peut réduire le plan de l'Auteur à trois objets. Il nous promet, 1<sup>o</sup> une histoire de Madelaine; 2<sup>o</sup> un panégyrique de cette Sainte; 3<sup>o</sup> un assortiment complet de toute sorte d'érudition théologique & prophane. Voilà de grandes promesses. Voyons comme il les a remplies. Ne le chicanons pas sur le projet singulier de donner en mêmetemps, & la vie, & le Panégyrique d'un même personnage, *Historia Panegirica*. Quelque opposition qu'il y ait entre les loix du Panégyrique & celles de l'histoire, il ne s'ensuit pas que l'entreprise de l'Ecrivain Portugais soit absolument chimérique. A l'égard des Héros ordinaires, (je veux dire de ceux qui n'ont pas fait profession d'une sainteté éminente,) il est moralement impossible de remplir à la fois la fonction de Panégyriste & celle d'Hi-

historien : car si l'on écrit fidèlement leur histoire , on raconte beaucoup de choses peu glorieuses à leur mémoire ; & si l'on s'engage à faire leur éloge , on débite plusieurs faits démentis par leur histoire. A l'égard des Saints ce n'est pas la même chose ; le récit fidèle de leurs actions ne peut que tourner à leur gloire ; & , à considérer les choses sous ce point de vue , leur histoire est nécessairement un Panégyrique. Mais il y a ici une observation à faire , c'est que ces pieuses relations , destinées à immortaliser les saints personnages , & à édifier ceux qui ne le sont pas , ne sçauroient être écrites avec trop d'exactitude , ni d'une manière trop simple. Si le mensonge ou l'hyperbole s'y glissent , si l'on y hazarde des faits équivoques , ou des récits exagérés , elles perdent leur crédit , elles n'ont plus la force d'éloge ; & bien loin de tourner à l'honneur des Saints , ou à l'édification des Lecteurs , elles avilissent les premiers , & elles scandalisent les autres. C'est l'écueil ordinaire des Historiens mystiques , & le P. de l'*Assomption* s'y est brisé comme les autres. Son histoire prétendue de Madelaine n'est qu'un tissu de contes & de récits apochryphes , tirés des Lé-

gendes & des Chroniques les plus suspectes. S'il emprunte quelques faits de l'Écriture, il les altère, il les défigure, il les charge d'incidens dont les Ecrivains sacrés ne font aucune mention. Rien de plus romanesque & de plus éloigné du texte littéral de l'Écriture, que la manière dont il raconte la conversion de la Madelaine. Ce n'est point l'attrait d'une grace surnaturelle qui engage cette pécheresse à venir trouver le Sauveur. Son entrevue avec Jesus-Christ est ici l'effet d'un artifice tout humain, & d'une curiosité très-criminelle dans son principe. Sa sœur Marthe, dit le P. de l'*Assomption*, gémissant de la vie libertine qu'elle lui voyoit mener, imagina un pieux stratagème pour la tirer de ses égaremens. Elle lui dit qu'il se présenteoit une conquête bien digne de son ambition; qu'il y avoit dans Jérusalem un jeune-homme dont la beauté faisoit beaucoup de bruit, & qu'il ne tenoit qu'à elle d'en juger par ses propres yeux: *Rien n'est si charmant que sa figure*, ajouta Marthe; *sur son visage brille une lumière semblable au doux éclat de l'Aurore; ses cheveux sont autant de chaînes que chacun s'empresse de porter; de sa bouche sortent des paroles si douces &*

si engageantes , qu'il n'est pas possible de résister à leur charme. Oh ! Madelaine , si tu connoissois ce beau jeune homme , tu quitterois sans regret tous tes autres amans. Ceux-ci t'aiment ; parce qu'ils trouvent en toi quelque image de beauté ; celui-là en t'aimant te donnera la beauté même. La curiosité ( c'est toujours le P. de l'Assomption qui parle ) est le foible de toutes les femmes. Madelaine brûle de voir & de captiver ce nouvel Amant ; mais pour ne pas manquer une conquête de cette importance , elle a recours aux artifices ordinaires de son sexe. Elle court à sa toilette, elle consulte son miroir, elle se parfume , &c. Enfin après avoir épuisé toutes les ressources de la coquetterie , elle part avec sa sœur , elle se rend à la maison de J E S U S de Nazareth , elle le voit , elle l'entend , & la voilà convertie.

L'Historien de notre Sainte est tombé dans l'autre excès dont j'ai parlé , je veux dire, dans l'affectation & dans l'hyperbole. Ses pensées n'ont rien de naturel ni d'exact. Ce qu'il appelle panégyrique de Madelaine , est un amas d'exagérations outrées , d'idées gigantesques & de métaphores triviales. Nous allons en rappor-

H v

ter quelques traits. Il prétend que son Héroïne possédoit tous les dons que le Ciel peut verser sur une mortelle, & là dessus il la compare à Pandore. Il ajoute que ses perfections avoient quelque chose de divin, & peu s'en faut qu'il n'excuse ceux qui auroient succombé à la tentation de l'adorer. *Si l'idolâtrie, dit-il, pouvoit n'être pas un crime, c'étoit sans doute à l'égard de Madelaine : car enfin on eût adoré une créature parfaitement semblable à la Divinité.* Ce qu'il rapporte de l'attachement invariable qu'elle eut pour le Sauveur des hommes, n'est pas moins extraordinaire. *Semblable au Tourne-sol, elle ne perdit jamais de vue son Soleil, qui étoit parvenu au zénith de la tendresse : elle voulut voir de ses propres yeux l'Immortalité mourir, & la vie même agoniser.* L'Épithaphe qui termine l'éloge de Madelaine, a aussi son caractère de singularité. *Cy gît Marie Madelaine, qui fut d'abord une grande pécheresse, mais qui, convertie à Dieu, surpassa en vertu les Vierges les plus chastes. Sa pénitence a rempli les Thébaides d'Anachorètes, les Cloîtres de Vierges, & l'Eglise de miracles. Elle fut la gloire des solitudes, & elle confondit l'enfer. Après avoir été un phénix*

de molesse par le peché, elle devint par la grace un phénix de pénitence. L'Auteur pouvoit se dispenser de nous avertir qu'il est l'auteur de cette Epitaphe : on y reconnoît son crayon.

Concluons de tout ceci que le P. de l'*Assomption* a rempli d'une manière très-imparfaite ses deux premiers engagements, & qu'il n'est ni exact Historien, ni élégant Panégyriste. Voyons s'il a été plus heureux dans le mélange d'érudition, dont il a promis d'assortir son livre.

L'érudition propre de l'histoire consiste essentiellement dans la recherche exacte, & dans la discussion critique des faits qu'on se propose de raconter. Un Historien est assez habile lorsqu'il connoît les bonnes sources, & lorsqu'il fait y puiser. Celles que le P. de l'*Assomption* devoit consulter n'étoient pas profondes, ni difficiles à sonder. Il suffisoit d'ouvrir quelques chapitres de l'Evangile, & d'y recueillir le petit nombre de faits qui concernent Madelaine. On pouvoit joindre à cela quelques traditions qui la regardent, & dont on trouve des traces chez quelques Ecrivains qui ont vécu dans le siècle des

Apôtres, ou qui ont approché de ces tems-là. Ces recherches n'étoient pas difficiles ; mais elles étoient infructueuses, & il n'y avoit pas moyen d'en tirer la matière d'un livre. Qu'a fait le P. de l'*Assomption* ? Il a pressé & tordu l'Evangile ; il a adopté indistinctement les traditions les plus vagues, & jusqu'aux contes populaires ; il a emprunté de l'histoire profane, & même de la fable, mille traits inutiles, & dont le choix est ordinairement fort trivial. Voilà à quoi se réduit cette érudition universelle dont il nous promet d'orner son ouvrage.

En conséquence de ce plan bizarre, l'Auteur se permet les plus grands écarts. Il sort continuellement de son sujet ; & le but ordinaire de ses digressions est de placer ou une historiette, ou un lieu commun de morale. C'est ainsi qu'ayant conduit son Héroïne dans le Temple du vrai Dieu, il l'abandonne tout-à-coup, pour conter une fable : *Venus*, dit-il, *demand*a un jour à *Cupidon* pourquoi ses traits, qui triomphent si facilement de tant de cœurs, n'avoient pu soumettre *Minerve* & *Diane* : La raison en est sensible, répondit *Cupidon*, c'est que ces deux Déeses

sont toujours occupées. Ce conte est suivi d'un triste sermon sur l'oïveté.

Du reste il n'y a dans cet ouvrage ni critique, ni aucune recherche solide. L'histoire si suspecte du voyage de Madelaine en Provence n'y est seulement pas discutée. L'Auteur la suppose incontestable, & va en avant. Il décide avec hardiesse que les Moines de saint Maximin possèdent le corps de notre Sainte. Il ne fait pas que les Moines de l'Abbaye de Vézelay en Bourgogne prétendent être les véritables possesseurs de ce trésor, & qu'on allégué de part & d'autre des Bulles de Papes pour soutenir des prétentions si contraires. Le P. de l'*Assomption* paroît ignorer aussi que des Auteurs recommandables, tels que Modeste, Evêque de Jérusalem, assurent que Ste Madelaine suivit la Vierge & l'Apôtre Saint Jean à Ephèse, & qu'elle y mourut. Leur témoignage est confirmé par celui de Grégoire de Tours. Ce qui prouve que plus de cinq cens ans après ce prétendu voyage de Madelaine en Provence, les François ne se doutoient pas encore qu'elle y fût venue. Dans le huitième siècle, les Reliques de cette Sainte étoient honorées à Ephèse, où l'on

croyoit posséder son corps : c'est ce que Guillebaud, Evêque d'Aichstegten, nous apprend dans la Relation qu'il a publiée de ses voyages au Levant. Zonare assure que l'Empereur Léon, le Sage, fit transporter d'Ephèse à Constantinople le corps de Madelaine, & que c'est seulement dans le dixième siècle qu'on a commencé à débiter l'histoire de son voyage à Marseille. Ces autorités devoient tenir en suspens le P. de l'*Assomption* : il devoit au moins rapporter, & péser les témoignages pour & contre ; & c'est là qu'il falloit faire usage de *cette érudition profonde & variée* que l'auteur s'est engagé de répandre sur son ouvrage.

Le livre du Dominicain, digne d'une censure beaucoup plus sévère que la nôtre, n'a pas laissé de trouver des admirateurs en Portugal. Son frontispice est bigarré d'un grand nombre d'éloges en vers & en prose, en Portugais & en Latin. On y voit entr'autres pièces plusieurs Sonnets & un Echo. Cette coutume de se faire louer par ses amis à la tête d'un livre, n'est ni nouvelle, ni particulière aux Portugais. Elle étoit autre fois très-commune en France ; & la plupart de nos beaux esprits ambitionnoient ces éloges mendés, qu'ils pu-

bloient modestement à la tête de leurs  
 livres. Il y a environ un siècle qu'un goût  
 plus délicat & plus fin nous a corrigés de  
 cette vanité, & nos Auteurs ont renoncé  
 à ces éloges précisément dans le temps  
 qu'ils ont commencé à les mériter. Au  
 reste on ne peut être mieux servi à cet égard  
 que l'a été le P. de l'*Assomption*. Les per-  
 sonnes chargées d'examiner son ouvrage,  
 n'ont pas été les moins empressées à le  
 faire valoir, & ses censeurs mêmes sont  
 devenus ses panégyristes. On en va juger  
 par l'Approbaton suivante, que nous  
 croyons devoir insérer ici, soit à cause  
 de sa singularité, soit pour faire voir  
 jusqu'où les préventions de l'amitié peu-  
 vent aller. » La plume d'or du frère An-  
 » roine de l'*Assomption* étoit seule capa-  
 » ble d'écrire la Vie de l'incomparable  
 » Marie-Madelaine, ce phénix de péni-  
 » tence. C'étoit une entreprise bien digne  
 » de son vaste génie. Cette Héroïne eut  
 » pour théâtre de ses plus grandes actions  
 » un désert; la solitude fut son annaliste;  
 » les troncs d'arbres lui servirent d'im-  
 » primerie; leurs feuilles, de papier; les  
 » pierres des rochers, de lettres; le si-  
 » lence, d'imprimeur; & la grotte de vo-  
 » lume. Le vent, qui fait tomber les

» feuilles des arbres , déchira le papier ;  
» le temps qui renverse les troncs , brisa  
» l'imprimerie ; les pierres , qui se détachè-  
» rent des rochers , confondirent les let-  
» tres ; l'air agité troubla le silence , &  
» déconcerta l'imprimeur. La grotte retint  
» à la vérité les feuilles éparfes ; mais on  
» consulta inutilement ce volume : il  
» n'offroit que des échos confus. Enfin  
» cette admirable histoire n'étoit plus  
» consignée dans d'autres monumens que  
» dans les caractères brillans des étoiles ,  
» illustres témoins de la vie pénitente de  
» notre Sainte. Qui pouvoit donc écrire  
» *plus dignement* cette vie *qu'un Sçavant*  
» *du premier ordre* , familiarisé depuis  
» long-temps avec le commerce des  
» astres , &c. » Nous supprimons le reste  
de cette approbation qui contient plu-  
sieurs pages , & qu'on trouvera sans dou-  
te très-assortie au livre. L'Approbateur est  
un des chefs du tribunal de l'Inquisition ,  
juges ordinaires de tous les écrits qu'on  
imprime en Portugal. Il n'a rien trouvé  
de répréhensible dans celui-ci : l'auteur  
doit lui sçavoir gré de cette indulgence.



PENSEES DIVERSES

*De Mylord Georges Savill, Marquis d'Halifax, recueillies dans le London - Magazine des mois de Mai, Juillet, Août, Septembre, &c. 1751.*

---

CES Pensées, ou Observations ( comme elles sont appellées dans le Journal Anglois ) nous ont paru, à quelques-unes près, de la première force, & dignes d'entrer en comparaison avec les pensées de la Roche-foucault & les caractères de la Bruyère. Quel bon livre auroit fait Mylord Halifax, s'il s'étoit avisé d'en faire un? Jedis s'il s'en étoit avisé; car je n'appelle pas livres ces assemblages de pensées détachées qui ne forment point un discours suivi & conti-

nu, quelque volume qu'elles faissent; ce ne sont que des matériaux propres à faire des livres: mais aussi les fait-on bons avec de pareils matériaux; & il y en a tel parmi nous que le Public a très-bien accueilli, qui, exprimé pour en tirer l'extrait, ne rendroit peut-être pas autant de fucs qu'en contiennent les cinq ou six morceaux de Mylord d'Halifax, où les pensées étant contigues & pressées, le lecteur n'a point à esfuyer les préambules, les transitions & le remplissage, qui souvent font les deux tiers même d'un bon livre.

Il faut pourtant convenir que parmi ces pensées de Milord Halifax, il s'en trouve quelques-unes qui déparent les autres par un tour d'imagination ou froid, ou bizarre: comme lorsqu'il compare un grand amas de littérature sans jugement à un fusil chargé

de menu plomb, ou qu'il dit d'un ton sentencieux que *les têtes de certains hommes sont aussi légères que leurs chapeaux* : mais il y a cette commodité dans les ouvrages à pensées détachées, qu'on peut supprimer ce qui déplaît sans faire tort à ce qui reste; & c'est ce que nous avons fait, en avertissant pourtant que le retranchement n'a pas été d'un vingtième.

---

*Sur l'Argent.*

**S**I les hommes qui courent après l'argent, prenoient la peine de considérer combien il y a de choses qu'on n'acquiert pas par argent, ils en seroient sans doute moins avides. Je voudrois qu'ils fissent encore une autre réflexion, c'est que les choses qu'on achete avec de l'argent sont celles de toutes qui valent le moins.

On abuse si souvent de l'esprit & de l'argent, que j'oserois presque dire que

ce sont deux choses qui nuisent plus aux hommes, qu'elles ne leur servent.

C'est déjà une sottise que d'être orgueilleux : mais c'est le comble du ridicule que de l'être, parce qu'on est riche.

Ce ne sont pas les particuliers seulement qui sont trop de cas de l'argent : les Etats le prisent aussi trop. C'est presque un axiome en politique, que l'argent est le nerf de la guerre. Cette maxime s'appliqueroit mieux aux soldats. On ne fait qu'une armée nombreuse avec de l'argent ; mais dans une armée nombreuse les deux tiers sont des poltrons. Darius avoit plus d'argent qu'Alexandre ; & cependant ce fut Alexandre qui triompha.

Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont fort sujets à tout faire pour de l'argent.

*Sur la Littérature.*

Peu de Littérature nous égare, & beaucoup nous appésantit.

Beaucoup de lecture dont on ne fait pas faire usage, est un grand amas de bled, qui se gâte, faute d'être remué.

La lecture de la plûpart des hommes

ressemble à une garde-robe de vieux habits qui ne reverront jamais le jour.

Un sot sçavant ne fait qu'éteindre ses méprises dans des couleurs plus vives.

Un grand sçavoir sans principe ne sert qu'à *broder* des erreurs.

La lecture est pernicieuse aux esprits foibles : ils se tromperoient moins par l'instinct seul.

Si l'on mettoit dans un alambic tout le sçavoir des hommes érudits, il n'en distilleroit qu'une bien petite quantité d'essence ; mais il n'en distilleroit rien du tout, si c'étoit des érudits sans jugement.

*Sur la Cour.*

La Cour est une compagnie de mendiants bien élevés & bien vêtus.

A la Cour on se caresse & l'on se parle à l'oreille, sans qu'il y ait pourtant ni amitié, ni confiance.

Toutes les ruses échoueroient à la Cour par des contre-ruses, si ce n'est qu'on s'y occupe tant à tromper, qu'on n'a pas le temps de se mettre en garde contre tous les pièges.

Quiconque ne fait pas ramper n'a que faire à la Cour. On ne marche

droit sur ses pieds que dans ses terres.

Quand le Prince d'Orange monta sur le trône d'Angleterre, on vit dès le premier jour les mêmes courtisans dans son antichambre que sous le règne de Jacques II & dès le quatrième les mêmes flatteurs.

L'industrie des hommes s'épuise à briguer les charges; il ne leur en reste plus pour en remplir les devoirs.

Il n'y a pas deux créatures d'une espèce plus différente que l'est un homme qui sollicite une place, & le même homme après l'avoir obtenue.

Il y a des postes d'une influence si pernicieuses pour les mœurs & la vertu, qu'on se récrie lorsque quelqu'un les occupe sans que son cœur en soit gâté.

*Sur la Vanité. \**

Le train du monde n'est autre chose que la Vanité agissante sous diverses formes.

\* Toutes ces pensées sur la Vanité peuvent servir à expliquer, à étendre, à resserrer, ou à justifier celles de M. de Eça, & faire voir que l'on pense à Lisbonne comme à Londres sur le défaut le plus naturel à l'homme.

Les hommes se voyent quelquefois mal ; mais ils se regardent toujours.

La vanité ressemble à ces courriers vigoureux qui vont un beau pas tant qu'on leur tient la bride haute ; mais qui , dès qu'on la lâche , deviennent fougueux , & ne font plus que bondir.

La Vanité peut se souffrir dans le train & l'équipage d'un homme de distinction ; mais il ne faut pas qu'elle soit assise à sa table.

Les talens des hommes resteroient ensevelis comme l'or dans la mine , si un peu de vanité ne les forçoit à se montrer.

Ne dissimulons pas le vrai motif qui nous porte aux sciences : C'est moins le désir de sçavoir, que l'ambition de paroître savans. La vanité tient trop de place dans notre ame , pour qu'aucune autre passion puisse prédominer sur elle. Mais elle a un malheur qui lui est particulièrement attaché ; c'est de manquer souvent son but , précisément par trop d'empressement à y arriver ; comme il arrive spécialement à ceux qui visent à la réputation de savans.

Notre orgueil nous exagère les forces

& l'étendue de notre génie, & nous promettons bien au-delà de ce que nous pouvons effectuer. Mais nous voulons approfondir des matières, dont les élémens mêmes passent notre intelligence. Nous voulons enseigner aux autres ce que nous ne sçavons pas nous-mêmes, & instruire quand nous devrions apprendre.

C'est souvent aussi par vanité que nous nous jettons dans des affaires embarrassantes, auxquelles nous sacrifions notre fortune & notre repos.

C'est même par vanité qu'on fait le panégyrique d'autrui. On loue pour être loué.

Nous rougirions souvent de nous-mêmes, si nous sçavions le peu de cas que les autres font de nous : mais la vanité nous rend le service ( bon ou mauvais ) de nous le cacher. Quand elle nous a mis son bandeau, nous ne voyons pas même l'évidence.

La vanité ne sçauroit être amie de la vérité, parce que celle-ci la réprime.

Il ne faut pourtant pas rompre avec la vanité jusqu'au point de ne vouloir pas s'en aider dans de grandes entreprises. Tempérée par la prudence, elle porte au grand : ce n'est que quand on la laisse régner

régner seule qu'elle attire des mépris, & fait commettre des extravagances.

On peut faire mauvais usage des plus excellentes choses, & bon usage des plus méchantes.

Il y a, à-peu-près, pareil nombre d'orgueilleux gonflés par la vanité, & d'autres remués par l'intérêt : mais on est encore plus souvent dupe de la vanité que de l'intérêt.

Le désir de survivre à soi-même dans la mémoire des hommes, est un désir en soi très-ridicule & très-frivole : mais c'est en même-temps une illusion très-honnête & très-utile au monde.

Le Blason est une de ces folies, qu'il y a de l'inconvénient à trop mépriser.

*Sur le Gouvernement d'un Etat.*

Une suite d'administration toujours bonne, une succession de Ministres éclairés & habiles rendent de jour en jour le gouvernement absolu, sans qu'on paroisse y prétendre, & peut-être même sans qu'on y ait prétendu.

Un bon Gouvernement n'est pas celui qui n'a aucun inconvénient ; car le plus parfait en a toujours ; mais celui qui en

*Septembre.*

*I*

a le moins, ou qui n'en a que de supportables.

L'intérêt du Gouvernement & des sujets est en effet le même. Quiconque, d'une part ou d'autre, divise en deux cet intérêt simple, le conçoit mal & y préjudicie. J'ose même dire que plus l'une des deux parties blesse l'autre, plus il se mine & se détruit lui-même.

Un bon Gouvernement offense autant de monde qu'un mauvais; car on ne sçauroit bien gouverner sans mécontenter beaucoup de gens.

De la façon que les hommes sont constitués par la nature, c'est une tâche pénible pour ceux qui les gouvernent, que de les contenir dans leur devoir.

C'est une Galère à mener, où il faut châtier les forçats & les matelots, pour en tirer le service qu'ils doivent au vaisseau.

Le dérèglement d'un état ressemble au débordement d'un grand fleuve. Celui-ci submerge tout ce qu'il rencontre de pesant; mais les choses légères surnagent & restent sur la surface.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit. C'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal. Une nation est une masse de pâte, dont

le gouvernement fait des pains bons ou mauvais, suivant qu'il la pétrit bien ou mal.

C'est un bonheur pour une nation que les sciences, les arts & le commerce y fleurissent; c'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si aisé à conduire que des hommes sages & éclairés; mais aussi rien ne hait tant qu'eux l'esclavage & la servitude. Donnez des peuples philosophes aux Monarques, gardez les brutes pour les despotes; Voilà les sujet qu'il leur faut.

De tous les Gouvernemens, le militaire est celui où le luxe est moins dangereux. Les travaux de la guerre non-seulement excusent, mais exigent des délassemens & des plaisirs. Dans tout autre Gouvernement, le luxe n'est qu'une habitude de dépenses frivoles & de folles dissipations, dont les conséquences sont pernicieuses à une Nation.



---

*Las vidas de los Estatuarios Espanoles, por D. Antonio Palomino Velasco. Londres, 1747.*

Vies des Sculpteurs Espagnols ;  
par D. Antonio Palomino Velasco Londres, 1747.

---

L'OUVRAGE que nous analysons a dû être d'une exécution très-difficile. Dom Vélasco en est cependant venu très-heureusement à bout. Quel courage ne donnent point à un Ecrivain, l'envie de faire honneur à sa patrie & le plaisir de célébrer ses concitoyens ? Comme les hommes Illustres ; en quel que genre que ce soit, le font du monde entier, on ne sera point surpris d'entendre des François exalter le mérite des Sculpteurs Espagnols.

» L'Ecole Espagnole, dit l'Auteur,  
» est peu connue des autres Européens ;  
» mon dessein est de la présenter aux  
» amateurs, & de leur prouver qu'elle

» mérite leur attention. Les détails que je  
 » leur ferai leur donneront une idée rai-  
 » sonnable des richesses de l'Espagne en  
 » Peinture & en Sculpture. Mon plan  
 » dans cet ouvrage est bien simple ; tout  
 » ce que je m'y propose est de donner  
 » une description sans fard des morceaux  
 » capables d'établir la renommée des  
 » Maîtres dont ce Royaume se fait hon-  
 » neur , depuis 200 ans sans inter-  
 » ruption. Le principe , le progrès , la  
 » perfection de ces Arts dans ma patrie ,  
 » voilà ce que je veux faire connoître  
 » au reste de l'Europe , voilà mon ob-  
 » jet ; je désire le remplir.

*Torrigiano Torrigiani.*

Il naquit à Florence , & commença  
 à se faire une réputation par les ou-  
 vrages qu'il laissa dans le Palais de *Tor-  
 re-Borgia* à Rome. Animé par l'émula-  
 tion , peut-être par la rivalité , il enri-  
 chit l'Angleterre de plusieurs morceaux  
 en Bronze , en Marbre & en Pierre. L'Es-  
 pagne est parsemée de côté & d'autre de  
 ses ouvrages. Grenade possède un bas-re-  
 lief que l'on voit à la porte de la Tour ,  
 & une statue de la Charité avec un *Ecco*

*Homo* qui sont dans la Chapelle Royale; il y a à Cordoue plusieurs bas-reliefs de lui. On voit à Séville un Crucifix de terre, que tous les curieux vont admirer dans le Couvent des Hiéronimites, aussi bien qu'un Saint Jérôme & un Saint Léon. L'Inquisition de cette Ville lui fit son procès pour avoir mis en pieces une statue de la Vierge qu'il avoit faite; ce fut dans un moment de colère bien excusable qu'il commit un délit si grave aux yeux des Inquisiteurs. Un Grand d'Espagne, incapable sans doute de connoître le prix des talens, ne lui offrit que trente ducats d'un morceau qui valoit pour le moins dix fois autant. L'Ouvrier fut indigné du vil prix que l'on mettoit à son temps & à son talent, il déchargea son indignation sur son propre ouvrage; mais parce que c'étoit une statue de la Vierge il fut condamné au feu; ce célèbre Artiste aima mieux mourir de faim que de périr dans les flammes; & il expira effectivement d'inanition trois jours avant celui marqué pour son supplice en 1522. On voit encore à Séville, & même on y révere, sur tout parmi les Peintres, la tête & un des bras de la statue qui fut si funeste à son auteur.

## ALONZO BERRUGETE.

Grand Peintre, Sculpteur & Architecte, natif de *Paredes de Nava*, & élève de Michel Ange à Florence. Il fut Peintre de Charles V. & s'appliqua à Rome à étudier les antiquités, principalement les statues. L'Autel de Saint Benoît le Royal à Valladolid, & celui de la *Mejorada*, commencèrent sa réputation. Son chef-d'œuvre est un Mont Thabor derrière le Chœur dans l'Eglise de Toléde, & des bas-reliefs représentans des sujets de l'Histoire Sainte. On voit encore dans cette Ville la Sainte Leocadie à la porte *Del Cambron*, & le Saint Eugene de la *Visagra*. C'est à ce fameux Artiste que l'Espagne doit l'extinction de ce goût barbare & inculte, qu'elle avoit dans les trois Arts; il mourut en 1543.

## GASPAR BECERRA;

Il naquit à Baeza en Andalousie: il avoit pris des leçons de Michel Ange & de Raphael d'Urbain à Rome; il fixa son goût sur les bas-reliefs & les sta-

tues antiques ; sur cette étude , il se forma une manière plus délicate que Berrugete ; ses figures étoient plus arrondies & d'un contour plus galant : il avoit de grandes connoissances en Anatomie ; & l'on voit aujourd'hui avec plaisir plusieurs morceaux en ce genre de sa main. C'est de lui que sont les desseins des Tables Anatomiques de *Valverde*. Il est l'Auteur du Maître Autel de l'Eglise Cathédrale d'Ustorga , & de celui des Dames déchauffées de cette même Ville. Dans le Monastère de Saint Jérôme à Zamora on voit une statue d'un Christ mort sur la Croix , qu'on doit sans contredit regarder comme un chef-d'œuvre de *Becerra* & de l'Art. La statue de notre Dame de *la Soledad*, faite par ordre de la Reine d'Espagne, Elisabeth de Valois ( dite de la Paix , ) a fixé l'attention de tous les curieux , & a mérité une célèbre description par D. Antoine de Arcos dans l'Histoire de l'Image de notre Dame de *la Soledad*. Cette statue fut faite pour un Couvent de l'Ordre de Saint François de Paule. Il en avoit fait déjà deux, sans les terminer n'en étant pas content. Avant de commencer la troisième, il rêva qu'un Phantôme, dont il ne dis-

tinguoit précisément aucun trait, lui parloit ; il entendit cependant ce que ce Phantôme lui disoit, sans en perdre un mot : Leve toi, lui disoit-il, & de ce tronc informe qui brûle dans ton foyer, ébauche ton idée, tu rempliras ton intention, & satisferas ton genie sur la statue que tu veux faire. Il se leva, retira le morceau de bois du brasier, l'éteignit bien vite & en fit la statue de Notre-Dame de la paix. Il la présenta à la Reine qui, à la première vue ne put s'empêcher de se récrier sur l'air divin qui régnoit dans cette figure, & sur l'expression de beauté, de douleur, d'affection, de tendresse, & de constance qui s'y remarquoit. Le Palais de Madrid est rempli de morceaux afresque de Bécerra. Burgos & Salamanque possèdent aussi des ouvrages de cet habile Sculpteur. Il mourut dans cette dernière Ville en 1570, à l'âge de 50. ans.

*Dominique Beltran, de la Compagnie  
de Jesus.*

Né à *Victoria*, & fort répandu dans le monde. Son goût naturel le porta à

l'étude de la Sculpture & de l'Architecture ; il en puisa les principes en Italie , où il demeura quelque temps. Les statues qu'il a laissées sont toujours admirées , & principalement celle qui représente un Christ crucifié, dans le Collège Impérial à Madrid, une autre dans la Chapelle du très-saint Christ , & une troisième à la Congrégation des Avocats : celle-ci semble être de Michel-Ange , & laisse les connoisseurs en balance , aussi bien qu'une quatrième qui décore le Maître Autel du Collège d' *Alcala de Henarès*. Tous ces ouvrages sont sans contredit comptés parmi les chefs-d'œuvres de cet Art. Dominique Beltrán mourut en 1590 , déjà avancé en âge.

*Jean-Baptiste Monnegro, ou Jean Baptiste de Tolède.*

Né à Madrid , fameux Sculpteur , grand Architecte & disciple de Berrugete. Il alla à Rome , où ses ouvrages lui méritèrent le surnom de *sublime Espagnol*. La plus grande partie de Saint Pierre est de son exécution. Sa réputation généralement répandue , attira l'attention de Philippe II , qui l'appella à sa Cour , pour l'entreprise de

magnifique projet de San Lorenzo de l'Escorial, dont il forma le plan & exécuta le modèle. (a) On y voit sept superbes statues qui représentent l'une San Lorenzo, qui est au milieu, & les six autres des figures de Rois. Ces sept statues forment la façade de ce merveilleux Edifice; elles sont d'une taille si prodigieuse qu'avec leur piedestal elles ont 17 pieds de hauteur; elles suffiroient assurément pour assurer l'immortalité à leur auteur; mais il est encore l'auteur des quatre Evangelistes qui sont placés autour de la fontaine du grand Cloître, & qui sont de Marbre. Il est mort en 1590, dans un âge avancé.

*Jean de Arse Villa - Fano, Orfèvre,  
Sculpteur & Architecte.*

La Ville de Léon en Espagne se fait

(a) Il y a des contestations sur l'auteur du plan de l'Escorial. Chaque nation se fait gloire de s'en approprier l'inventeur. Les François nomment & mettent sur les rangs un certain Louis de Foix, Architecte & Ingénieur, qui a la vérité conduit l'ouvrage, mais qui n'est point auteur du dessein: c'est ce même Louis de Foix qui donna le Plan & fit exécuter le fanal de la Tour de Cordouan & qui boucha le canal de l'Adour près de Bayonne. On peut voir l'histoire de France & celle d'Espagne.

honneur de lui avoir donné la naissance. La custode de l'Eglise de Séville, celle de Saint Paul de Burgos & celle de Avila sont ses ouvrages. Il a enrichi le public d'un sçavant ouvrage sur les différentes mesures, où il traite de la Symétrie, de l'Anatomie, & des cinq ordres d'Architecture. Il naquit en 1524 & mourut à Madrid en 1595.

*Les Frères Jean & François Pérolas.*

Ils naquirent à *Almagro*, & excellèrent en Peinture, Sculpture & Architecture; leurs ouvrages ne déshonorèrent pas les leçons du divin Michel-Ange, du Bergamasque & de Bécerra. Le Palais *del Viso* est rempli de leurs productions. On en voit aussi dans la Ville-neuve *de los Infantes*. Ils aiderent aussi le célèbre Antoine Mohédano, dans les Peintures de la nef & du Sanctuaire de l'Eglise de Cordoue; ils fleurirent en 1600.

*Pompéio Léoni.*

Le mérite & la réputation de cet Artiste le firent tirer d'Italie par Philippe

II. Il étoit le plus habile homme de son siècle, de l'aveu des connoisseurs. il à laissé des preuves nombreuses de son habileté dans toutes les statues que l'on a de sa composition en différentes matières, sur tout dans celles des Apôtres du Maître Autel de l'Escorial & dans les autres figures en Bronze, dorées d'or moulu, plus grandes que le naturel; elles sont au nombre de quinze; enfin dans les statues qui composent les deux tombeaux Royaux & dans toute celles qui décorent la grande Eglise de l'Escorial & qui sont ou de Bronze ou de Marbre, ou du moins de Pierre dure. Il ne faut pas oublier le célèbre crucifix du grand Autel & qu'on appelle *le Christ de Pompeo* celui de marbre est de Benvenuto Cellini. Le grand Duc de Toscane en fit présent au Roi, regardant ce présent comme un don digne de la grandeur de deux grands Princes. Pompeo retourna en Italie & y mourut vers l'an 1600.

*Paul Cespédes.*

Cordoue se fait honneur d'être la patrie d'un aussi excellent homme. Il

fut habile Sculpteur , Peintre sublime ; grand Philosophe, Architecte, & Antiquaire. Il parloit toutes les langues de l'Europe, & scavoit particulièrement le Latin, le Grec, l'Hebreu & l'Arabe. Il étoit fort bon Poëte & amateur de la Litterature ; il a composé différens discours où l'on reconnoit son goût & sa justesse. Il voyagea deux fois en Italie, & deux fois à Rome ; il étudia d'après les chefs-d'œuvres du divin Michel-Ange, & le prit pour modèle en Sculpture, en Peinture & en Architecture. Il fit dans cette Ville une statue en Marbre de Sénèque son compatriote, qui sert d'étude à tous les plus fameux Peintres. Il étoit lié de la plus intime amitié avec *Frédéric Zucaro*. De retour dans sa patrie, il remplit Séville & les autres Villes de l'Andalousie de ses merveilleuses compositions. Sur-tout il en enrichit Cordoüe. On y voit dans la grande Eglise une cène où le génie du Peintre est dignement développé : chaque tête d'Apôtre à un différent caractère de sainteté & de zèle ; celle du Christ un caractère d'une beauté & d'une grandeur divine ; & celle de Judas un caractère de trahison & de noirceur. Dans la même Eglise, on voit un Ta-

bleau égal à celui-là, qui représente Saint Jean-Baptiste & Saint André, contemplant une gloire dans laquelle sont Sainte Anne, la Vierge & l'enfant Jesus. Il y a aussi deux Tableaux de l'histoire de Tobie. Dans le Couvent de Sainte Claire, on admire le Tableau des onze mille Vierges, dont la composition est d'une singulière beauté & d'une admirable harmonie. Il y a encore plusieurs Tableaux de Cespèdes dans l'Eglise du Collège de Sainte Catherine, de la Compagnie de Jesus. Ils font l'admiration des amateurs, & sur-tout l'enterrement de Sainte Catherine Martyre, avec une gloire où est le Christ, la Vierge & Saint Jean-Baptiste. Les ouvrages de ce grand homme répandirent sa réputation dans toute l'Italie, qui sembloit jalouse que l'Espagne possédât un si rare trésor. Enfin il fut exact dans ses desseins, correct dans ses positions Anatomiques, hardi dans l'expression, ferme dans la dégradation en couleurs & dans l'intelligence du clair obscur, attentif dans la perspective, gracieux dans ses contours & dans ses physionomies, & admirable dans son coloris & son relief. Son faire monroit l'estime particulière qu'il avoit faite du

grand *Corrego*. Il mourut à Cordoüe en 1608, âgé d'environ 70. ans.

*Jean de Juni & Grégoire Hernandez.*

Ils fleurirent à Valladolid sous le règne de Philippe III. On dit que Jean de Juni étoit d'origine Flamande, & qu'il apprit à Rome l'art de la Sculpture dans l'école de Michel-Ange. On voit de sa main, dans la Cathédrale de Ségovie, une Médaille en relief représentant la sépulture de Jesus-Christ; les figures sont de grandeur naturelle. Tous les connoisseurs qui voyent ce morceau avouent qu'il égale tout ce qu'on peut voir de plus achevé de Michel-Ange. Valladolid & Salamanque sont remplis de ses ouvrages. Grégoire Hernandez naquit dans le Royaume de Galice. Il y a à Madrid, dans le Couvent des PP. Deschauffés de la Merci, une statue de Saint Raimond de grandeur naturelle, & une de Jesus-Christ au tombeau. Ces deux fameux Sculpteurs ont développé toute la sublimité de leur génie dans les différentes parties de la passion, qu'ils ont exécutées à Valladolid; les Artistes qui en font exprès le voyage pour examiner ces

chef-d'œuvres, avouent tous unanimement que c'est-là la première merveille de l'Espagne. L'un & l'autre se sont égaux dans le degré qu'ils traitoient. Dans l'Eglise de saint Martin de cette même capitale, il y a une descente de Croix de Jean de Juni. Grégoire de Hernandez a décoré le Collège de la Compagnie de Jésus à Valladolid de trois statues, Saint Ignace, Saint François Xavier, & Saint François de Borgia. Les statues qui environnent le maître-Autel de l'Eglise de Sainte Catherine, ainsi que les fameux bas-reliefs qui attirent chaque jour l'admiration de tous les connoisseurs, sont de lui. Il y a aussi un Baptême de Saint Jean-Baptiste dans le Couvent des Carmes Déchaussés; & dans celui des Carmes Chaussés, l'histoire de la Vierge Marie donnant le scapulaire à Saint Simon d'Estoch; une image de la Vierge, une de Sainte Thérèse & quatre Anges aux quatre angles de la principale Chapelle. Toutes ces figures sont si admirablement terminées, que ce n'est pas trop dire que l'enthousiasme saisit en les regardant. Ces deux illustres Sculpteurs moururent à Valladolid vers 1614 & âgés environ de 60 ans.

*Dominique le Grec, Sculpteur, Peintre  
& Architecte.*

Il étoit Grec de nation, & élève pour la Peinture du fameux Titien qu'il imita de façon qu'il a souvent fait prendre le change, & mis les connoisseurs en défaut. Piqué des effets de ce rapport de pinceau, pour n'être pas même confondu avec le plus grand maître, il changea de manière : mais son coloris irrégulier & son dessein extravagant le firent bientôt oublier en cette partie ; les beaux tableaux du maître-Autel du Collège de Marie d'Arragon à Madrid sont une preuve & un monument de sa première façon de peindre. Il y a aussi dans cette Ville quelques morceaux de sculpture de cet habile homme. On voit à Tolède quelques-uns de ses ouvrages en peintures, entr'autres un Crucifix qui est dans la grande sacristie de l'Eglise ; il n'y a point de termes pour en faire l'éloge. Il suffit de dire qu'on y voit des têtes qui semblent être le faire du Titien. On voit aussi dans cette même Eglise le tableau de l'Apostolat. Ce qui établit avec éclat la réputation fut la Sépulture du

Comte de Orgaz Don Gonçalo Ruiz de Tolède, par les mains de S. Augustin & de S. Etienne. Ce tableau est dans l'Eglise Paroissiale de S. Thomas. Dans la Maison Professe des Jesuites de la même ville il y a ce même tableau, mais sans gloire : il est certain que l'un des deux est du Titien ; mais aucun connoisseur n'a encore décidé lequel des deux. Dans le Couvent de la Reine des Religieuses de la Congrégation Hiéronimite, il y a un Christ en croix de grandeur naturelle, avec deux figures au bas, l'une d'un Prêtre à la droite, l'autre d'un Laïque à la gauche : c'est sans contredit un des morceaux les plus finis de Dominique le Grec, & surtout dans les deux figures de droite & de gauche, qui ont, comme je le répète encore, le faire du Titien d'une façon surprenante. Dans la Sacristie du Collège de Atocha, il y a un Christ ressuscité de grandeur naturelle, qui est un chef-d'œuvre. Au maître-Autel de l'Eglise de Bayone en Espagne près de *Cimpozuelos*, on voit la suite de la vie de la Madelaine si merveilleusement terminée, que le Cardinal Porto Carrero l'ayant vue, offrit à cette Eglise cinq mille écus pour ces tableaux, &

d'en faire replacer d'autres de la composition de Lucas Jordan ; il fut refusé. Dans un Couvent & dans un Hôpital de Tolède il y a beaucoup de ses ouvrages. Nous voyons dans l'Escorial un petit tableau du jugement dernier ; il est placé dans une Chapelle de la Vierge qui est sur le passage de la sacristie à l'Eglise. Non-seulement Dominique fut un grand Artiste ; mais aussi un profond Philosophe ; & un génie vif & saillant. Il écrivit sur la Sculpture , la Peinture & l'Architecture ; car il étoit aussi sçavant Architecte que renommé dans les deux autres arts. Toute l'Eglise, les tableaux, les statues du Couvent des Religieuses de Saint Dominique l'ancien à Tolède, sont de sa composition & sont tous les jours admirés, aussi bien que l'Eglise, les tableaux & les statues de Notre-Dame de la Charité à *Illescas*. Dans ce temps, un Receveur des impôts le voulut contraindre à payer les droits royaux ; Dominique plaida sa cause, la défendit lui-même avec tant de chaleur & d'esprit, qu'il vainquit en faveur des Arts ; ce fut l'an 1600. & tous les Artistes lui ont cette éternelle obligation d'avoir été le premier à soutenir les droits d'immu-

nité dûs aux Arts libéraux. C'est du jugement de son procès, que sont venus les réglemens de franchise en leur faveur. François *Sachece*, dans son livre sur la Peinture, s'étend beaucoup sur le chagrin que devoient causer à Dominique les succès de Michel-Ange, surtout après qu'il eut pris le parti de quitter la manière du Titien. Cet Auteur dit que Dominique étoit si grand travailleur, qu'il lui avoit montré une grande armoire pleine de petits modèles en terre, & un grand carton plein de desseins de tous les ouvrages qu'il avoit exécutés pendant sa vie. Il mourut à Tolède, en 1625, âgé de 77 ans.

*Jean-Antoine Ceroni.*

Il étoit de Milan ; il fut appelé par Philippe IV à sa Cour, pour exécuter des anges en bronze, pour le nouveau Panthéon de l'Escorial ; dans ce même-temps il exécuta le grand portail de saint Etienne de Salamanque. Il mourut à Madrid en 1641. âgé de 61 ans.

*Jean Martinez Montanex.*

Né & élevé à Séville ; on compte particulièrement parmi ses ouvrages une statue d'Herménegilde , & une Immaculée Conception qui se voyent dans l'Eglise de cette ville. On y voit aussi un Christ avec les instrumens de la Passion , dans le Couvent royal de la Merci ; ce Christ à son côté tient la croix , & il a un caractère si douloureux qu'il arrache des sentimens de dévotion & même des larmes aux cœurs les plus endurcis. Dans la Chapelle de Monferrat du Couvent royal de Saint Paul de cette ville , il y a un Calvaire de la composition de *Montanex* , dont les figures sont de proportion naturelle , où le Christ parle au bon Larron. Dans le royal Monastère de la chartreuse *de las Cuevas* , il y a deux statues de Saint Jean, derrière le Chœur. On regarde toujours avec admiration dans *saint Isidore del campo* , un Saint Jérôme en pénitence. Ces différens ouvrages , & beaucoup d'autres répandus dans l'Espagne , lui ont mérité l'applaudissement des Artistes les plus fameux d'Italie. Il mourut à Séville en 1640, fort avancé en âge.

*Jérôme Hernandez.*

Il naquit à Séville , & fit son unique étude de la Sculpture. On voit de ses admirables compositions dans les Eglises de cette ville ; principalement un Christ ressuscité dans l'église de Saint Paul. Il devint ensuite un grand Architecte , & un si grand dessinateur , que quelque sujet qui se présentâ à ses yeux , il en formoit un dessein fini sur le champ avec son crayon que jamais il ne manquoit à porter sur soi. Il mourut à Séville en 1646 , âgé de 60 ans.

*Dominique de la Rioja, Manuel de Contreras , & Jean de Vejarano.*

Sous le règne de Philippe I V. Dominique de la Rioja excelloit dans la Sculpture ; il étoit natif de Madrid. Il y a une statue de Saint Pierre dans l'église de *Saint Martin* de cette ville , qui est un chef-d'œuvre pour tous les connoisseurs. Vis-à-vis cette statue , il y en a une de Saint Lazare faite par son élève , Manuel de Contreras , qu'on peut compter parmi les plus belles choses que possède l'Espa-

gne. Le Maître & le Disciple furent rivaux entr'eux dans l'entreprise & l'exécution des statues de bronze du Palais de Madrid, dans le temps de Vélasquez. Pour Jean de Véjarano, il fut aussi un très-habile Sculpteur, comme le prouve le petit nombre de ses ouvrages dans ce genre. Ils moururent en 1656, ou environ.

*Michel & Jérôme Garcia, Peintres & Sculpteurs.*

Ils étoient Frères jumeaux, nés en Grenade. L'un se signaloit dans les figures de bosse, l'autre dans la Peinture & le coloris. Leurs ouvrages se sont repandus dans la ville & le Royaume de Grenade; l'on n'a cependant aucune notice particulière & distinctive des ouvrages de leur composition. Ils fleurirent dans le temps de Philippe IV.

*Josepb de Arfe.*

Il naquit à Séville, où il reçut son éducation & prit ses premiers principes dans son art. Il passa à Rome pour se perfectionner. Quelques années après il re-  
vint

vint dans sa patrie, où dans le grand nombre de statues de sa composition, il s'est particulièrement immortalisé par des figures d'argent, qui sont dans la custode de l'Eglise de cette ville. Rien ne prouve plus la force & l'élevation de son génie que les statues des Evangelistes & des Docteurs de l'Eglise, qu'on voit en marbre dans la chapelle du Suaire de cette même Eglise, figures de plus de 20 pieds de hauteur. Il mourut à Séville en 1666, à l'âge de 63 ans.

*Manuel Percira.*

Il étoit noble Portugais & excellent Sculpteur, comme le prouvent les différentes statues qu'on voit de lui dans Madrid; & sur-tout la statue du Christ du pardon, dans le couvent des Dominicains du Rosaire. Ayant presque perdu la vue, il exécuta le modèle de la statue de Saint Jean de Dieu, qu'on voit au portail du cloître de ce même Couvent; & par le seul tact, il conduisit l'exécution de la statue en pierre: ce fut Manuel Delgado, son Elève & Sculpteur d'un mérite décidé, qui l'exécuta; & il est certain que c'est une très-belle figure. Le Saint Bruno

*Septembre.*

*K*

de pierre qui est à la porte du parloir de la Chartreuse, est de Percira; aussi bien que le Saint Isidore de pierre, qui est sur la porte de sa Chapelle, & les statues qui environnent la Châsse qui renferme le corps de ce Saint; enfin, la célèbre statue de pierre du glorieux Patriarche Saint Benoit, qu'on voit au couvent de Saint Martin. Toutes ses compositions sont des panegyriques muets & immortels de ce célèbre Artiste. Il y a encore un grand nombre de ses ouvrages à Alcalé de Hénarès, aussi bien que dans l'Eglise des Religieuses Bernardines, & dans le grand Collège. Il mourut en 1667, à l'âge de 63 ans.

*Jean Sanchez Barba.*

Il naquit dans les montages de Burgos, & devint un fameux Sculpteur. Il passa à Madrid, où il fit paroître son génie dans les ouvrages qu'on voit encore avec admiration dans l'Eglise du couvent des Carmes chauffés, dans la Paroisse de Sainte Croix, & dans le couvent de la Merci; sur-tout le Christ à l'agonie, objet de vénération, dans le couvent des Pères Agonisans, parce que dans la disposition

de la figure, on n'a jamais rien vû qui peignit si naturellement les derniers efforts d'un corps expirant, & les *affres* pénibles de la mort. Il mourut en 1670, à l'âge de 55 ans.

*Dom Sébastien de Herrera Bannévo,*  
*Sculpteur, Peintre & Achitecte.*

Né & élevé à Madrid, il y puisa les principes & suivit les leçons de D. Antoine Herrera son père, qui fut un excellent Sculpteur, comme le prouvent évidemment l'Ange & les autres figures qui couronnent la porte de la prison royale de cette ville. Pour se former & connoître différents goûts, Sébastien entra dans l'école d'Alonse Cano, plus pour l'imitation que pour les règles. Il suivit ce grand homme à la trace, & bien-tôt il devint un Sculpteur, un Peintre & un Architecte consommé. Les compositions de ces trois genres qu'il a laissées à Madrid, le firent regarder comme l'homme unique de son siècle. En tableaux, on voit avec admiration, le Triomphe de Saint Augustin dans la grande chapelle du couvent des Récollets-Augustins; le Saint Jean Bon & le Saint Guillaume du

même ordre , deux statues qui sont aux deux côtés de ce tableau , sont d'Eugene Guerra , & sont des chefs-d'œuvres de l'Art. Le tableau de Marie & de Joseph , qu'on voit à l'autel de la chapelle de Jesus dans l'église du Collège impérial , est encore de Sébastien , aussi bien que celui de la naissance de la Vierge dans l'église de Saint Jérôme ; & celui du martyr de Saint Laurent , ( tableau que possède un amateur ) dont le faire semble être du Titien , du Tintoret & de Paul Véronèse : l'esprit des manières de ces trois grands hommes s'y trouve par-tout. Tous les Peintres & les Sculpteurs connoissent une figure du Christ attaché à la colonne , & avoient que jamais Michel Ange , ni qui que ce soit de cette première célébrité , n'auroit pû faire mieux. Sébastien mourut à Madrid , à 60 ans , en 1671.

*Alonse Cano , Sculpteur , Peintre & Architecte.*

Il nacquit à Grenade l'an 1600. Il prit les principes d'Architecture de son père Michel Cano. Ensuite il s'appliqua à la Peinture , sous les leçons de François Pacheco de Séville , où il resta huit mois

à dessiner ; de là il passa dans l'école de Jean del Castillo ( ou selon d'autres , de Herrera le vieil' ) . Il y exécuta différens ouvrages publics pour la ville de Séville. A peine avoit-il atteint 24 ans , qu'il fit , pour le maître Autel de la grande Eglise de la ville de Nébrija , trois statues de grandeur au-dessus de la naturelle , l'une de la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras , les deux autres de Saint Pierre & de Saint Paul : il exécuta son entreprise avec tant de succès , que quiconque voit cette composition est obligé d'être dans l'étonnement & la surprise ; surtout la figure sublime & vraiment céleste de la Vierge se répandit si unanimement parmi les Artistes , que des Sculpteurs de différentes nations venoient la copier en petit , pour l'exécuter en grand , chacun dans sa Patrie. Le Christ crucifié qu'il fit pour la même Eglise n'est pas moins admirable. Son protecteur , le Duc de Olivarés , le fit venir à la cour de Madrid ; il lui fit avoir la place de Grand Maître des ouvrages de Peinture , Sculpture & Architecture pour S. M. Catholique. Cano donna le plan du couvent de Saint Gilles. Il fut décoré , outre sa qualité de Peintre du Roi , de celle de maître du Prince

Dom Baltasar Carlos d'Autriche. Parmi les tableaux de sa composition qui sont ou publics, ou particuliers, on voit avec un plaisir toujours vif & nouveau celui du miracle de Saint Isidore, dans l'Eglise paroissiale de sainte Marie; ce tableau est fait avec tant de force de composition, tant d'exactitude de dessein, & tant de feu dans le coloris, qu'il peut passer lui-même pour un miracle. On admire aussi le tableau de Saint François avec l'Ange; il est dans l'Eglise paroissiale de Saint Jacques. Son bon Pasteur, sa Sainte Catherine, son Incarnation, son Christ nud sur le Calvaire, environné de la Vierge, de Saint Jean & de la Madelaine, sont si bien exécutés qu'on croiroit ces ouvrages du Corrège. On voit aussi à Tolède un Saint Bernard; à Alcalá Dessénarés un Saint François recevant les Stigmates sur le mont Albrene. La moindre estampe, le moindre dessein échauffoit l'imagination de Cano & lui fournissoit les plus hautes idées. Il retourna à Madrid où il développa toute l'étendue de son genie, par les magnifiques ouvrages qu'il y a laissés. Il passa à Grenade, où il fit pour le grand Autel de l'Eglise, une statue de pierre, représentant l'Immaculée

Conception ; elle étoit si divinement exécutée que plusieurs fois un Seigneur Génois en a offert quatre mille doublons, & a toujours été refusé. Il conduisit l'édifice de la grande Chapelle du couvent des Religieuses de la ville de Grenade. Les statues qu'on y voit sont faites sur les desseins & les modèles de Cano. Il laissa aussi dans le couvent des Franciscains déchaussés du Faubourg de cette ville, quelques tableaux qui ne font que soutenir de plus en plus la haute vénération de sa mémoire. Il y a à Malaga quelques unes de ses compositions ; de retour à Grenade, il travailla en Peinture & en Sculpture pour quelques particuliers. Sa facilité pour le dessein étoit si prodigieuse, qu'on a trouvé chez lui une quantité immense de desseins. Ce grand Homme mérite sans contredit l'immortelle mémoire dont il jouit ; le premier dans les trois Arts qu'il exerçoit avec tant d'honneur, il fut encore grand Mathématicien. Il a formé beaucoup d'élèves : les plus illustres sont Pedro Ména en Sculpture ; & Jean Nino, De Pedro Atanasio, & Liézar en Peinture. Il mourut à Grenade, en 1676, âgé de 76 ans.

*Don Jean de Révengo,*

Natif de Saragosse & d'une des meilleures familles & des plus nobles. Il passa sa jeunesse en Italie, & mérita par ses travaux le grand nom qu'il s'est acquis. Jamais il ne voulut s'annoncer comme professeur en Sculpture, il ne prit que le titre d'amateur : mais il s'occupoit à faire une infinité d'ouvrages terminés avec la dernière délicatesse, dont il faisoit présent à ses amis. Il exécuta des morceaux en cire qui mettent l'œil en défaut tant ils imitent la nature. Animé par quelques-uns de ses amis, il fit la fameuse statue de la Vierge qu'on voit sur la porte de la *Lonja*, au couvent des Anges des Religieuses Franciscaines à Madrid. Il termina ce chef-d'œuvres avec un goût & une intelligence si supérieure, que ce seul ouvrage rend son nom immortel. Il mourut en 1684, âgé environ de 70 à 71 ans.

*Manuel Gutierrez.*

Il naquit à *Palacios de Benayel*, dans le territoire de *Burgos*; contemporain de Pierre Alonse de los Rios, il se déclara

son rival & son admirateur. Le fameux Tombeau de saint Elie, qu'on voit dans la Chapelle de ce nom, dans le Couvent des Carmes chaussés de Madrid, fit connoître son rare mérite & sa vaste imagination. Le saint Jean-Baptiste, qui est dans la même Eglise, mit le comble à son honneur. On voit aussi de lui, dans l'Eglise du Noviciat des Jesuites de cette même ville, quatre Anges qui environnent le Maître-Autel. Il mourut en 1687, âgé tout au plus de 50 ans.

*Dom Pedro de Ména.*

Il naquit à Adra dans l'Alpujara; il fut élève de son Père, & ensuite d'Alonso Cano à Grenade. Le premier ouvrage qui le fit connoître pour ce qu'il devoit être un jour, fut l'image de la Conception de la Vierge, pour l'Eglise d'Algendin, proche de Grenade. Il fit ensuite pour cette dernière ville des ouvrages qu'on ne regarde qu'avec le plus grand étonnement & la plus sincère vénération: tels sont la statue de saint Joseph avec l'Enfant Jesus; celle de saint Antoine de Pade, avec l'Enfant Jesus; celle de saint Pierre d'Alcantara; une de saint

Diégo d'Alcala , toutes figures au-dessus de la proportion naturelle : elles semblent vivre & respirer , tant l'auteur y a répandu d'ame & de développement de passions dans les attitudes, & d'expression de caractère dans les visages ; enfin ces morceaux sont regardés comme ce qu'il y a de plus précieux à Grenade. Il est vrai que *Cano* , son maître, y fit les derniers contours & y donna la dernière main. On voit de lui à Malaga, un Christ au-dessus de la grandeur naturelle, & un Crucifix dans le Couvent de saint Dominique. Il exécuta pour Madrid une Magdelaine pénitente , qu'on voit avec plaisir dans la maison professe des Jesuites ; & une autre qui est placée dans la chapelle de sainte Gertrude dans l'Eglise de saint Martin ; mais elle est bien plus petite. Le Prince Doria lui fit faire pour Gênes un Christ à l'agonie , que cet habile ouvrier regardoit lui-même comme le meilleur de tous ses ouvrages. Il fit, en 1673. à Cordoue , un S. Pierre d'Alcantara, pour la Chapelle de ce nom , du Couvent de saint François. Il travailloit d'une façon également finie, en bois , en pierre & en marbre. Il y a dans la Sacristie de l'Eglise de Tolède , un saint François d'Assise , qu'il aimoit

beaucoup. Son Eleve le plus estimé fut *D. Michel de Zayas* natif d'*Ubéda*. *Ména* mourut à Malaga en 1693, étant fort avancé en âge.

*Pierre Alonse de Los Rios.*

Il naquit à Valladolid, & fut Eleve de son Pere François Alonse, Sculpteur connu par un genre délicat & gracieux. Pierre vint à la Cour, & se fit un nom par le mérite de ses ouvrages. Les plus estimés sont la Conception Immaculée, qui est dans l'Eglise paroissiale de sainte Croix, & est sans contredit le principal ornement de cette Eglise; le saint Benoit, qui est dans la Chapelle de saint Martin; la sainte Gertrude la grande, dans la Chapelle de ce nom; saint Dominique *de los Silos*; Notre-Dame de Balbanéra; saint Jean de Sahagun; & saint Bruno. Il est connu par beaucoup d'autres ouvrages qui sont hors de Madrid, dans des maisons particulières. Il mourut à Madrid en 1700, âgé environ de 50 ans.

*Grégoire de Mésa,*

Né à Calatayud, dans le Royame d'Ar.

ragon , & élevé à Sarragoffe. Il étudia dans les Ecoles de Toulouse en France ; il y fit des progrès si éminens , qu'il se donna un grand nom par quelques statues de sa composition , comme celle de saint Michel *de los Navarros* , à Sarragoffe ; & deux de saint Bruno pour la Chartreuse de *aula Dei*. Il mourut en 1701 , âgé de 60 ans.

*Michel de Rubiales.*

Né & élevé à Madrid , il prit des leçons de Pierre Alonso. Il étoit excellent dans son Art , comme le prouvent une Descente de Croix qu'on voit dans le Collège de saint Thomas , dans la Chapelle de Notre Dame du Rosaire ; une sainte Hélène , dans l'Eglise des Carmes Chaussés ; & Notre Dame de Consolation , dans l'Eglise des PP. Chaussés de la Mercy. Il mourut en 1702 , à 70 ans.

*Louise Roldan.*

Cette merveille de son siècle naquit à Séville. Elle étoit fille & élève de Pierre Roldan aussi fameux Sculpteur qu'il étoit renommé grand Peintre. Elle passa à

Madrid où elle fit une statue de Jesus de Nazareth de grandeur naturelle ; elle repandit dans cette figure un caractère de compassion joint à la plus grande beauté : chacun admira un ouvrage si achevé. Il n'y a point de termes capables d'exprimer les sentimens qui agitent ceux qui regardent cette miraculeuse composition : pour pendant à ce chef-d'œuvre elle fit une mère de douleurs aussi parfaite. Ces deux morceaux sont placés à *Sisante* dans la Manche, dans un couvent de Religieuses Déchaussées du titre de Jesus de Nazareth. Cette célèbre femme, l'honneur des Artistes, mourut à Madrid en 1704 âgée de 50. ans.

*D. Joseph de Mora.*

Il naquit à Grenade, & fut élève d'*Alonso Cano*, sous qui il fit bien-tôt de grands progrès ; il passa à Madrid où il continua à étudier dans l'Ecole de *D. Sebastien de Herrera* ; il profita tant dans cette Ecole, que ses ouvrages se confondoient avec ceux de Sébastien. Il fit quelques morceaux pour le public ; entre autres une statue de l'Immaculée Con-

ception, placée à la Chapelle d'Elisabeth de Tébar dans l'Eglise du Collège Impérial; les Anges de la passion, dans la Chapelle de Notre Dame des 7. Douleurs, du Collège de *Atocha*. Il retourna à Grenade, où il à vécu plus de trente ans. Grenade est rempli d'excellentes compositions de ce grand homme, & particulièrement le couvent de la Chartreuse de cette Ville; on voit les statues de l'Immaculée Conception, & de saint Jean Baptiste; celle de saint Joseph tenant l'enfant Jesus dans ses bras. deux de saint Bruno, dont l'une de grandeur naturelle dans la Chapelle du Suaire de ce Couvent, l'autre dans la Salle du chapitre de la même maison; une statue de S. Pantaléon Martyr, pour la Congregation des Chirurgiens & Médecins de cette Ville; un Christ en croix, dans l'Eglise des PP. Clercs Mineurs avec le titre de la Salvation; un *Ecce Hommo* & une *Mater Dolorosa* à mi-corps dans l'Eglise de la Trinité; enfin il fit pour la Chapelle du Cardinal Salazar, dans l'Eglise de Cordoüe, huit statues de différens Saints de grandeur naturelle; & un saint Thomas d'Aquin, pour la Chapelle du Docteur D. *Alonse de Nava* dans la même Egli-

se; ce morceau est regardé comme un chef-d'œuvre par les plus fins connoisseurs. Joseph deMora avoit de singulier, que jamais on ne l'a vû travailler. Ses plus intimes amis ne sçavoient seulement pas où étoit son atelier; on croyoit qu'il travailloit la nuit, & que pendant le jour il sortoit & se dissipoit de son travail. En 1724, il avoit 86 ans, mais devoit être regardé comme mort au monde, parce qu'il étoit entièrement privé de raison.

*Nous donnerons dans la suite les ouvrages des plus fameux Peintres d'Espagne.*



KSIEGOZPIÓR  
MARCINA ZAMONIEGO

5940 -KZ

5940-KZ

